

L'APOTRÉE



CASCADES DU VELINO
PRÈS DE TERNI (ITALIE)

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

MAI 1928

TEXTE

Pages	
385	— Le Congrès ontarien.....
386	— Le " Meskine ".....
389	— Fumé ou pas fumé... ?.....
391	— Les animaux chez Lafontaine.....
393	— La galette.....
394	— Chronique littéraire : Deux serviteurs de la pensée catholique et française chez nous.....
396	— Éphémérides canadiennes : avril 1928.....
400	— La machine humaine : La pneumonie de Bennett.....
401	— Culture physique.....
403	— Comment arriver ?.....
405	— Ma voisine.....
405	— Boîte aux lettres.....
406	— Prêtons à Dieu (<i>poésie</i>).....
407	— Pour s'amuser.....
407	— Les livres.....
408	— Le Coureur des bois (<i>feuilleton</i>).....

THOMAS POULIN.
René DUVERNE (*L'Etoile Noëliste*).
PIERRE L'ERMITE (*Les Jeunes*).
LUCIEN POULIOT (*Echo du Collège de Lévis*).
(*Le Règne du Cœur de Jésus*).

FERDINAND BÉLANGER.

LE VIEUX DOCTEUR.
MONSIREIGNE (*La Maison*).
PIERRE LÉPINE.
JEANNE LE FRANC.
JEANNE LE FRANC.
VICTOR HUGO.

GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

396	— M. Wilfrid Pelletier.....
397	— Feu Mgr T.-G. Rouleau, P.A.....
397	— Feu l'abbé J.-E. Roy.....
398	— Photographie prise au lac Ste-Agnès à l'arrivée des aviateurs du " Bremen ".....
399	— Le macaroni séchant au soleil en Italie.....
404	— Entrée de la grotte dans la vieille église de la Nativité, à Bethléem.....
406	— Vue de la ville de Hvar, en Yougo-Slavie.....
432	— Vue aérienne de la Haye, en Hollande.....

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, MAI 1928

N° 9

Le Congrès Ontarien

DANS le domaine de l'activité nationale canadienne-française, le principal événement du mois dernier fut sans discussion le septième congrès des pères de famille canadiens français, tenu à Ottawa, les 17 et 18 avril.

Il fut important par le nombre des délégués, celui des dignitaires religieux et politiques qui coururent lui rendre visite, l'extrême importance des questions soumises à l'étude de nos frères ontariens.

Cinq évêques assistent à la première séance du congrès, deux d'entre eux suivant et prenant part à presque toutes les délibérations. Son Excellence le Délégué apostolique va entendre la messe pontificale que chantait S. G. Mgr l'archevêque d'Ottawa. Trois ministres du gouvernement fédéral vont aussi rendre visite aux pères ontariens et leur apporter l'encouragement de leur chaude sympathie. Tous les députés canadiens français de la province, les deux sénateurs, l'un à titre de président, l'autre comme simple représentant de sa région, sont au nombre des délégués.

Plusieurs représentants des communautés religieuses de la ville suivent aussi attentivement chacune des séances.

Peut-on douter de l'importance d'une telle réunion chez des Canadiens français, si on veut bien se rappeler que le but du congrès est de trouver les meilleurs moyens de conserver chez nos frères ontariens le culte catholique, la langue maternelle et de cultiver un plus vivant esprit national?

*
* *

Le congrès était de caractère privé, mais au témoignage d'un des plus ardents lutteurs de la cause française en Ontario, ceux qui ont parlé n'ont rien dit qui n'eût pas été susceptible, et cela sans risque aucun, d'être entendu par n'importe quelle oreille ontarienne.

Le président, l'honorable sénateur Belcourt, l'avait dit dès son discours d'ouverture, d'ailleurs. Nous ne nous réunissons pas dans un but de lutte, mais d'union nationale.

La pièce de résistance du congrès, on la trouvait dans le procès-verbal volumineux et magnifiquement rédigé de ce que l'Association canadienne-française d'Éducation a fait depuis le sixième congrès. Après en avoir entendu la lecture, M. l'abbé Lionel Groulx, qui s'y connaît en fait d'histoire, ne pouvait retenir cette parole: "Ce compte-rendu est une des plus belles pages de notre histoire nationale."

Aussi, avons-nous conseillé — conseil bien inutile sans doute — de placer ce document en sûreté pour que les historiens futurs puissent le consulter, ou la génération de demain en lire le texte complet.

*
* *

L'histoire des 18 années de luttes ontariennes est féconde en enseignements de toutes sortes; mais elle nous apprend une chose, — il faut espérer qu'elle l'apprendra aussi à ceux qui suivront, — qui prime toutes les autres:

Le jour où les Canadiens français ontariens ont pu se rendre le témoignage qu'ils étaient d'accord, ce jour-là la victoire était remportée. Sans doute qu'on a dû attendre encore plusieurs années avant de récolter le fruit du travail accompli; mais on pouvait déjà se

dire que si on savait persévérer il n'y avait plus rien à craindre.

La victoire remportée n'est encore que partielle, imprécise sur un grand nombre de points ; mais elle apporte avec elle — si on veut l'organiser dans un bon esprit — tout ce qu'il faut pour la rendre complète.

Telle qu'elle, et quoique partielle, on peut dire qu'elle n'est pas seulement une victoire ontarienne, mais bien une victoire canadienne.

A-t-on vu, aussi, immédiatement après sa publication un courant d'apaisement national s'établir d'un océan à l'autre. Cet apaisement est bienfaisant à la formation de l'esprit national et à la prospérité future du Canada. Il est encore comme l'aurore d'une ère de moins imparfaite justice.

En gens qui connaissent ce que c'est que la lutte, ont conscience de leurs responsabilités et savent clairement dans quelle situation ils sont, les pères ontariens ne s'emballent pas. Heureux sans doute ils sont de ce qui a été obtenu, mais vous ne les verrez pas se laisser prendre par cet enthousiasme qui fait oublier que demain existe, non plus que s'insurger aveuglément contre les mesures de justice non encore obtenues.

Ils ont appris à tenir, et ils tiennent avec un calme décidé. Leur volonté est une.

*

* *

Des difficultés ils en auront encore à surmonter, mais s'ils ne changent pas d'attitude, veulent bien maintenir leur association vivante et capable d'initiatives, l'époque des grosses misères est passée. Si, en principe, le droit naturel des parents est méconnu chez eux, leur travail fait qu'en pratique il est de plus en plus reconnu. Le contraire se produit peut-être chez nous, à tel point que l'observateur a lieu de se demander si, à ce point de vue, nous ne perdons pas ce qu'ils gagnent.

C'est que nous n'avons jamais senti le besoin, chez nous, de nous unir sur ce terrain. Un jour viendra peut-être où il faudra le faire. Ce jour là, s'il vient, nous irons demander à nos frères ontariens ce qu'il faut faire.

En somme ce congrès, qui fut pour une bonne partie technique, mais bien compris des délégués parce qu'ils étaient au courant de leur

situation jusque dans les détails, est à notre avis un événement heureux.

Après ce que l'on appelle une victoire, le danger est toujours dans la démobilisation. On le constate dans tous les domaines. Trop souvent on oublie que la vie est une lutte continuelle et que si elle nous accorde de temps à autre un succès, toujours elle veut que notre vigilance demeure en haleine.

Et l'événement est heureux surtout parce qu'on veut unanimement rester froidement sur la brèche.

Nous pourrions trouver dans cette unanimité et cet esprit de discipline de nos frères ontariens plus d'une féconde leçon.

Thomas POULIN.

Le "Meskine"



DEUX années de suite, les moissons avaient été presque nulles en Algérie. A la suite de sécheresses prolongées, les Arabes n'avaient pas recueilli de quoi faire leur pain, à plus forte raison de quoi vendre du blé ou d'autres céréales et gagner quelques sous. Ce sont des gens imprévoyants, qui ne savent pas mettre de côté, aux époques prospères, ce qui dépasse leurs besoins pour parer aux insuffisances des époques défailtantes. Aussi la famine ne tarde-t-elle jamais à se faire sentir et les misères à se multiplier en cas de mauvaises récoltes.

Dès novembre, les silos se trouvèrent vidés. Les dattes, les pâtés de figues sèches, remplaçant la farine manquante, se raréfièrent à leur tour, et ceux qui connaissaient le pays devinèrent que les mois prochains seraient pour la masse des fellahs un temps d'indicibles souffrances.

On vit, en effet, les indigènes désertir leurs douars et se ruer vers les villes, où ils espéraient recevoir des secours que les trop petites localités ne pouvaient pas leur fournir. De chacun des villages du bled, ils affluèrent, soit isolés, soit par groupes, du côté du littoral. On leur réserva d'abord un accueil apitoyé. Mais ils étaient trop nombreux tout de même. Il devenait impossible de les nourrir et de les abriter. Alors on les entassait dans des camions automobiles et on les ramenait de force chez eux... Vaine tentative ! Aussitôt débarqués, ils repartaient acharnés, tendant leur dernière énergie vers le mirage de la mer, ils repartaient à travers les collines, les friches, les champs inféconds,

pieds nus, les hommes armés de matraques, les femmes portant leurs "moutchatchous" à califourchon sur leurs reins, l'air farouche, les lèvres serrées, les joues hâves, laissant flotter au vent d'hiver les plis de leurs gandourahs...

Il en était venu des milliers à Monstaganem. Ils campaient n'importe où, quelques-uns sous des tentes prêtées par l'autorité militaire, d'autres dans les fondouks où ils s'empilaient, grouillants de vermine, la plupart dehors, dans les trous de rocher du quartier du Vieux-Beymouth, dans les ruelles du faubourg de Tijditt, dans les roseaux du ravin de l'Aïn-Sefra, dans les jardinets autour des marabouts. Les passants attardés rencontraient, sur la place de la République et dans les voies adjacentes, des enfants en loques, recroquevillés sur eux-mêmes, qui étreignaient de leurs petits bras leurs jambes repliées pour ne pas perdre une parcelle de leur propre chaleur, et qui claquaient des dents sans interruption.

Beaucoup d'entre eux finissaient par mourir, silencieusement, comme des oiseaux que le froid a surpris ; alors leurs mères allaient les enterrer au cimetière musulman et revenaient mendier pour ceux qui restaient.

Des mendiants, des mendiants..., chaque coin de rue, chaque arbre du jardin public, chaque pilier des arcades abritait des mendiants. On avait organisé des cuisines en plein vent ; des souscriptions publiques procuraient une partie de l'argent nécessaire, mais qu'était-ce que tout cela ? Combien de détresses navrantes demeuraient sans adoucissement !

Les répercussions d'une telle situation étaient innombrables et atteignaient les Européens eux-mêmes. De graves incidents surgissaient. Poussés à bout, perdant sous l'aiguillon de la faim leur prudence ordinaire, les Arabes ne reculaient plus devant les pires extrémités. On signalait des assassinats dans les fermes, des attaques à main armée sur les routes. Des autobus avaient été arrêtés dans la plaine et leurs voyageurs rançonnés. La sécurité normale n'existait plus.

Les colons qui possédaient un logement en ville avaient quitté leurs domaines ou au moins l'avaient fait quitter à leurs familles. Ainsi en était-il de M. Mailley, qui, d'ailleurs, habitait plus souvent sa villa de Mostaganem que sa propriété d'Aïn-Tedelès, principalement pour l'éducation de ses deux enfants.

Or, ce soir-là, vers 8 heures, les persiennes bien closes, ils achevaient de dîner tous quatre sous la lampe allumée, le père et la mère en face l'un de l'autre, Cécile et Robert entre eux. Soudain, un coup fut frappé à la porte.

M. Mailley releva brusquement la tête. Un visiteur ? On aurait sonné. Il supposa.

— Un de ces "meskines" de malheur encore ! On n'en aura jamais fini avec cette race !

Un peu endurci par la rude vie du bled, qu'il avait menée tout jeune, il n'était pas très tendre pour les "meskines" — on appelait ainsi les misérables réfugiés, — leur reprochant cette négligence, cette incurie qui était bien une des causes de leur dénuement actuel, mais que la charité oubliait pour leur venir en aide. Ayant fait un don généreux au Comité de secours, il se jugeait à peu près dégagé de toute autre obligation.

— Tant pis, je n'ouvre pas ! Ils nous agacent, ces gens-là !

— Oh ! Léon, dit Mme Mailley, on pourrait tout de même, peut-être...

Un second coup retentit, plus léger, comme plus timide. M. Mailley repliait sa serviette. Cécile intervint :

— Papa, il faut aller voir. D'abord, ce n'est pas sûrement un "meskine"...

— Écoute donc si ce n'en est pas un ! On l'entend se lamenter d'ici !

De fait, le son d'une voix implorante parvenait jusque dans la pièce. On ne comprenait pas les mots qu'elle prononçait, mais c'était bien cette mélodie traînarde, gémissante, où revenait sans cesse le nom d'Allah, qui résonnait partout dans le pays depuis un mois.

— Papa, insista la petite fille, donnons-lui au moins un morceau de pain ! Ou un peu de bonne soupe chaude !

Elle s'était levée et avait passé dans le vestibule. Derrière la porte, un grelottement se percevait plus net. Cécile toucha la serrure.

— N'ouvre pas ! ordonna son père d'un ton bref. Je te dis de ne pas ouvrir !

— Tu n'as pas pitié, papa ? Pense, si c'était nous qui étions à sa place !

Elle suppliait. M. Mailley haussa les épaules.

— Quelle sottise ! Est-ce que nous risquons jamais d'être à la place d'un Arabe ?

— Ça ne fait rien, ce serait trop cruel de lui refuser une aumône. Ouvre-lui, papa, je te payerai ce que nous lui donnerons avec l'argent de ma tirelire !

Le petit Robert, bien qu'il n'eût que sept ans, s'était joint à sa grande sœur. De son côté, Mme Mailley s'efforçait de fléchir l'intransigeance de son mari. Il finit par grommeler, boudeur :

— Je vous cède, vous êtes tous à me bassiner ! Mais c'est simplement ridicule !

Il tourna le commutateur électrique et ouvrit la porte.

Un indigène était là, haut et maigre, appuyé sur sa matraque. Une chéchia déteinte recouvrait son crâne. Ses yeux brillaient de fièvre et de souffrance. A ses pieds, pelotonné sur le seuil, un enfant d'environ dix ans tremblait de tout son corps ; il était uniquement vêtu d'une gandourah toute déchirée, sorte de longue chemise de toile, insignifiante protection contre l'air frissonnant de la nuit.

L'homme désigna cet infortuné et prononça de sa voix gutturale :

— Li bien froid... Li bien faim... Li bien-tôt malade...

— Eh ! s'écria M. Mailley encore bourru, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ! S'il est malade, ce n'est un hôpital, ici !

— Papa, déclara Cécile presque violemment, tant la compassion débordait de son cœur sensible, nous ne pouvons pas le laisser là. Je t'en prie, fais-le entrer !

Elle prit l'enfant par la main, l'aida à se relever, le guida dans le vestibule. M. Mailley n'avait pas osé résister jusqu'au bout. Toujours immobile sur le trottoir, l'Arabe suivait des yeux la scène. Quand il vit son fils accueilli dans la bonne maison tiède, sa figure crispée s'éclaira :

— Merci ! articula-t-il simplement.

Il ajouta :

— Je reviendrai demain...

Et sans rien demander pour lui-même, il disparut dans l'obscurité.

M. Mailley referma la porte et déclara, à demi mécontent, à demi touché :

— Tu es satisfaite, Cécile ? Nous voilà avec un bel embarras sur le dos ! Et jusqu'à quand ?

— Il a dit qu'il reviendrait demain, papa.

— Oui, ce que disent les Arabes... Enfin, ce gamin est ici maintenant, ne discutons plus. On lui mettra un matelas dans la mansarde et nous aviserons.

Cécile avait conduit l'enfant vers la cheminée, où brûlait un léger feu de braise. Pendant ce temps, Mme Mailley lui réchauffait une grosse assiette de potage, qu'il engloutit goulument, avec un rire silencieux. Il ne tremblait plus, il étirait ses membres revivifiés, des membres grêles, salis par la poussière des routes, et où les tendons, sous la peau vide de chair, saillaient comme des cordes.

Il ne semblait pas connaître le français. Son regard allait de l'un à l'autre de ses hôtes, s'arrêtait, légèrement peureux, sur le visage du père de famille, se posait plus longuement sur celui de Cécile. Comme on lui parlait, il secoua la tête de droite à gauche pour signifier qu'il ne comprenait pas. Il dit seulement son nom : Miloud.

... Son père tint promesse. Le lendemain, il vint le chercher. On avait pourvu Miloud d'un vêtement complet, qui n'était pas à sa taille, mais dont la chaude laine épaisse l'enveloppait confortablement. Bien couvert, l'estomac garni, il était transformé. Dans sa poche, un billet bleu était plié. Celui-là au moins n'aurait ni faim ni froid avant longtemps.

*

* *

Trois semaines environ après cette petite scène, M. Mailley fut appelé à Oran pour une affaire urgente.

— Je prends l'auto, dit-il. Je passerai par Aïn-Tedelès. Mon régisseur a encaissé des fonds que je porterai à la banque par la même occasion. Ne m'attendez pas ce soir, les jours sont courts et je préfère ne pas circuler la nuit.

Mme Mailley éleva une objection :

— Tu ferais peut-être mieux d'y aller par le train, Léon. Les routes ne sont pas sûres, je crains que ce voyage en automobile ne soit une imprudence.

— Sois tranquille, j'ai mon revolver. Je défie bien ces gredins de s'en prendre à moi !

Il eût considéré comme une humiliation, et presque comme un déshonneur, de changer quoi que ce fût à ses habitudes. Accoutumé de longue date à la colonie, n'ayant jamais tremblé devant la menace, tenant les indigènes pour des créatures inférieures auxquelles on en imposait par la poigne et non par la douceur, il eût couru au-devant du danger plutôt que de le fuir.

— Fais bien attention, papa ! dit encore Cécile avant qu'il eût mis son moteur en marche.

Pour toute réponse, il sourit :

— N'aie donc pas peur !

La voiture sortit rapidement de la ville, traversa les faubourgs, s'engagea dans la campagne détrempée par les pluies récentes. En une demi-heure, M. Mailley atteignit sa ferme d'Aïn-Tedelès. Il se fit remettre les sommes qu'il devait emporter et fila sur Oran.

Il avait quatre-vingt-dix kilomètres à parcourir. La route sinuait mollement sur les faibles ondulations du terrain. Ce n'étaient pas même des collines, à peine des mamelons arrondis, coupés par des lits d'oueds où coulait à cette époque un peu d'eau jaunâtre.

Au bout d'une nouvelle demi-heure, la route s'engagea dans un bosquet de hauts genévriers, mêlés de pins rabougris. M. Mailley tenait nonchalamment le volant, en fumant une cigarette. Mais soudain il sursauta, coupa les gaz, donna un violent coup de frein qui fit patiner les roues, et la torpédo stoppa...

Il était temps. A trois mètres devant elle, un tronc d'arbre abattu barrait la voie. Une seconde de plus, elle se brisait contre l'obstacle.

Le colon avait compris. Fébrile, il fouilla dans sa poche pour y prendre son revolver. Geste inutile. De tous les fourrés, des Arabes jaillissaient avec des cris féroces. Plusieurs d'entre eux possédaient des fusils. Les canons se braquèrent sur M. Mailley. Et celui-ci jeta son arme. S'en servir, c'était s'exposer à une mort certaine. Que pouvait-il contre trente ou trente-cinq agresseurs ? Quand il aurait vidé sur eux son barillet, quand il en aurait abattu une demi-douzaine, les autres le massacraient inévitablement.

— C'est bon ! leur dit-il, méprisant, dans leur langue. Vous êtes les plus forts ce matin, mais vous le payerez ! Que me voulez-vous ?

— Argent ! déclara le chef de la bande.

Son argent, bien entendu !... Et lui qui, outre le contenu de son portefeuille, venait de se charger de 25,000 francs !

Il hésita. L'idée d'une fuite naissait en lui. S'il parvenait à virer et à repartir à toute allure en sens inverse ? Il appuya sur la pédale de mise en marche. Mais aussitôt le groupe furieux se resserra autour de lui et un coup de fusil claqua.

La balle avait effleuré le capot. Les faces bronzées grimâçaient. Quelqu'un brandit une matraque. La moindre tergiversation nouvelle pouvait être fatale.

Alors, déboutonnant son manteau, M. Mailley chercha son portefeuille. C'en était fait. 25,000 francs de perdus ! Heureux encore si on lui laissait la vie sauve...

Le chef étendit la main et saisit le portefeuille. A ce moment, dominant le bruit de la ruée, un cri s'éleva :

— Ahmed !

Le chef retourna la tête. C'était lui qu'on appelait. Il fronça le sourcil et lança une exclamation interrogative.

Un indigène fendit la foule, désigna M. Mailley et se mit à parler avec véhémence.

Le colon, qui l'examinait, étonné, remarqua en lui-même :

— J'ai déjà vu cette tête-là quelque part !

Mais où ?... Il s'en souvint brusquement. C'était le père du petit Miloud.

C'était bien lui. Impétueux, il racontait au chef l'incident d'il y avait trois semaines. Le voyageur qu'on venait d'attaquer avait ouvert sa porte à l'enfant grelottant ; il lui avait donné des sous et des habits ; peut-être l'avait-il sauvé de la mort. L'homme parlait aussi de Cécile et disait, montrant tour à tour le tronc d'arbre, la voiture et M. Mailley :

— Il a été bon, il faut le laisser partir. Je ne veux pas qu'on lui prenne son argent. Qu'il aille retrouver en paix sa petite fille.

Ahmed écoutait cela d'un air perplexe. Une rumeur sourde grondait parmi l'assistance. La proie était trop belle, on n'était guère d'avis d'y renoncer... Mais l'éloquence du brave homme était si chaleureuse, il savait si bien faire valoir la charité reçue et affirmer qu'on ne pouvait répondre à la bienfaisance par le vol, qu'il finit par convaincre Ahmed. Celui-ci, d'un mouvement autoritaire, imposa silence à sa troupe. Et rendant à M. Mailley son portefeuille :

— Va, dit-il. Personne ne touchera à un de tes cheveux.

Sur son ordre, on déplaça le tronc d'arbre, et l'auto démarra sur la route libre...

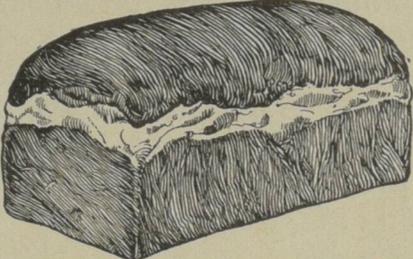
René DUVERNE.

L'Etoile Noëlisme)

BOULANGEZ VOTRE PROPRE
PAIN
AVEC

**LES GALETTES
DE LEVAIN
ROYAL**

*La Qualité
plus élevée
pour au-delà
de 50 ans*



Fumé ou pas fumé...?



N'avait cru que c'était fini.

Or, ici-bas, ce n'est jamais fini.

Autrement, se serait déjà le paradis.

A ceux qui conservent encore des illusions, je dédie ce petit récit, bête jusqu'à l'in vraisemblance, mais pourtant si exact !

La scène se passe dans une bonne vieille petite ville du Centre de la France.

Avec ses volets verts et ses toits violets, elle surgit, comme un bouquet de clématites, au milieu d'un paysage de rêve.

Hélas ! dans ce paysage, il y a l'homme... le triste homme !

Ce matin-là, pour la fête de leur fondatrice, les Sœurs, qui desservent l'hospice municipal, avaient prié M. le curé de vouloir bien venir célébrer la messe.

M. le curé avait accepté, tout heureux de faire plaisir à ces bonnes et si dévouées petites religieuses.

La messe fut donc dite dans la vieille chapelle du XIII^e siècle ; toutes les Sœurs y communierent, et même quelques malades, très contentes d'avoir l'occasion d'assister à une messe de piété un autre jour que le dimanche.

Après la messe, M. le curé prit, à la sacristie, un rapide petit déjeuner, lequel consista en un

morceau de pain et une tranche de jambon.

Puis, il partit, tranquille, faire son catéchisme,

Cela vous paraît, n'est-ce pas, simple... simple !... simple !...

Erreur !...

C'est formidable !... géant !... inouï !...

C'est le *premier acte* d'une tragi-comédie du Palais-Royal.

Jugez plutôt : Deux heures après le déjeuner, l'Ad-mi-nis-tra-tion était saisie d'une plainte officielle en règle, dénonçant l'audace du curé, lequel, non content de célébrer dans l'hospice une messe extra-réglementaire, poussait le cynisme jusqu'à manger la nourriture des malades, qui allaient être ainsi obligés, ce jour-là, de se contenter d'une ration *réduite*, puisque la quantité totale journalière était administrativement réglementée.

Vous saisissez... ?

Deuxième acte : L'ordonnateur de l'hospice, alerté, se précipite aussitôt chez les Sœurs :

— Qu'est-ce que j'apprends !... Vous dilapidez la nourriture des malades ! !...

— Nous dilapidons... ? ?

Et, dans l'honnête visage de la T. R. Mère supérieure, les yeux s'arrondissent, effarés.

— Oui, vous *di-la-pi-dez* ! Inutile de nier !... J'ai des précisions : Le curé a-t-il déjeuné ici, ce matin, *oui ou non* ?

— Oui...

— A-t-il mangé du jambon, *oui ou non* ?

— Oui...

— Alors, vous avouez tout !...

— Mais enfin, nous avons bien le droit d'offrir une tranche de jambon à M. le curé qui a fait 2 km pour venir dire la messe ici !

L'ordonnateur lève vers le plafond deux bras indignés :

— Où allons-nous avec cette théorie-là !... Après le curé, ce sera le vicaire !... puis le sacristain !... puis le sonneur !... qui viendront, à toute occasion, dévorer ici le jambon des malades, lesquelles se mettront la ceinture !...

— Mais, pardon !... ce jambon n'est *nullement celui des malades*. Notre Sœur économiste l'a acheté, ce matin même, chez *notre* charcutier...

— Ah ! ça... , c'est du nouveau !... Et vous croyez, un instant, que je vais avaler cette couleuvre-là... ?

— Je vous affirme, Monsieur l'ordonnateur...

— Et moi, je vous affirme que ça va marcher !... et que c'est grave !... très grave !... excessivement grave ! !...

Troisième acte : La vénérable Mme Blanche du Saint-Roseau était en train de couvrir ses confitures de groseilles avec du papier trempé dans du lait, quand, épouvantée, elle vit subitement apparaître... un gendarme à cheval.

Le gendarme descendit, ramena sur son ventre un sac de cuir et en sortit un pli :

Nous requérons Mme du Saint-Roseau de comparaître, pour déposer, en personne, sur les

faits relatifs à l'hospice et relatés dans le rapport ci-joint.

Faute de quoi, le témoin requis y sera contraint par toutes les voies de droit.

Nous, gendarme soussigné, certifions avoir signifié la cédule ci-dessus à la susdite, parant à sa personne, et, à ce qu'elle n'en ignore, lui avons laissé la présente...

Puis, le gendarme remonta sur son cheval et s'éloigna noblement...

Quatrième acte : Le lendemain matin, 6 heures... M. le curé se rase à la fenêtre, quand il aperçoit, lui aussi, un gendarme à cheval heurter à sa porte.

M. le curé a fait le Mort-Homme et Verdun... , le gendarme le laisse calme :

— Olympe, allez ouvrir.

— C'est pour le lait... ? clame une voix à la cuisine.

— Non, c'est pour un gendarme !...

— Seigneur Jésus !... s'écrie Olympe qui n'a pas été fusil-mitrailleur à Douaumont.

Le gendarme entre, salue, tire un crayon... , puis un carnet :

— Monsieur le Curé, je suis chargé de vous poser officiellement trois questions :

— Allez-y !...

— Reconnaissez-vous avoir, hier matin, déjeuné à l'hospice... ?

— Oui, gendarme.

— Reconnaissez-vous, en outre, avoir absorbé une tranche de jambon... ?

— Oui... , et même il était très bon !

— Trêve de plaisanterie !... Voici la troisième question, capitalement importante, à laquelle il importe que vous me répondissiez sans ambages...

— Gendarme, je vous écoute.

— Le jambon était-il *fumé*... ? ou n'était-il pas *fumé*... ?

— Pas fumé.

Ici, le gendarme devient solennel ; c'est d'une voix hiératique qu'il s'écrie :

— Vous le jureriez... ?

— Non !... On ne jure pas pour une bêtise pareille, mais je l'affirme.

Le gendarme alors se redresse, frise sa longue moutache en fixant M. le curé d'un œil scrutateur et justicier :

— Vous l'affirmez... ? Il n'était certainement pas fumé ?

— Non...

— Car tout est là !... *Si le jambon était fumé, il était alors de l'hospice... S'il n'était pas fumé c'est qu'il fut effectivement acheté en ville.*

— Je regrette... Mais il n'était pas fumé.

— Alors... , peut-être... , vous êtes sauvé...

En effet, M. le curé ne sera pas fusillé cette fois-ci.

Mais il l'a échappé belle !

La prochaine fois, je lui conseille d'apporter son jambon et la facture légalisée du charcutier.

Et pendant que de bons Français se font — c'est le cas de le dire — ces cochonneries-là, les Allemands nous regardent, avec, au fond du cœur, la volonté ardente de recommencer eux aussi, ce que nous avons la stupidité de leur préparer...

Pierre l'ERMITE.

(*Les Jeunes*)

Les animaux chez Lafontaine

LES longs mois pluvieux, sont enfin terminés. Un soleil radieux illumine la campagne: tout revit, tout chante. La Fontaine, longtemps privé de ses chères solitudes, s'y promène avec allégresse. Il longe en ce moment la lisière d'un bois, sa démarche est lente, il s'arrête de temps en temps, tantôt pour examiner une fleur, tantôt pour écouter chanter un oiseau dans le feuillage. Enfin, ne pouvant résister plus longtemps, il s'étend au pied d'un chêne pour y faire son somme accoutumé. Le doux zéphir, le parfum des fleurs le plongent bientôt dans les bras de Morphée. Il rêve. Soudain, l'arbre sous lequel il se tenait se change en un magnifique trône doré; il y monte et s'y assied, sans trop comprendre encore; quand, deux lévriers lancés à fond de train, s'arrêtent devant lui; et l'un d'eux prend la parole: "Nous sommes dépêchés par Notre-Seigneur et Maître, pour vous informer que dans un instant, il sera ici, avec toute sa Cour; Voyez plutôt".

En effet, une longue suite d'animaux de toute espèce, venait de tourner l'angle du bois. A leur tête s'avance le Roi. Sa démarche est imposante, son port est noble et majestueux, son front est vaste, immobile; ses yeux étincelants, sont fixés loin devant lui; il fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs. A quelques pas en arrière, bourru et grognant entre ses dents, se tient notre ours mal léché. Il est en colère; gare à celui sur qui celle-ci se déchaînera tout à l'heure. De leur côté, le loup et le chien sont en discussion très animée; peut-être est-ce encore à propos de ce fameux collier. Capitaine Renard, toujours attentif à jeter ses coups d'encensoir, et à user de ruse selon les circonstances, va de compagnie avec son ami bouc, des plus haut encorné. Le pauvre Baudet, marchant au milieu d'eux, ne fait que braire. Personne ne lui tient compagnie. Ce n'est point pourtant qu'il manque de confrères. Maître Grippe-minaud, s'avance précieusement à côté du vieux coq. Le saint homme de chat passe la patte sur sa moustache, en ruminant son discours, sans doute. Il a l'air

paisible; cependant, l'œil luisant, lorsqu'il se retourne vers le vieux Routier, et le jeune souriceau, tous deux délégués de la Gent Trottemenu.

Pour cette fois, tous ont fait la Paix. Enfin, pour fermer la marche, la tortue va son train de Sénateur. Au-dessus d'eux survolent les oiseaux les plus divers. On y voit la douce colombe auprès du hibou et de l'aigle puissant. Ils vont se percher non loin du trône et cacassent à qui mieux mieux. Depuis un moment, on se pousse, on se presse en bas, pour occuper le premier rang autour du trône. Le brouhaha menace de s'éterniser; le lion fronce les sourcils; tout rentre dans le silence. Le Roi, comme il convient à sa dignité, pour se donner plus de crédit, veut attendre, pour prendre la parole, que le silence complet soit établi, quand l'ours n'y tenant plus, s'avance droit, et s'arrête en disant: "Qu'avais-tu à voir dans nos affaires? Ne pouvais-tu pas dans tes écrits, passer outre à mes défauts, comme tu l'as fait pour le lion? Ne suis-je pas d'une taille qui inspire le respect? Devais-je demander à tous ces rimailleurs, quelle conduite je devais tenir, en telle et telle circonstance. Ah, si je ne retenais ma juste colère..."

"Permettez, intervint, le lion; je prends sous ma garde cet aimable poète. Il a donné à chacun ce qui lui était dû. C'est à juste titre qu'il a reconnu ma puissance et mon pouvoir souverain. Je ne puis faire autrement que de l'en louer et le remercier. Je voudrais bien assurément, qu'un ours mal léché, tentât quelque coup contre le plus grand des poètes, il y verrait beau jeu!"

"Vous avez raison, se hâta d'insinuer le Renard. Je suis tout à fait de votre avis. Si cet homme s'est parfois ri de moi, il a du moins exalté ma finesse, et, somme toute, j'en suis fort satisfait. Ainsi, dit le Renard, et Flatteur d'applaudir.

"Parfaitement, reprit Mademoiselle la Cigogne. Mon compère avoue ses défauts; je reconnais bien là son caractère; mais qu'importe à ce gai compère: du moment qu'il est passé maître en fait de tromperies".

"Mon long bec a servi d'occasion à maintes paroles; mais toutes sont à mon avantage. J'unis donc mes humbles louanges à celles de Nos Seigneurs les Lions."

Un sourire de satisfaction illuminait le visage du Bonhomme. Ainsi, ajoute Monsieur le Chat, avec un sourire doucereux, contracté plus encore par l'attention qu'il mettait à s'arrondir le dos, "je ne pourrais trop louer vos qualités de fin observateur. Assurément, rien ne peut passer inaperçu à vos yeux; fut-ce même un coup d'œil distrait, lancé à l'adresse d'un souriceau, ou autre destructeur semblable. Vous me faites parfois jouer des rôles qui me sont plus ou moins agréables.

Vous me reprochez d'être hypocrite, menteur, et que sais-je encore ? Vous n'êtes pas le premier qui me l'ait reproché ; mais, la Providence n'a-t-elle pas donné à chacun son moyen de subsistance ? Cependant, comme vous m'avez accordé quelques vertus, à l'exemple de Sire Renard, je vous suis très reconnaissant."

"On te reconnaîtra toujours, Raminagrobis, quelque chose que tu fasses, s'écria Bertrand notre singe. J'ai vécu avec toi, plusieurs années, et quoique tu dises, tu ne me feras pas croire que tu aimais ces mauvaises farces du Bonhomme La Fontaine, ainsi que tu le disais. "Tu es comme moi, il t'a lancé la pierre tant et plus, et toujours, tu te promettais bien de te venger, de sa peu aimable personne. Tu n'avais pas meilleure occasion que celle qui s'était offerte aujourd'hui : et tu la laisses passer ; il n'en sera pas ainsi de moi. La Fontaine, tu ne connais rien aux fables ; tu te vantes de nous avoir étudiés et connus : sottises. Les animaux sont des êtres inférieurs à l'homme, ne lui ressemblant en rien : tu ne pouvais donc jamais nous comparer au Chef-d'œuvre de la Création. Tu offenses l'homme, tu nous blesses nous-mêmes ; tu n'es qu'un parasite, qui as vu ces choses en rêve, état de mollesse où tu te plais si bien.

"Oui, oui, c'est cela, s'écrie le hibou, du haut de son perchoir. Tu ne t'y entends pas ; tu ne connais rien à nos affaires ; tu veux rire de moi, quand tu dis que mes petits sont beaux, sont mignons ; mais quoique tu dises tu ne me feras pas changer d'avis. Nous avons des yeux à nul autre pareils ; un plumage qui, s'il n'est pas très brillant, cadre d'une façon merveilleuse, avec les lieux dans lesquels nous habitons. Prouve-moi donc le contraire, Poète fainéant."

"Est-ce ainsi que l'on maltraite notre meilleur ami, s'écria avec colère, l'aigle en marchant sur le hibou ? Plus un mot, ou je t'étrangle. Poète, continuez, en toute sécurité, à planer par la grâce de votre style, vos images gracieuses et par la vie qui se dégage de vos fables. Soyez sans crainte ; il ne vous sera fait aucun mal. Vous avez la force et la justice pour vous. Est-il en effet chose plus tendre qu'un homme daigne descendre vers les animaux, voire même leur prêter la parole, leur ouvrir son cœur, comme vous le faites dans "Les deux Pigeons" ?"

Au même instant, d'un coup d'aile gracieux, ces deux oiseaux s'entendant nommer, viennent se placer dans la main du poète ; et l'un d'eux, le voyageur, je crois, lui dit gentiment : "Bon Poète, que tu as été aimant à notre égard ! Que te dirai-je pour te témoigner mon affection et ma reconnaissance !"

"Puisse ma leçon vous profiter, pour que vous soyez heureux ; cela me suffira", leur répondit-il. Ils s'envolèrent rapides transportés de joie.

"Si, comme il arrive souvent, j'ai payé pour les autres" ; dit tristement notre Baudet "vous du moins, vous avez su voir dans mon cœur, et comprendre mes desseins en certaines occasions. La gloire gonfle le cœur, il est vrai ; j'en conviens, je l'avoue. En ces occasions, j'ai eut tort et je le confesse ; vous m'avez rudement châtié ; je tâcherai d'être plus sage à l'avenir". Il fut applaudi : car il est bonne créature ; et tout rempli de joie, notre âne regagne sa place.

"Eh bien, que dis-tu messire Loup", lui lança le lion ? Tous doivent rendre hommage à notre grand poète : "Seigneur, il serait injuste de ne pas donner à notre ami tous les éloges qui lui sont dus. Contrairement au chien, il s'est plu à vanter ma liberté, il eut grandement raison : car une liberté pauvre, vaut mieux qu'une servitude bien payée." "A chacun de voir comme il l'entend", repartit le chien. "Si parfois mon maître m'a gratifié de quelques coups de bâton, assurément, je ne les avais pas volés ; mais par contre nous étions très bien nourris, bien logés, beaucoup de franchises lippés, et pour peu que nous voulions agir comme il faut, nous jouissions de bien des faveurs, dont sont privés les loups. Somme toute, je ne changerai pas ma condition pour la tienne."

"C'est assez", dit le lion. "Il se fait tard, avant que chacun ait regagné sa demeure ; il sera nuit. Donc partons."

"Adieu, cher ami ! Puisses-tu vivre encore longtemps, pour éclairer les hommes. Car cette courte assise ne peut mieux prouver que chacun n'est pas juge dans sa propre cause. Au revoir, La Fontaine : Tu vivras éternellement, dans tes Oeuvres ; C'est Moi, qui te le dis. Tes rêves seront réalisés". Ce disant, le Lion avance sa puissante patte, pour lui faire ses adieux. Notre poète à l'instant, bondit plein de terreur. Il passa la main sur son front, la mémoire lui revient. Il constate qu'il a fait un rêve. Son âme n'en déborde pas moins de joie, et plus heureux que jamais il retourne au logis.

Lucien POULIOT.

(*Echo du Collège de Lévis*).

Les petites fautes quotidiennes, fruit du caractère, gâtent plus sûrement une vie que les grandes méprises.

Abbé GUIBERT.

LA GALETTE



'ÉTAIT là-bas vers l'Est, dans l'immense Chine, sur les bords du Fleuve Bleu. Un brave papa, du nom de Tchang, avait deux garçonnetts dont l'un s'appelait Wang et l'autre Tchao.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire. Le fait de voir un papa doté de deux bambins n'est rare ni en Belgique ni en France. Mais où la chose devient extraordinaire, c'est en ceci : Wang et Tchao, nés le même jour, se ressemblaient tellement que le brave Tchang et son épouse ne savaient pas les distinguer l'un de l'autre. A chaque instant, Wang devenait Tchao, et Tchao... Wang, car la petite frimousse de Tchao ne différait en rien de celle de son frère Wang.

N'eût-on pu les reconnaître à la taille?... Identique chez tous les deux ! Aux habits?... La maman les habillait exactement de même façon, de mêmes couleurs ! Quand, la main dans la main, Wang et Tchao trottaient à travers les rues du village, les bonnes vieilles grand'mères chinoises se frottaient les yeux :

— Mon Dieu, voisine, gémissait l'une, je commence à voir double. Voici le petit Tchao et il me semble voir deux "Tchao" !

— Vous vous trompez, ma chère, répliquait l'autre. C'est le petit Wang, mais il me semble également voir deux "Wang".

Parfois l'étonnante ressemblance créait des ennuis à nos bambins. Ainsi, les parents apprenaient-ils que Wang avait fait un mauvais coup, c'était ordinairement Tchao qui recevait la correction et vice-versa. Je dois néanmoins ajouter que, poussé par un sentiment d'équité, le papa "Tchang" les rossait alors tous les deux... Moyen infaillible, prétendait-il, d'atteindre le coupable. Drôle de situation, n'est-ce pas ?

Un jour, cependant, Tchao et Wang, malgré leurs quatre ans, en livrèrent une bien bonne. On en rit encore dans toute la contrée.

— Restez bien sagement à la maison, pendant que j'irai porter le dîner à votre père qui travaille à la rizière, avait dit la maman à ses chéris.

Ils obéirent et s'occupèrent aux mille passe-temps que leur suggérait l'imagination. Bientôt Wang dit à Tchao : "Continue à tirer la queue du chat, si ça te fait plaisir. Pour moi, je vais voir ce qui se passe dans la rue."

Voilà donc notre ami, solidement installé sur ses petites jambes, à devisager les passants, à répondre aux sourires, car tout le monde aimait les jumeaux.

Tout à coup les yeux bridés de Wang commencèrent à luire de singulière façon. A quelques pas de la demeure paternelle, Wang venait d'apercevoir le vieux "Ming", pâtissier ambulancier. Les gâteaux de fèves et autres douceurs... chinoises vendues par le vieux "Ming" fascinèrent littéralement Wang. "Ah ! s'il

m'offrirait une de ses galettes !" pensa le garçonnet.

L'offre eut lieu mais, en retour de l'alléchante friandise, "Ming" exigea des sapèques (monnaie chinoise). Hélas ! trois fois hélas ! de sapèques, Wang n'en possédait pas. Ses traits subitement se rembrunirent... il aurait tant voulu manger un gâteau de fèves !

Le marchand, bon cœur au fond, dit au petit pour le consoler :

— Tiens, mignon, si tu arrives à manger cette immense galette, je t'en ferai cadeau.

Je vous demande un peu... une galette si énorme que le papa Tchang lui-même n'en fût arrivé à bout !

Ah ! il avait été imprudent, le vieux Ming ! Wang, sur le visage duquel se peignit une joie malicieuse, lui répondit :

— C'est bien entendu, Ming ?

— Parfaitement !

— J'accepte, à une condition... Que tu me permettras de prendre une gorgée d'eau quand j'aurais mangé la moitié de la galette !

— D'accord.

Et voici les mâchoires de Wang d'entrer en activité. Lentement, sûrement, les petites dents firent une brèche après l'autre dans la succulente galette. Le pauvre Ming n'en croyait pas ses yeux. "Quel appétit développe ce Wang, pensait-il, mais il perdra quand même son pari !" En effet, le bambin, après avoir croqué la moitié de la galette, semblait rendu — quand, subitement, il disparut dans la maison. "Ça y est, jubilait le brave pâtissier, il n'en peut plus ; il va boire sa gorgée d'eau, finira par s'avouer vaincu, et Monsieur Tchang, son papa, me payera la galette !"

Il avait jubilé trop tôt. Au bout d'un instant, Wang reparut sur le seuil de la demeure paternelle, sourit au brave Ming, attaqua la seconde moitié de la galette qui disparut, bouchée par bouchée, entre les blanches quenottes. L'imprudent parieur, autour duquel s'étaient groupés les villageois, récolta des quolibets, au lieu de sapèques. Il jura, mais un peu tard, que jamais plus il n'offrirait de friandise à Wang, dont l'estomac était d'une étonnante capacité.

Cependant, s'il avait su que Wang, impuissant à tenir son pari, avait en deux mots mis son frère au courant ! Prendre une gorgée d'eau ? le petit farceur n'y avait pas même songé. Il voulut laisser à son frère Tchao le plaisir de goûter à l'excellente galette.

Vous voyez comment, grâce à l'étonnante ressemblance de Wang et de Tchao, ce dernier réussit à tromper le vieux Ming.

On apprit plus tard la bonne farce jouée par les espiègles jumeaux, mais on apprit aussi, par un missionnaire, que Wang et Tchao, régénérés dans le saint baptême, mettent maintenant à étudier leur catéchisme l'ardeur qu'ils avaient mise à... manger l'énorme "galette aux fèves".

(Le Règne du Cœur de Jésus, Louvain.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Deux serviteurs de la pensée catholique et française chez nous

Par Ferdinand BÉLANGER

“ **L** n'est de grandeur que dans la servitude. On sert sa famille, sa patrie, la science, un idéal, Dieu...”

Ainsi parle un personnage de M. Henry Bordeaux.

M. Bourget cite ce mot d'une vérité si profonde, dans un récent ouvrage de critique, qu'il a nommé avec une belle modestie : *Quelques témoignages*. Le célèbre écrivain y recherche les causes des pénibles erreurs intellectuelles à quoi glissèrent certains de ses maîtres vénérés, et les normes qui permirent à d'autres grandes intelligences, d'éviter, dans le passé, des expériences si coûteuses pour la société.

Car M. Bourget estime un ouvrage à proportion de sa valeur sociale, et l'auteur dans la mesure où il a cherché à *servir la société*.

On peut trouver chez Boileau quelque chose de ce genre. Sainte-Beuve disait, en approuvant Louis XIV de la mise à l'index d'un livre de Bussy-Rabutin :

— “ De pareils livres, en réalité, sont contraires aux fondements de l'ordre et à la stabilité même des États.”

Et M. Brunetière enseigna que l'art a une *fonction sociale*.

Mais il y a peu de critiques de la génération de M. Bourget qui ait marqué comme lui le souci de *servir la société*. Il emploie et souligne le verbe *servir*. Et comme l'a noté, à la *Revue Universelle*, M. André Rousseaux, — à qui j'emprunte, plus haut, la parole de Sainte-Beuve, — il accorde, dans les lettres, un intérêt extrême à la notion de l'*utile* et du *bienfaisant*.

L'esthète et le dilettante jouissent encore d'un large crédit à bien des endroits. Beaucoup, même chez nous, ont des faiblesses pour les *jeux stériles de l'esprit* et les *vanités dégradantes de la vogue*.

M. Bourget voit de plus haut. Ceci console de bien des lâchetés et permet d'espérer en l'avenir. Quand la critique recherche les som-

rets, les œuvres banales ou deshonnêtes poussent avec moins de vigueur.

*
* *

Les Editions du Mercure ont publié, depuis quelques mois, cinq ou six volumes d'écrivains canadiens-français et, particulièrement, *Brièvetés* de M. l'abbé Olivier Maurault, *Etudes et Croquis*, de Mgr Camille Roy, de la Société Royale du Canada.

*
* *

Mgr Roy a établi, par un labeur patient, une critique de nos auteurs.

Il s'est appliqué à découvrir les talents ; à leur indiquer leurs ressources, les écueils ; à ne pas décourager tout en dissipant les illusions.

— “ Si écrire, dit Mgr Roy, n'est pas une occupation toujours vaine, quand celui qui écrit ajoute quelque chose, si peu que ce soit, à la vie intellectuelle de son pays, critiquer n'est pas toujours non plus une médisance inutile, ni une louange infructueuse, quand la critique se propose de corriger des inexpériences, d'encourager des efforts, de signaler des œuvres, et de stimuler, en faveur des écrivains, la sympathie du public.”

Etudes et Croquis se compose de pièces diverses, les unes anciennes, les autres récentes.

Ce sont des allocutions, où le patriotisme a beaucoup de part, que l'auteur adresse aux pèlerins de la *Survivance*, à ceux de la *Liaison* ou encore aux cousins de France.

Puis, quelques pages de critique ; qui montre bien la manière de l'auteur et illustre la définition, que je cite plus haut, de sa méthode : c'est, du reste, dans une étude de ce volume-ci que Mgr Roy a déterminé de la sorte le caractère de son effort intellectuel.

Allocutions, pages de critique, ou croquis ; l'écrivain s'inspire toujours aux mêmes sources élevées.

— “ Le sentiment de la race, note-t-il, à certain endroit, dans les âmes bien nées, s'identifie avec elles et règle leurs devoirs... Or, il est un devoir de notre race sur ce continent, un devoir providentiel, dont vous êtes, vous, les apôtres... Ce devoir de notre race, c'est celui de répandre sur notre pays, d'un océan à l'autre, l'influence de sa pensée, de sa foi, de ses ambitions, de son idéal catholique et français...”

Mgr Camille Roy se montre toujours serviteur généreux de sa foi et de sa race.

*
* *

J'ai voulu joindre, dans une même chronique, quelques réflexions sur *Etudes et Croquis* et sur *Brièvetés*.

C'est que l'ouvrage de M. l'abbé Maurault est formé surtout de notes critiques, et que la critique de M. l'abbé Maurault s'inspire des mêmes principes que celle de Mgr Camille Roy.

Le style est différent ; la pensée se fortifie aux mêmes doctrines.

M. Maurault a pris soin d'avertir comment il entendait la fonction, et distinguer entre divers genres de critiques. Critique de *lancement* ou critique d'*éreinement* ne sont point le fait de cet artiste averti et sincère.

— S'efforcer, écrit-il, pour l'avenir de nos lettres, sans abdiquer préférences littéraires ou doctrinales, de dégager les qualités et les défauts des œuvres... Atteindre à la vérité et à la justice.

M. Maurault encourage, conseille, éclaire.

Comme Mgr Camille Roy, il est pour les jeunes auteurs d'une aimable bienveillance. Il craint de décourager.

Mais il est homme de goût et de culture ainsi que le professeur de Laval, et aime sa petite patrie d'un sentiment non moins ardent.

M. Maurault nous fournit, d'ailleurs, quelques-unes de nos meilleures pages de critique d'art.

*
* *

Au total, voici deux volumes nouveaux, de deux écrivains excellents serviteurs de la pensée catholique et française chez nous.

Ils n'ont pas eu pour *servir* à lutter durement contre leur formation, plus heureux que ces maîtres dont M. Bourget analyse les ouvrages.

Prêtres, le dévouement leur était naturel, et le désir d'élever, et la volonté de faire le bien.

Naturellement, ils ont jugé de haut. Et devant des œuvres moins hautes, certes, plus rudes, moins finies, que celles dont écrit M. Bourget, ils ont quand même, presque toujours le plus aisément du monde, noté la valeur sociale de nos écrivains, et leur souci de l'idéal catholique et français.

L'harmonieux accord entre l'âme d'un auteur et celle de tout un peuple — qui se distingue par l'attachement profond à sa foi et à sa langue — peut-il être négligé par la véritable critique ?

La critique d'outre-mer remarque la préoccupation de M. Bourget ; et le souci qu'il a de *servir* et de préférer l'artisan littéraire qui s'emploie au service de la société.

Elle l'en loue.

Le ciel nous fait cadeau, ici, d'une critique aussi fière et nous ne la remarquons point, ou l'esthète seul le souligne et pour s'en gausser.

Fréquentez Mgr Roy et M. l'abbé Maurault. Vous n'en aimerez pas moins le beau.

Et vous apercevrez que si tout ce qui est vrai ou bon n'est pas beau, il n'est rien de beau qui ne soit, d'abord, — M. Bourget l'a vu, — bon et vrai.

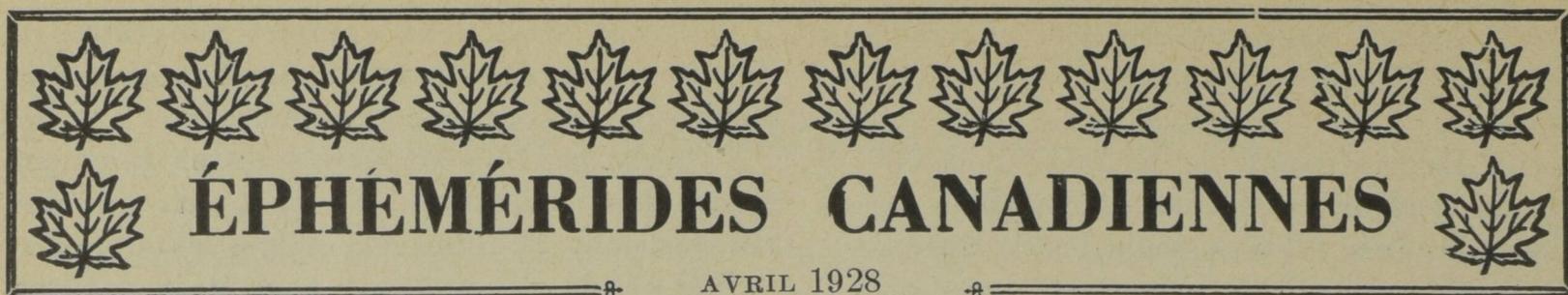
Ferdinand BÉLANGER.

Avis important

POUR LES ETATS-UNIS

A PARTIR DU 10 MAI 1928

Nous avertissons tous nos lecteurs des Etats-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir des argents pour la revue “ L'APOTRE ”, soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APOTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

AVRIL 1928

2 — A l'Hôpital Général de Québec, à l'âge de 76 ans et 7 mois, décède M. l'abbé J.-Édouard Roy, ancien curé de St-Raymond de Portneuf.

— M. Camilien Houde est élu maire de Montréal, contre l'hon. Médéric Martin par une majorité de plus de 20,000 voix.

5 — Tous les arrangements financiers ayant été conclus, la voie ferrée de ceinture autour du Lac Saint-Jean, annonce-t-on, sera commencée de bonne heure ce printemps. Les promoteurs espèrent que dès 1930, la "ceinture" sera complétée depuis Saint-Félicien, via Dolbeau, jusqu'à Hébertville.

6 — A l'Hôpital Saint-Vincent de Paul de Sherbrooke, décède M. le Dr G.-S. Grégoire, traducteur français à l'Assemblée Législative, et ancien député du comté de Frontenac au Parlement de Québec. Le défunt était âgé de 74 ans.

— M. l'abbé Jean Bergeron, de Chicoutimi, est nommé officiellement directeur général du service de rapatriement des nôtres. Il aura son bureau à Québec.

7 — A Québec décède M. le Dr J.-M. Mackay à l'âge de 76 ans. Le défunt était une figure bien connue en notre ville où il avait fondé la "Belmont Retreat", maison pour la cure des ivrognes.

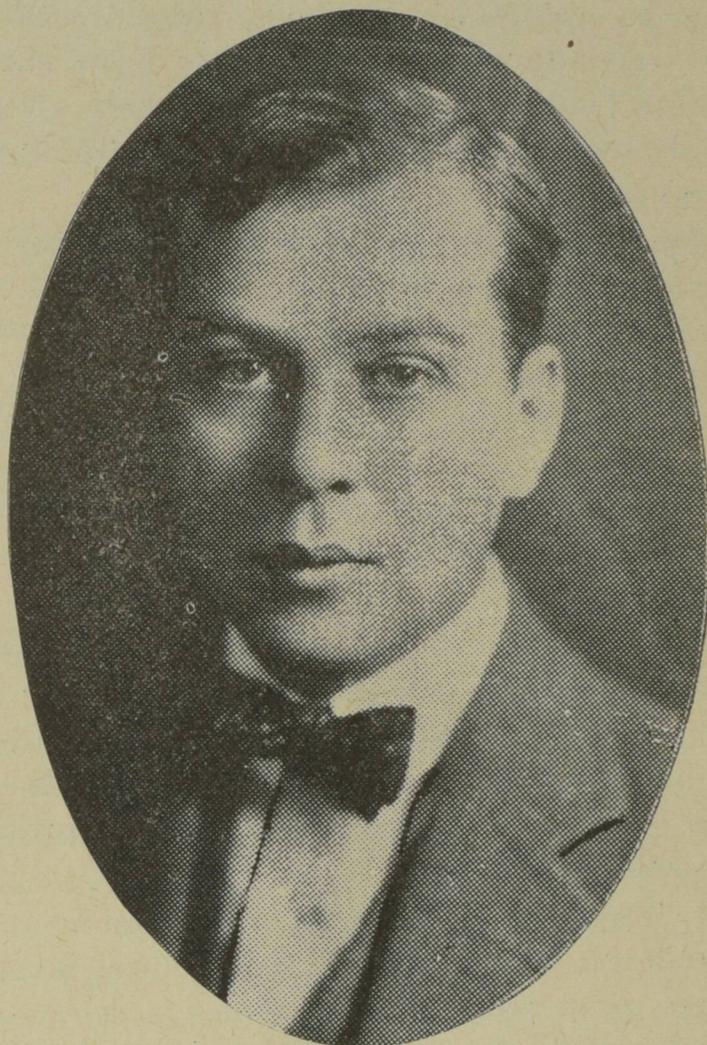
— A Providence, R. I., le club de hockey Springfield défait le club Québec et gagne le championnat de la ligue Canada-Américaine. C'est la deuxième année consécutive que le Springfield gagne ce titre.

8 — La débâcle sur les rivières Chaudière et Etchemin cause de grands dégâts aux paroisses riveraines, particulièrement dans les villages de St-Georges, Beauceville, St-Joseph, et dans la paroisse de St-Anselme.

— Une locomotive et son tender sautent en bas d'un remblai miné par la crue des eaux, à Drummondville, et deux employés du train sont tués dans l'accident.

9 — Les Tertiaires franciscains de Québec, réunis au nombre de plus de 3,000 dans la vaste église de St-Roch, présentent leurs hommages à S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec.

10 — On apprend que M. Wilfrid Pelletier vient d'être nommé directeur d'orchestre au "Metropolitan Opera" de New-York. M. Pelletier qui est canadien français de naissance,



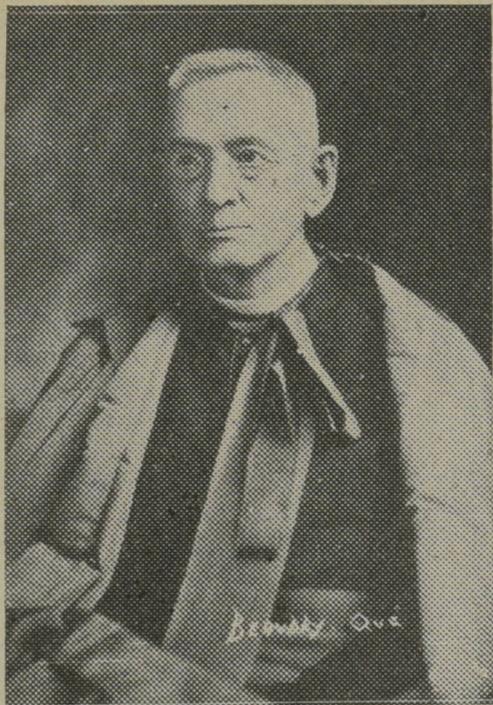
M. WILFRID PELLETIER,
le nouveau chef d'orchestre canadien au "Metropolitan Opera" de New-York.

était assistant-directeur depuis quelques années.

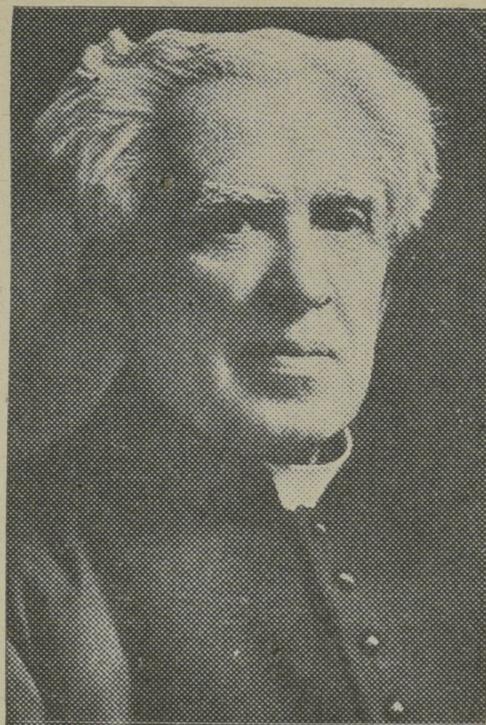
— La basilique de Sainte-Anne de Beauré reçoit un groupe de 1,400 pèlerins, venant de l'État du New-Jersey. C'est le premier pèlerinage de l'année au sanctuaire de Beauré. Les pèlerins américains sont partis ensuite pour Montréal où ils visiteront demain, l'Oratoire Saint-Joseph.

11 — La débâcle n'a pas encore eu lieu sur le Saint-Laurent, entre Montréal et Trois-Rivières et l'eau ne cesse de monter. Plusieurs villages de l'Île de Montréal sont inondés et on craint des dégâts plus considérables.

— L'hon. M. Thomas Chapais, de Québec, reçoit la médaille Tyrell pour ses travaux historiques, et le professeur A.-P. Coleman, de l'Université de Toronto, la médaille Flavelle pour ses travaux scientifiques. Ces médailles sont décernées par la Société Royale du Canada.



FEU MGR T.-G. ROULEAU, P. A.



FEU L'ABBÉ J.-E. ROY

12 — Le Congrès de la Corporation des Mesureurs de bois de la Province de Québec, qui se tient au Parlement de Québec depuis le 10 avril, se termine aujourd'hui. M. Thomas Maher est réélu président pour un troisième terme.

— M. le chanoine Thellier de Poncheville, le distingué prédicateur du dernier carême à Notre-Dame de Montréal, inaugure une série de conférences à Québec par une brillante causerie à la Salle des Promotions de l'Université Laval, devant un nombreux auditoire. Cette conférence était sous les auspices de la Société Saint-Vincent de Paul de notre ville.

— On annonce que le service de téléphone est maintenant établi entre Montréal et les villes d'Europe, telles que Paris, Bruxelles, Anvers, Rotterdam, La Haye, Berlin, Hambourg, Stockholm.

Une conversation de 3 minutes avec Paris coûtera \$48.75. La minute additionnelle coûte \$15.

De la province de Québec, la communication est ouverte avec les villes suivantes : Montréal, Québec, Sherbrooke et Trois-Rivières.

13 — Le "Bremen", avion allemand, piloté par le capitaine Hermann Koehl, Allemand, et le commandant James Fitzmaurice, Irlandais, qu'accompagne le baron von Huenefeld, autre Allemand, qui était parti hier matin à 5 heures 38 de Baldonnel, Irlande, pour Mitchell Field, New-York, atterrit aujourd'hui, vers midi, sur l'Île Verte, à sept milles de Blanc Sablon, dans le détroit de Belle-Isle. L'équipage est sain et sauf, mais l'avion est légèrement endommagé.

14 — A Montréal, en présence de 12,000 personnes, les "Rangers", club de hockey de New-York, gagnent le championnat du monde et son emblème, la coupe Stanley, en battant les "Maroons", club de Montréal.

15 — Le Dr Louis Cuisinier, directeur de la Compagnie aérienne Transcontinentale du Canada, et son pilote Schiller, partent en avion du Lac Ste-Agnès, près la Malbaie, et se rendent heureusement à l'Île Verte, au secours des trois as du "Bremen".

17 — A Ottawa s'ouvre le congrès des Canadiens français d'Ontario sous la présidence de l'hon. Sénateur N.-A. Belcourt.

— Plusieurs aviateurs américains, dont quelques-uns conduisent des opérateurs cinématographiques, d'autres, des journalistes, passent, depuis quelques jours, au-dessus de Québec, en route pour la Malbaie. M. Tom Hogan, de la Compagnie Pathé, est le premier photographe à tourner une pellicule où figure un des trois héros de la traversée transatlantique, le major Fitzmaurice. M. Hogan a pu poser cette primeur aux Sept-Iles, où le célèbre Major Irlandais avait été transporté par un avion conduit par le pilote Schiller.

— Le ministre des Finances à Ottawa fait connaître le rapport d'une enquête sur l'état financier de la Commission du Port de Québec. Cette Commission doit \$24,576,412, dont \$22,856,311 au gouvernement fédéral. Le déficit pour l'année 1926, a été de \$622,919.

18 — Le Major Fitzmaurice se rend à la Malbaie. Il espère pouvoir retourner à l'Île Verte, retrouver ses glorieux compagnons, aussitôt que les pièces de rechange du "Bremen" seront arrivées de New-York.



PHOTOGRAPHIE PRISE AU LAC STE-AGNES A L'ARRIVÉE DES AVIATEURS DU " BREMEN " On remarque de gauche à droite : le baron von Huenefeld, le capitaine Koehl, Clarence Chamberlin, le major Fitzmaurice, Bernt Balchen, pilote du tri-moteur " Ford " que l'on voit à l'arrière plan, et Schiller, aviateur canadien.

19 — La Chambre des Communes adopte en première lecture le bill accordant une subvention de \$8,500,000 pour les travaux du port de Québec.

22 — L'aviateur Floyd Bennett, l'heureux compagnon de Richard Byrd, dans son voyage au pôle Nord, qui était parti de Détroit vendredi matin, 20 avril, à bord d'un tri-moteur Ford, pour l'Île Verte, est ramené malade à Québec, de La Malbaie où il avait atterri vendredi après-midi. Bennett souffre d'une pneumonie double.

23 — Sir Henry Drayton, député de York-Ouest à la Chambre des Communes, donne sa démission comme membre de la Chambre, pour accepter la présidence de la Commission des Liqueurs de la province d'Ontario.

24 — Le nouveau vapeur "Québec," de la Canada Steamship Lines, est lancé ce matin aux chantiers Davie, à Lauzon, où il a été construit cet hiver.

— Le Commandant Byrd, le héros du voyage au pôle Nord en avion, arrive à Québec à bord d'un convoi du C. P. R., pour rendre visite à son compagnon Floyd Bennett, gravement malade au Jeffrey Hale.

— La Cour Suprême d'Ottawa décide que le gouvernement fédéral n'a pas le droit de nommer de femmes au Sénat.

— Charles Lindbergh, le plus célèbre des aviateurs américains, franchit en 3 heures 40 la distance de New-York à Québec pour venir porter à son confrère malade, Floyd Bennett, un sérum envoyé par l'Institut Rockefeller.

25 — L'aviateur Bennett décède ce matin, à 10 heures 40 à l'Hôpital Jeffrey Hale où il avait été transporté le 22 avril.

— L'aviateur Lindbergh quitte Québec à 11 h. 20 pour New-York, à bord de son avion, un "Curtis Falcon" de l'armée américaine.

— Le prix "Jean Rivard" est remporté cette année par M. Hermann Plante, du Séminaire des Trois-Rivières.

26 — La dépouille mortelle de l'infortuné aviateur Floyd Bennett est mise à bord d'un train du C. P. R., à destination de Washington, où elle sera inhumée dans le cimetière d'Arlington. Le deuil est suivi par le commandant Richard Byrd, compagnon du défunt dans son voyage au pôle Nord, et par les soldats du Royal 22ème Régiment. Plus de 15,000 personnes assistent au funèbre défilé à travers les rues de Québec.

— Les trois héros de la traversée de l'Atlantique à bord du "Bremen", le baron von Huenefeld, le commandant Hermann Koehl, allemands, et le major James Fitzmaurice, irlandais, font le voyage de l'Île Verte à la Malbaie, dans le tri-moteur "Ford". Le "Bremen" est abandonné temporairement. Il sera démonté et transporté à New-York par bateau.

27 — Les aviateurs du "Bremen" partent de la Malbaie de bonne heure ce matin pour Washington à bord de l'avion à trois moteurs "Ford", que conduit le pilote Bernt Balchen.

28 — A Edmonton, Alberta, à l'âge de 92 ans, décède l'hon. sénateur George-Gerald King, membre de la Chambre Haute du Canada depuis 1896.

29 — A l'École normale Laval de Québec dont il était principal depuis 1888, décède Mgr T.-G. Rouleau, P. A., à l'âge de 77 ans.



ITALIE. — LE MACARONI SÉCHANT AU SOLEIL

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA PNEUMONIE DE BENNETT

LA mort de Bennett, fameux aviateur américain, a fait du bruit ces semaines dernières. Bennett est mort de pneumonie, ou si l'on aime mieux, d'inflammation de poumons ; et l'on a fait grand tapage autour des traitements qu'il a suivis.

Il n'y a pas longtemps que l'*Apôtre* a traité de cette maladie des poumons qu'on appelle pneumonie, ou inflammation de poumons.

On sait ce que c'est que l'inflammation. Il n'y a qu'à se souvenir de ce qui nous est arrivé pour le comprendre. Vous vous piquez ou vous vous déchirez un doigt, blessure négligeable, ... et négligée. Un microbe s'y introduit, et après quelques jours c'est le tra la la de l'inflammation : rougeur, gonflement, douleur.

L'inflammation se produit de la même manière dans le poumon. Un microbe, le pneumocoque, s'y introduit. Parfois il était là depuis longtemps, épiant l'occasion : fatigue, épuisement, coup de froid. Alors, il prend le dessus. On ne voit pas si le poumon devient rouge ; mais on sent bien qu'il gonfle ; on sent aussi la douleur. On sent qu'on respire beaucoup plus mal qu'auparavant.

La pneumonie ou inflammation de poumons est installée.

C'est la maladie qui a emporté Bennett. Elle est banale, et a fait quelque bruit cette fois-ci, d'abord parce qu'elle s'est attaquée à un homme en vue ; et puis à cause de l'éclat fait autour du traitement.

Il y a des modes en médecine, surtout en fait de traitement.

La mode actuelle est aux sérums.

Elle est justifiée par les succès remportés par Pasteur et ses élèves. Le sérum contre la rage, qu'il a découvert et expérimenté lui-même ; celui contre la dyphthérie découvert par son élève Roux, et celui contre la peste, découvert par son élève Yersin ont fait leurs preuves.

Depuis il en a été découvert d'assez actifs contre le tétanos, contre la typhoïde, contre le charbon, mais ce sont plutôt des préventifs que des curatifs. Enfin des laboratoires en ont jeté des nuées sur le marché, dont celui ou plutôt ceux contre la pneumonie. Les circulaires commerciales en promettent merveille ; mais ici encore ils paraissent plutôt actifs, si réellement ils le sont, comme préventifs, et n'ont que peu d'effet sur la maladie établie.

Quant à l'oxygène, c'est maintenant un vieux médicament. Il y a longtemps qu'il est employé ici à Québec.

Son usage est rationnel. Les victimes de la pneumonie succombant par manque d'air respirable, à cause du rétrécissement du champ respiratoire par l'envahissement de la pneumonie, on cherche à remédier à cette raréfaction de l'air en donnant au malade la partie de l'air dont il a le plus besoin, l'oxygène pur. En un mot, on tente de suppléer à la quantité par la qualité ; tout en y mettant des formes, car l'oxygène doit être manié avec prudence.

On en a administré à Bennett.

* * *

Quant aux sérums, la pneumonie était nettement confirmée lorsque Bennett est arrivé à l'hôpital ; c'est-à-dire que le temps était passé où les sérums, du moins ceux que l'on fabrique actuellement, sont censés agir. Cela n'empêchait pas de les essayer. Dans les cas désespérés on tente l'impossible, n'y eut-il qu'une chance de succès sur cent. C'est ce qui a déterminé les

Américains à envoyer ici Lindbergh avec un sérum spécial de l'institut Rockefeller.

On ne l'a pas même essayé.

Comme on n'avait pas essayé non plus ceux qu'on aurait pu se procurer très facilement à Québec ; car les sérums n'en sont pas encore rendus à être des remèdes héroïques. Même l'antitétanique, qui pendant la guerre a fait baisser énormément la mortalité par le tétanos, ne vaut cependant que très peu de choses, s'il vaut quelque chose, contre le tétanos établi. De même pour le sérum anti-typhique. Durant la grande guerre il n'y a pratiquement pas eu de fièvre typhoïde, malgré les conditions sanitaires très mauvaises dans lesquelles vivaient les troupes, et cela parce que chaque soldat recevait une injection préventive de sérum. Cependant ce même sérum a un effet pratiquement nul sur la typhoïde établie.

Le, ou plutôt les sérums contre la pneumonie n'ont pas encore fait leurs preuves décisives au point de vue curabilité. Le cas de Bennett l'a illustré une fois de plus.

LE VIEUX DOCTEUR.

Culture physique

Nos lectrices liront sans doute avec intérêt l'article plein d'humour que Monsireigne vient de publier dans La Maison sur la culture physique. L'abus que flagelle ce spirituel auteur n'est certainement pas aussi accentué dans notre pays qu'en France, cependant on pourra profiter des idées qu'il émet.

Si c'est vrai, pourquoi le taire ?

Or, c'est vrai. C'est vrai depuis longtemps, mais on n'osait plus le dire. Disons-le donc, car le monde des sports lui-même en convient : les travaux domestiques et les libres jeux des enfants constituent des manifestations éminemment sportives.

Quelle délivrance !

Et quelle consolation pour tant de malheureuses et de malheureux qui se désolaient de ne pouvoir satisfaire avec la ponctualité désirable aux prescriptions de la Faculté ou de la mode.

De la Faculté ? Entendons-nous. De la Faculté de gymnastique, c'est-à-dire de l'ensemble

de ces docteurs ès sciences physiques qui allaient répétant que l'humanité était finie si les hommes, les femmes et les enfants en bas âge ne s'astreignaient à faire l'exercice. Et l'exercice sur la plus large échelle, méthodique et régulier, comportant toutes les manœuvres imaginables, ordinairement désignées par des anglicismes, mais qu'à la rigueur on peut ainsi traduire en français : le saut, la marche, la course, la boxe, la canne, le chausson, les agrès, les haltères, la barre, le ballon, etc., etc. Ce n'était pas mince entreprise.

Pourtant, nous étions prêts ; nous étions convaincus. Nous étions décidés à nous assouplir. Il le fallait. Il y allait de notre santé ; il y allait de l'avenir. Nous étions pénétrés de bonne volonté.

Une seule chose nous chiffonnait : trouverions nous le temps nécessaire ?

Car on avait beau dire, nous ne nous y trompions pas. "Un quart d'heure de gymnastique en chambre, quotidien, au saut du lit, *in albis*, cela vous peut suffire." Tel était l'avis des plus doux. Mais il y avait les autres, les héroïques, qui venaient à la rescousse et nous persuadaient bel et bien du contraire. Leurs arguments étaient péremptoirs. A force d'insistance, ils nous fourraient dans l'entendement que nous et nos enfants, nos enfants surtout, nous perdions les trois quarts de notre existence dès lors que, faute d'entraînement intensif, nous ne savions ni courir un cent mètres, ni pousser la balle, ni ramasser une pièce de dix centimes sans plier du genou.

Ils parlaient d'or.

Mais comment y suffire ?

Nous sommes un certain nombre d'individus. en ce bas monde, qui ne saurions vivre qu'en travaillant. Il nous a fallu embrasser une carrière, professer une profession assujétissante. Et puis, nous étant mis en ménage, d'autres soucis nous sont venus, d'ordre intérieur, pour ajouter encore à nos affaires du dehors. Le tout prenant nos journées, nous demeurions perplexes. Et la canne ? Et le chausson ?

La canne, nous en usions dans nos sorties. Le chausson, nous le chaussons le soir, pour lire notre journal à l'aise ou converser avec ceux de notre entourage. Mais il ne s'agissait pas de ces plaisanteries. Et quant aux enfants qui pouvaient nous être venus aussi, nous devions veiller strictement à ce qu'ils se fissent des muscles, aussitôt le biberon lâché. Nous devions suivre leur croissance pour les initier ou les faire initier sans défaillance à la pratique d'une gymnastique appropriée, toujours progressive, et sans autrement compter, pour les assouplir et les fortifier, sur les jeux que la tradition leur transmet ou que leur propre génie leur inspire.

Pauvres enfants ! Pour eux comme pour nous, la consigne n'était pas drôle ! L'école

les saisissant de bonne heure, et les programmes scolaires étant assez chargés, surchargés même de tout ce que comporte l'étude des arts d'agrément qui n'en sont pas toujours, ils n'avaient seulement plus le temps de rire.

— Tes flexions de bras, Henri !...

— Jean, ta respiration !...

— Tes quinze minutes de marche, Antoinette, sur la plante des pieds !...

Oui, pauvres enfants ! Ils n'avaient pas encore atteint l'âge de raison que leur contenance était déjà rationnelle, de par la gymnastique. Ils en avaient ainsi pour jusqu'à leur dernière grimace. Et nous comme eux.

Car les docteurs répétaient : "Faisons des générations fortes !" Nous ne demandions pas mieux, mais il nous fallait aussi faire nos affaires et vaquer de temps à autre, par surcroît, à certains labeurs ménagers qu'on n'a pas toujours loisir de faire exécuter par ses voisins.

*
* *

Enfin, nous sommes sauvés ! Nous vivrons, et sans tant de contraintes, nationales ou privées. Une revue sportive des plus sérieuses vient, en effet, de publier les considérations suivantes avec modèles à l'appui, destinées à nous apaiser :

Développement général de l'enfance : jouer entre petits camarades avec jubilation et fantaisie naturelle.

Développement des muscles des bras, des épaules et du dos : retourner un matelas.

Assouplissement et développement des muscles des épaules et du cou : promener la tête de loup autour d'un appartement pour enlever les toiles d'araignée.

Assouplissement et développement du corset musculaire, des muscles du bras et de la jambe : fendre des bûches, scier du bois, balayer, cirer et frotter un parquet.

Développement des muscles des bras, des épaules et du torse : prendre de l'eau à la pompe, en emplir sa lessiveuse et la mettre sur le feu.

Flexion et extension du tronc : distribuer sa lessive sur les fils de séchée.

Développement des muscles des bras et de la poitrine : fourbir sa cuisinière.

Développement des muscles des bras, de la poitrine et de l'abdomen : laver et bouchonner le carrelage d'un couloir, d'une salle ; battre des tapis.

Développement des muscles et extenseurs des bras et du dos : secouer des tapis.

Développement des muscles fléchisseurs : piquer des boutures ; emporter des plantes et les étager sur les gradins d'une serre.

Ibidem : les dépoter pour les mettre en terre.

Développement des muscles extenseurs des bras et des jambes : passer une pelouse à la tondeuse.

Amplification totale de l'économie : faire ses commissions soi-même...

Admirable.

Qu'on donne à cela le nom qu'on voudra, en quelque langue qu'on s'exprime, c'est du sport et du meilleur. N'est-ce pas qu'il est bien temps qu'on nous le rappelle ?

Encore une fois, relativement aux prescriptions de la science athlétique, officielle et pressante, la bonne volonté ne nous manquait guère, mais fréquemment le temps et, d'aventure, la présence d'esprit. On ne saurait penser à tout et à la gymnastique. La vie, hélas ! ramène des périodes difficiles où c'est assez déjà que du seul effort de vivre. De par ses exigences, nous étions trop souvent exposés à des négligences involontaires vis-à-vis des exercices de gymnastique qualifiés, et nous tremblions d'inquiétude à la pensée de tout ce que pourraient souffrir nos muscles cruraux, rotateurs ou transversés, de nos oublis répétés.

Nous voilà plus calmes. On nous rend la vie possible, le biceps à bon marché, classique en somme et, pour ainsi dire, spontané. La culture physique ? Mais, les travaux de maison la favorisent ; ceux dont nous venons d'emprunter la nomenclature à la revue rassurante, ainsi que beaucoup d'autres, équivalents ou similaires, d'une reconnaissance aisée, qui, sans avoir le même objet, sont également profitables. Ce qui fait que, le jour où nous aurons omis de bomber le torse par principe ou de tendre un jarret rationnel, nous pourrions néanmoins nous endormir sans remords, pour peu que nous ayons eu, dans la matinée ou dans l'après-midi, à ranger du linge ou à rincer des bouteilles.

Évidemment, les personnes que ce genre d'occupations ne retient pas à l'accoutumée, restent dans le besoin d'y suppléer par les exercices de la méthode.

Nul ne doit, d'ailleurs, les abandonner tout à fait, ne serait-ce que pour obéir à la mode. Aimons les sports, la mode en est heureuse. Mais puisque les corvées ménagères, domestiques et horticoles en tiennent lieu, ne regrettons plus d'y consacrer nos forces. Ne nous frappons plus. Jouissons enfin d'une conscience tranquille, sachant qu'on se fortifie en accommodant son chez soi, que l'on se cultive en cultivant son jardin, quand même il serait à la française, et indépendamment de toute gymnastique suédoise.

MONSIREIGNE.

(La Maison)

Comme les étoiles sont l'ornement du firmament, les vertus sont l'ornement et la lumière de l'âme ; la vertu, c'est le ciel dans notre cœur.

SAINT JEAN CLIMAQUE.



Coin de l'ouvrier

Comment arriver?

(DEUXIÈME ARTICLE)

NOUS avons vu, le mois dernier, que “pour arriver” il faut du travail, beaucoup de travail, et la pratique constante de l'économie. Nous avons promis de revenir sur ce sujet. Nous venons tenir parole, au risque de déplaire à ceux qu'ennuient toute entrave à leurs caprices, un effort de la volonté.

Il ne servirait cependant de rien de travailler à vous morfondre si vous ne savez économiser. Travail et économie doivent marcher de pair “pour arriver”. En effet, on n'arrive à rien, sans travail, sans privations, sans sacrifices.

Un soir, une femme disait à son mari, fatigué d'une dure journée de labeur :

— Aujourd'hui, je t'ai épargné \$2.50.

— Tant que ça, mais comment as-tu fait ?

— Voilà. Je suis allé à l'exposition de modes chez Paquet. Il y avait un ravissant chapeau de \$5.50 qui me plaisait beaucoup. J'en ai prix un de \$3. Je t'ai donc épargné \$2.50.

C'est mal s'exprimer, raisonner : cette femme avait dépensé non économisé. Elle concevait mal ce que c'est que la véritable économie. Elle pouvait probablement se dispenser de ce chapeau “à la mode” ; elle pouvait, dans tous les cas, fort bien acheter une “forme” — une “shape”, comme disent ceux qui veulent parler le français moderne, — une verge ou deux de ruban, et façonner elle-même ce chapeau si elle en avait réellement besoin. Alors elle aurait pu avec orgueil dire à son mari :

— Au lieu de payer trois dollars un chapeau tout fait, j'en ai de mes mains fabriqué un qui ne me coûte que un dollar, je t'ai donc épargné deux piastres.

J'admire encore davantage la femme qui, mettant de côté une coquetterie bien naturelle, retape un chapeau ou une robe défraîchie.

Voilà comme je comprends l'économie chez la femme.

Celle qui dépense sans compter pour des fanfreluches, des bouabons, ou ce qui est encore pire pour le cinéma, celle-la commet une grave injustice envers son mari.

Je pourrais en dire autant de l'homme. Monsieur fume, c'est son désennui, son plaisir. Il n'y a pas grand mal à ça. Il faut quelque habitude ou manie pour amuser. Quand Monsieur fume au coin du feu, il ne fait de mal à personne. Mais il gaspille en fumée plus qu'il ne devrait s'il brûle des cigarettes à la journée ou les tabacs en paquets les plus dispendieux. Ils ne sont point rares ceux qui dépensent pour la pipe ou la cigarette \$1 par semaine. Il y en a même des centaines et des milliers qui dépensent beaucoup plus que cela pour cette fantaisie bien qu'ils n'en aient pas les moyens. Une piastre par semaine pendant vingt ans, avec les intérêts accumulés, cela représente déjà une somme suffisante pour vous exempter de la misère, survienne la maladie ou le chômage forcé.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'un ouvrier ne devrait point fumer. Je serais sûr de “casser ma pipe”. Mais je dirai qu'en cela comme en toutes choses, l'ouvrier devrait épargner, en fumant les tabacs les moins dispendieux, — le canadien en feuilles, par exemple, — qu'il finirait par trouver aussi bon une fois habitué.

L'épargne ainsi exercée est une vertu, et comme toutes les vertus elle est difficile à pratiquer, parce qu'elle vient à l'encontre de nos tendances, de nos appétits.

Mais la récompense vaut l'effort nécessaire : c'est l'indépendance dans la sécurité du lendemain.

Celui qui vit dans l'inquiétude constante du lendemain, celui-là porte à son pied un boulet, sur son âme un poids qui l'opprime, l'écrase.

Comment pourrait-il, ainsi alourdi, donner la mesure de ses moyens ?

Le nez collé à son travail, il n'a d'autre horizon que son outil, d'autre perspective que la misère après l'esclavage.

Tandis que celui qui est libre des entraves d'une gêne prochaine, toujours possible pour l'imprévoyant, celui qui a acquis le droit de choisir le sentier dans lequel il marchera, celui-là peut, s'il n'est point trop tard, donner libre cours à ses aspirations, laisser libre jeu à ses facultés et l'essor nécessaire à son imagination.

Personne ne se dressera sur sa route pour lui dire : Tu n'as pas le droit de penser ; voici la meule, tourne, tourne jusqu'à ce que tu tombes épuisé.

L'argent qu'une épargne patiente, persévérante, lui a permis d'accumuler, l'a rendu indépendant de toute sujétion humiliante ; tandis que l'imprévoyant, celui qui aura au fur et à mesure dépensé son gain, celui-là demeurera toute sa vie l'esclave d'autrui.

L'épargne est une vertu particulière ; elle est aussi une vertu sociale, c'est ce que nous verrons dans un prochain article.

Pierre LÉFINE.

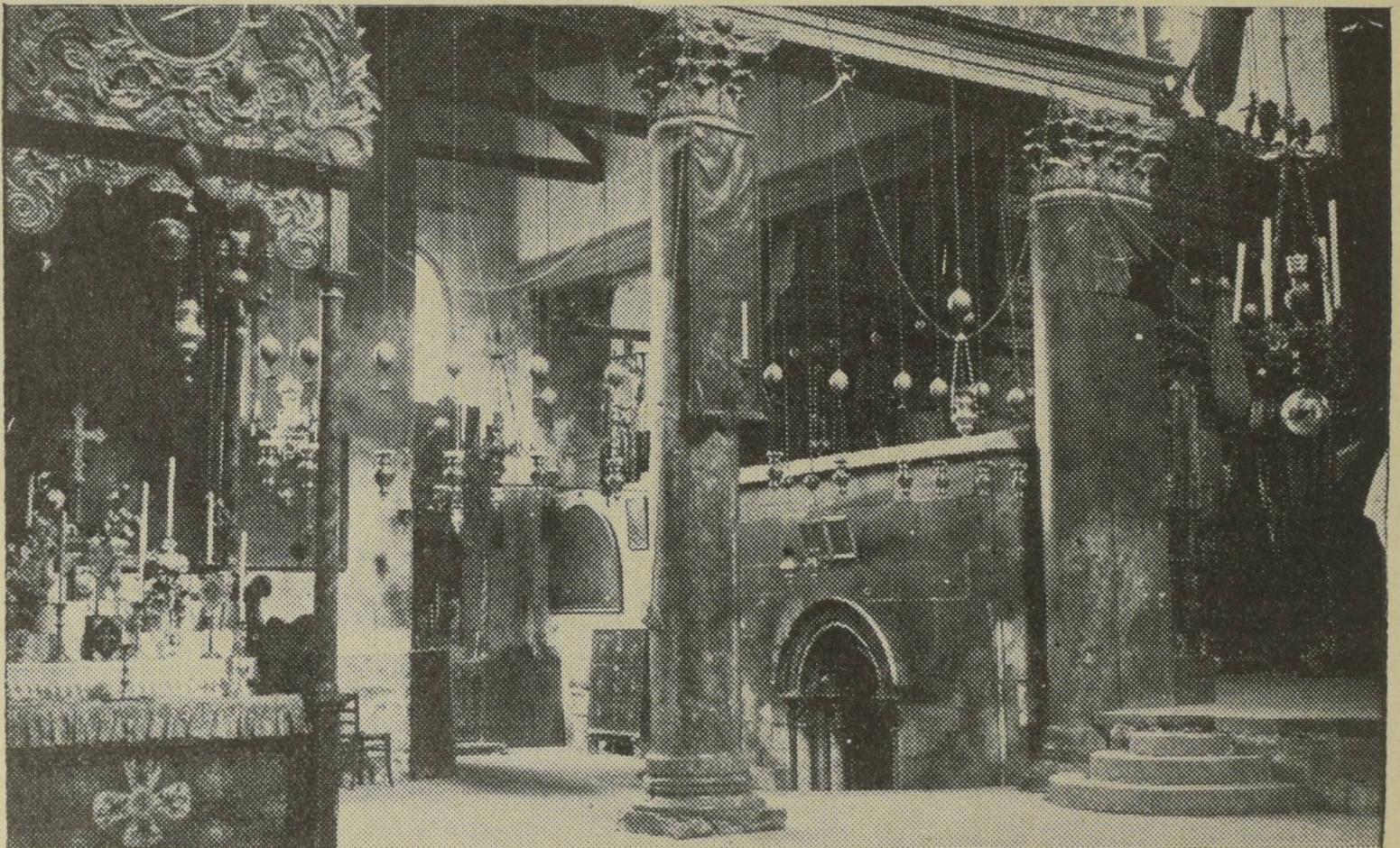
Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue " L'APÔTRE " est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

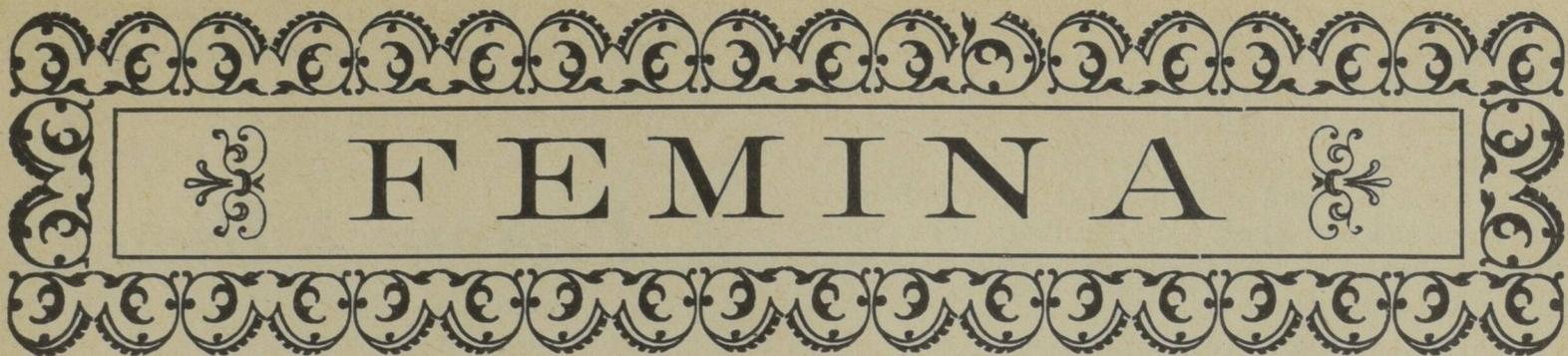
L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC



ENTRÉE DE LA GROTTÉ DANS LA VIEILLE ÉGLISE DE LA NATIVITÉ, A BETHLÉEM



Ma Voisine

PAR un matin clair de la mi-avril, la maison de ma voisine s'est animée. Tout le long du jour, des voitures ont amené des caisses, puis les persiennes se sont ouvertes, le soleil en tapinois est entré et voilà que la poussière s'envole, vole .. vole légère et moqueuse se posant ici et là .. Puis le repos s'est fait. . . et la vie ancienne, la vie de tous les ans est réparée. . .

Dès les six heures du matin, de la mi-avril à la fin-octobre, de la maison de ma voisine, vous voyez sortir une silhouette de femme, silhouette de noir vêtue, qui fait grincer la clef dans la serrure et s'éloigne à pas mesurés vers l'église. Une heure plus tard, quand le soleil se fait plus généreux, ma voisine revient sans précipitation, sans paraître ne rien remarquer autour d'elle, elle entre au magasin, en revient avec quelques colis et rentre dans sa demeure comme une ombre. Vous ne la revoyez plus de l'avant-midi. Pourtant ma voisine ne reste pas inactive ; avec minutie, elle vaque aux soins de son ménage et si vous étoutez bien vous entendrez parfois un cantique, une bribe de chanson d'autrefois, la finale d'une romance ou un vieux refrain.

Dans l'après-midi, ma voisine visite quelques malades, une ou deux familles pauvres, puis à quatre heures, elle se rend à l'église où l'attend le Divin Solitaire. Pieusement elle revient à sa maison et le soir, de bonne heure, le mince filet de lumière disparaît. . . la maison silencieuse semble être le temple de la mort !. . .

Ma voisine est bien malheureuse, me direz-vous, puisqu'elle vit dans l'isolement et peut-être l'oubli. . . Elle ne le paraît pas, sa figure sereine, sa démarche assurée, sa vie digne bien que solitaire inspire le respect, et l'on sait chez nous que ses années de jeunesse se sont passées à élever de jeunes frères et des sœurs laissés orphelins par la mort de la maman. Maintenant,

elle est seule et nul ..'a la pensée de tourner en dérision cette existence retirée, cette vie d'anachorète.

Vie de devoirs et de sacrifices passés, vie de résignation présente que Dieu voit et bénit !

Vies de "vieilles filles" que de fois vous ressemblez à celle-ci et pourtant le monde ne vous comprend pas !. . . Plus d'une fois le sourire moqueur se dessine à votre approche ! Que vous êtes grandes et combien vous méritez mieux que le "merci" mesquin que l'on vous jette parfois à la tête !. . .

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FRAGILE.— Votre gentil billet m'a été remis trop tard malheureusement pour que je vous réponde au mois d'avril. Je vous remercie tout de même de votre bonne gerbe de souhaits. . . qui m'est arrivée toute fraîche à l'aube pascale, souhaits tout imprégnés de délicatesse et de fragilité. . .

Me direz-vous quelqu'un de ces jours un peu de ce qui compose votre vie ? . . . Suis-je indiscreète ? . . . J'aimerais à vous connaître plus intimement. . . il me semble y avoir tant d'imprévu chez vous. . . Je ne doute pas que vous reprendrez le chemin de notre Femina dès que vous aurez lu ce billet prometteur de confidences à venir.

Je vous compte avec plaisir au nombre de nos fidèles et serais heureuse de souhaiter la bienvenue à toutes les gentilles amies que vous nous amènerez.

MARCELLA.— Quand vous lirez ces lignes vous aurez sans doute reçu la carte que je vous adressais ces jours derniers. Je regrette souvent "la fuite du temps" . . . les jours s'envolent. . . et le programme des jours bien remplis

se ressent de cette course ininterrompue de nos heures.

Nos petits lecteurs prieront sans doute bien fort pour le parfait rétablissement d'une santé que vous tenez à garder parce qu'elle vous est chère ; avec le secours d'en Haut, votre maman reprendra ses forces et vous jouirez encore pendant de longues années d'une présence qui vous est précieuse.

Nous serons heureux de publier vos articles pour "Le coin des Enfants" quand vous aurez le loisir d'écrire, ce qui je l'espère ne tardera pas.

RACHEL.— Je vous donne avec plaisir mon appréciation sur ce que vous me demandez... suis-je de votre opinion?... je le crois, en relisant la dernière partie de votre miss'v'e.

"La question du vote féminin est à l'ordre du jour, qu'en pensez-vous?"... Je n'entre-rais pas dans les polémiques avec les partisans de cette cause. D'autres s'en sont faites les avocats et en sont restées avec leurs défaites, sans avancer, loin de là, la cause d'émancipation... qu'elles voulaient si bien défendre. Ajoutons cependant que les femmes peuvent fort bien se passer du droit de vote dont on veut les doter...

Soyons les reines de notre foyer et nous tiendrons mieux que l'on pense, les rênes de l'administration...

Au plaisir de vous lire bientôt.

Jeanne LE FRANC.

Prêtons à Dieu

Oh ! donnez moi pour que je donne,
J'ai des oiseaux nus dans mon nid.
Donnez, méchants, Dieu vous pardonne ;
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit.

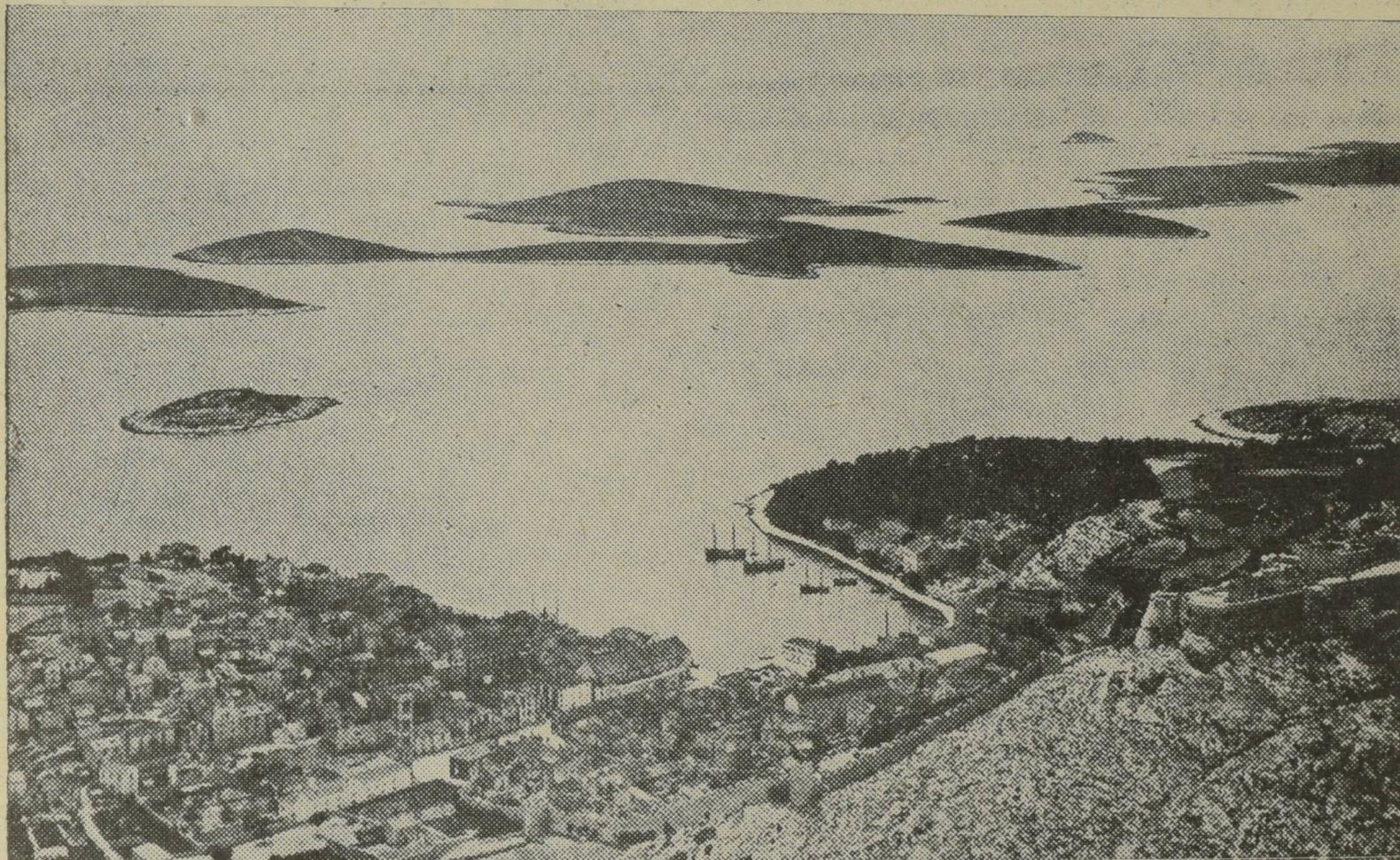
J'accours, car la saison est dure,
J'accours, car l'indigent a froid !
J'accours, car la tiède verdure
Ne fait plus d'ombre sur le toit !

Je prie et jamais je n'ordonne,
Chère à tout homme quel qu'il soit.
Je laisse la proie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit.

Heureux ceux que mon zèle enflamme !
Qui donne aux pauvres prête à Dieu !
Le bien qu'on fait parfume l'âme,
On s'en souvient toujours un peu !

Les biens que je donne à qui m'aime,
Jamais Dieu ne les retira.
L'or que sur le pauvre je sème
Pour le riche au ciel germera.

Victor Hugo.



VUE DE LA VILLE DE HVAR, EN YUGO-SLAVIE.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

DEVINETTES

- 1° Ce sont les maux (mots) pour rire.
- 2° C'est l'enlèvement d'Hélène (des laines).

LOSANGE

	J			
	L	A	C	
J	A	C	O	B
	C	O	Q	
	B			

MÉTAGRAMME

Papin — lapin — sapin.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; R. Frère Antoine, 263, rue St-François, Québec ; Mlle Eugénie Viel, 230, Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Blanche Deschênes, 313, rue des Oblats, Québec ; L'Hôpital Civique, près Québec ; M. Georges Monier, 82, rue du Roi, Québec ; M. Louis-Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Ch. Sainte-Foy, Québec ; Raoul Boucher, 38, rue Ste-Hélène, Québec ; M. Charles-Henri Dufresne, 391, rue Richardson, Québec ; M. A. Toussaint, 55½, Boisclerc, Québec ; M. J.-E. Robitaille, 209, rue Ste-Marguerite, Québec ;

Mlle Anne-M. Chevalier, Académie de N.-D. de Sion, Prince-Albert, Sask.

Les deux noms suivants ont été tirés de l'urne : Mlle Chevalier et M. Robitaille.

JEUX D'ESPRIT N° 108

DEVINETTES

- 1° Quelle est la ville dans laquelle on peut faire le plus d'omelettes ?
- 2° Quel est le moyen de ne pas se salir dans la rue, même en temps de pluie ?

RÉBUS GRAPHIQUE

Trois notes consécutives en descendant la gamme. Saison. Q. Porte. Gros poisson. Tranchant. Au ciel. Autre gros poisson.

ANAGRAMME

Je suis de tout chasseur le zélé compagnon.
Changez-moi, brouillez-moi, je deviens ma
[maison.]



LES LIVRES



NOUVEAU MOIS DE MARIE DES GLOIRES DE LA TRES SAINTE VIERGE, paraphrase du *Salve Regina*, d'après saint Alphonse de Liguori. Par le chanoine J. de MARTRIN-DONOS. Un beau volume in-8 tellière.— Prix franco : 7 fr. 80. Aubanel Fils Aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

L'auteur a écrit son ouvrage sous le regard de la Vierge Marie. Il a donc été réfléchi et le fonds en est riche. Commenter le *Salve Regina* en prenant pour guide saint Alphonse de Liguori, y a-t-il plus merveilleuse lecture pour le mois de mai. D'autant plus que suivant sa louable habitude, M. de Martrin-Donos, accompagne son court commentaire d'une prière et d'un récit. Ce mois de Marie sera excellent pour les prêtres, les paroisses, les personnes pieuses, enfin tous ceux qui voudront se rapprocher un peu plus de la Mère de Dieu.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LE COUREUR DES BOIS

PAR GABRIEL FERRY

9

Par une sombre nuit de novembre de l'année 1808, don Antonio de Mediana, pour satisfaire son ambition et pour se venger d'avoir vu mépriser son amour par dona Luisa qui lui avait préféré son frère don Juan de Mediana, débarque au petit port d'Elnchovi sur la côte espagnole, pénètre dans le château, se saisit de sa belle-sœur et de son fils, le petit Fabian, et disparaît avec eux.

Quelques jours après, un corsaire français trouve dans une barque en dérive une femme morte : dona Luisa, et un enfant respirant à peine, Fabian, qu'un matelot canadien : Bois Rosé, adopte comme son fils.

Et ce drame rapide sert d'ouverture au récit du COUREUR DES BOIS dont la première partie débute vingt-deux ans après dans l'Etat de Sonora au Mexique.

Un Espagnol, noble et puissant seigneur, don Estévan de Arechiza, organise une forte expédition pour arriver au val d'Or, riche placer découvert par le gambusino Arellanos qu'un scélérat, Cuchillo, a assassiné pour le rendre muet à jamais.

Mais le fils adoptif d'Arellanos, Tiburcic, est à la recherche du meurtrier de son père ; il connaît également le secret du val d'Or. Ce jeune homme n'est autre que Fabian, le dernier des Mediana.

Sur le chemin de l'hacienda del Venado, d'où doit partir l'expédition, Fabian rencontre don Estévan et sa suite, et, dans une circonstance terrible, deux coureurs des bois, deux tueurs de tigres, qui ont été mêlés à sa plus tendre enfance, puisque ce sont Pepe le Dormeur, ancien douanier d'Elnchovi et Bois-Rosé.

La fille du propriétaire de l'hacienda del Venado, dona Rosarita, aime Fabian et en est aimée, mais son père s'oppose à leur union. Don Estévan surprend un entretien des deux amoureux ; il décide de faire disparaître Fabian. Il charge de cette mission Cuchillo et deux bandis du même acabit, Oroche et Baraja. Mais Fabian a rejoint Pepe et Bois-Rosé ; il a appris qui il était, il sait que, parmi ces ennemis qui le poursuivent, se trouve l'assassin de sa mère et de son père adoptif.

Le camp des chercheurs d'or de don Estévan est attaqué par les Indiens qui sont repoussés avec de lourdes pertes, mais Cuchillo prépare une nouvelle trahison.

Pepe, Bois-Rosé et Fabian, pour éviter un fort parti de Peaux-Rouges, se réfugient dans une île. Ils voient un malheureux blanc pris au lazo par les Indiens. Ils réussissent à le sauver et, cernés, ils parviennent à échapper à leurs farouches ennemis.

Poursuivant leur marche en avant, les coureurs des bois arrivent au val d'Or. Ils s'y trouvent en présence de Cuchillo, d'une part, et de don Estévan, qui ont réussi à échapper au massacre de l'expédition des chercheurs d'or.

La justice immanente punit les assassins : don Estévan et Cuchillo périssent misérablement, mais les coureurs des bois sont assiégés à nouveau par les Indiens, conduits par Main-Rouge et Sang-Mêlé, et Fabian disparaît.

III PARTIE

LES CHERCHEURS D'OR

CHAPITRE PREMIER

LA VOIX DE RAMA

Au moment où Fabian surveillait d'un œil attentif le moindre mouvement de ses compagnons, le dernier Indien désigné par le sort pour essayer le feu des assiégés se glissait avec précaution le long de l'enceinte du val d'Or.

C'était Soupir-du-Vent. Les instructions qu'il avait reçues du métis étaient formelles. Comme la défiance des trois chasseurs devait être éveillée, l'Indien, afin de ne pas éventer le stratagème qui avait jusqu'alors si bien réussi avait ordre de sembler redoubler de prudence pour gagner le pied de la pyramide. Dans sa route, à l'abri de la ceinture de saules et de cotonniers, Soupir-du-Vent ne devait cependant pas dépasser une certaine limite ; il devait s'arrêter à l'endroit où l'un des chasseurs

ne pourrait plus l'atteindre qu'en allongeant ses bras ou sa tête hors des créneaux.

Sang-Mêlé commençait à compter ses morts avec une certaine inquiétude ; sans y comprendre Baraja et les trois Indiens que Pepe et le Canadien venaient de mettre hors d'état de leur nuire, sur onze guerriers qu'il avait amenés, six avaient succombé. Soupir-du-Vent allait être le septième, et le métis voulait du moins que ce fût le dernier et que sa mort lui profitât. Or, Sang-Mêlé, loin de soupçonner qu'un seul des assiégés était resté sur le sommet de la colline, croyait bien qu'aucun des chasseurs n'avait commis l'imprudence d'exposer ses membres au feu de l'ennemi.

En effet, dans ces guerres de frontières, où il faut se glisser comme un tigre, ramper comme un serpent, ne pas découvrir son corps, quelque séduisante que soit la tentative d'un beau coup, et envoyer la mort sans qu'on voie même le fusil qui la vomit, la prudence est le plus simple élément de la stratégie des déserts.

Soupir-du-Vent, étonné d'être arrivé depuis quelques instants sain et sauf à l'endroit où les deux guerriers qui l'avaient précédé avaient trouvé la mort, s'était arrêté comme il en avait reçu l'ordre.

Quoique le jour fût assombri par les nuages épais qui couvraient le ciel, les yeux toujours vigilants de l'Indien distinguaient parfaitement jusqu'aux moindres fentes des rochers, et il lui était facile de voir que, comme les deux fois précédentes, le canon d'une carabine ne suivait pas ses plus légers mouvements. La raison en était simple : c'est que Fabian, occupé ailleurs, ne soupçonnait pas la présence de Soupir-du-Vent, tandis que celui-ci attribuait ce silence et cette inaction en face de l'ennemi à quelque ruse qu'il ne comprenait pas. Il ne s'en attendait pas moins à être frappé à chaque instant par une arme invisible.

Ce fut donc pour le guerrier rouge un long et terrible moment, et il eut le temps de porter toutes ses pensées d'amour et de regret sur les deux êtres qu'il allait laisser sans ressources dans sa hutte : sa jeune femme et l'enfant qui comptait à peine trois soleils.

Pendant que le silence régnait au sommet de la pyramide, l'Indien, résigné à mourir, luttait toutefois et contre le devoir impérieux qui le clouait à la limite fatale qu'il ne devait pas franchir, et contre l'instinct non moins impérieux de la conservation, qui lui criait d'avancer, puisqu'il avait bravé le danger sans que le danger parût vouloir l'atteindre.

Certes, le guerrier du désert avait assez fait pour sa conscience, et sa lutte ne devait pas se prolonger ; l'instinct de la conservation l'emporta : il dépassa la limite fixée par les ordres de Sang-Mêlé.

Le même silence se prolongeait au-dessus de sa tête, et l'Apache avait gagné le pied de la pyramide sans que rien l'eût encore troublé. Encouragé par ce succès inattendu, l'Indien osa concevoir l'espérance d'arracher de ses propres mains aux ennemis la dernière arme qui leur restât, sans payer cet exploit

de sa vie. Du reste, le sacrifice en était fait d'avance, et son sort ne pouvait être pire que celui auquel il était résigné.

Il savait que l'œil des deux chefs suivait tous ses mouvements, et, après s'être arrêté un instant encore, il fit signe de la main aux deux forbans embusqués derrière l'amas de peaux de buffles, surpris comme lui de l'inexplicable immobilité des assiégés, et commença de gravir lentement la pente de la colline tronquée.

Soupir-du-Vent montait avec tant de précaution et de légèreté que pas une pierre arrachée, pas un débris de terre détaché sous ses pieds ne trahit en roulant la présence d'un ennemi.

Au moment de dépasser de la tête le niveau de la plate-forme, l'Indien écouta, immobile. Pas un souffle, pas un mot ne se faisait entendre à ses oreilles. Alors, l'Indien se hasarda à jeter un regard au-dessus de l'une des pierres qui protégeaient les assiégés. C'était l'instant où Fabian, couché sur le sommet de la pyramide et suivant d'un œil attentif les manœuvres de ses deux compagnons, les voyait disparaître, cachés par les roseaux du lac.

Avant que le jeune homme, qu'absorbait tout entier l'immense intérêt qu'il prenait à la réussite du plan hardi de l'Espagnol et du Canadien se retournât pour surveiller à leur tour les ennemis du côté opposé, l'Indien aurait eu le temps de lui briser la tête d'un coup de hache ; mais il était l'un de ceux destinés à être offerts vivants à la vengeance du grand chef, et sa vie était sacrée pour l'Apache.

C'était à la carabine du chasseur blanc qu'il en voulait, et, au lieu d'allonger le bras et de frapper, l'Indien s'avança en rampant pour lui arracher l'arme, objet de sa convoitise. Fabian se retournait à l'instant même.

A l'aspect de cette figure couverte de peintures, au milieu de laquelle deux yeux brillaient comme ceux d'un chat sauvage, incertain s'il était le seul ennemi sur la plate-forme, Fabian sentit un frisson de terreur, mais qui ne dura toutefois qu'une seconde ; étouffant un cri d'appel à ses compagnons, qui aurait pu les trahir et leur faire couper la retraite, réduit à ne pouvoir se servir de sa carabine, que l'Indien venait de saisir par le canon, le jeune homme intrépide enlaça silencieusement le guerrier rouge dans ses bras.

Une lutte acharnée s'engagea.

Dans la répartition de ses dons entre les diverses races humaines, la nature a donné à l'Indien des jarrets si souples et si nerveux que bien peu de blancs peuvent lutter d'agilité avec lui ; mais elle n'a pas doué, tant s'en faut, les bras de l'Indien d'une vigueur égale à celle du blanc.

Soupir-du-Vent en fit la rude expérience.

Deux fois les adversaires, étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre, roulèrent sur la plate-forme avec un avantage disputé, et dans l'ardeur de la lutte, la carabine, violemment secouée, fit feu, sans que la balle atteignit aucun des deux lutteurs.

C'était l'explosion qui était parvenue aux oreilles des deux chasseurs, engagés eux-mêmes dans une lutte non moins terrible.

Enfin Fabian, plus robuste que l'Indien, prit le dessus et maintint son ennemi sous lui ; puis, d'une main dont Soupir-du-Vent, résolu à ne pas lâcher la carabine qu'il avait saisie, ne put assez promptement parer les coups, le jeune Espagnol planta son couteau dans la poitrine de l'Apache. Malheureusement, d'efforts en efforts, le blanc et l'Indien étaient parvenus à l'une des extrémités de la plate-forme.

La poussière humide que la cascade renvoyait du fond de l'abîme se mêlait déjà à leur haleine ; au-dessous d'eux le gouffre grondait sourdement, et par un dernier effort l'Indien expirant cherchait à y engloutir Fabian avec lui. Celui-ci essayait vainement de se débarrasser de l'étreinte désespérée du guerrier rouge.

Un instant le jeune homme sentit ses muscles engourdis fléchir et lui refuser le service ; mais la crainte d'une mort horrible rappela sa vigueur défaillante, et il put éviter l'abîme, mais non empêcher l'Indien de l'entraîner avec lui au fond du ravin, à peu de distance du gouffre béant.

En roulant pêle-mêle, les deux ennemis, toujours enlacés, reçurent un choc terrible. Fabian sentit les bras de l'Indien se détendre paralysés par la mort ; puis, évanoui lui-même, il resta immobile comme l'Apache. Sa tête avait frappé sur l'angle aigu d'une des pierres plates que les deux lutteurs avaient entraînée avec eux.

De longues minutes s'étaient donc écoulées depuis l'explosion de la carabine de Fabian, jusqu'au moment où, sans recevoir à ses appels désespérés d'autre réponse que les sifflements du vent dans les sapins, le Canadien atteignit la plate-forme.

Une déchirante expression d'angoisse bouleversait les traits du vieux chasseur. Quand ses yeux purent voir sur la fosse de don Antonio encore fraîche les empreintes profondes d'une lutte acharnée, quand il vit les remparts de pierre détruits et dispersés sur le sol, il poussa un cri terrible : Fabian n'était plus sur la pyramide.

En ce moment, l'orage éclatait dans toute sa violence. Des éclairs semblables à des lames de feu sillonnaient la plaine de toutes parts. Le tonnerre grondait avec fracas et faisait mugir les échos. La nature en désordre semblait frémir sous le choc de la tempête. Bientôt des flancs d'une masse épaisse de nuages noirs jaillirent des torrents de pluie, comme si toutes les cataractes du ciel se fussent ouvertes à la fois.

Bois-Rosé appelait son enfant d'une voix tantôt tonnante et tantôt brisée, tout en jetant à travers l'épais rideau de pluie qui obscurcissait sa vue des yeux hagards sur tous les points de la plate-forme : elle était déserte !

— Baissez-vous, Bois-Rosé, baissez-vous ! cria Pepe, qui achevait à son tour de gravir la pyramide.

Le Canadien ne l'entendit pas, et cependant le métis, debout sur les rochers en face d'eux, venait

tout à coup de se dresser comme un des esprits du mal qu'une des convulsions des éléments aurait fait surgir des entrailles de la terre.

— Mais baissez-vous, pour Dieu ! répéta Pepe ; êtes-vous donc las de la vie ?

Sans se douter de la présence de Sang-Mêlé, dont la carabine était dirigée contre lui, Bois-Rosé se penchait en cherchant de l'œil son enfant au pied de la pyramide. Le cadavre même de l'Indien n'y était plus.

En relevant la tête, le Canadien aperçut le métis pour la première fois. A la vue de l'homme qu'il considérait à bon droit comme l'auteur de tous les malheurs qui venaient de le frapper, le coureur des bois sentit un flot de haine remonter jusqu'à son cœur ; mais il sentit aussi que le sort de Fabian était entre les mains de cet homme, et il imposa silence à la fureur qui grondait dans son sein.

— Sang-Mêlé ! s'écria d'une voix suppliante le Canadien, dont l'angoisse faisait taire l'orgueil je m'humilie devant vous jusqu'à la prière ; s'il vous reste quelque pitié dans le cœur, rendez-moi l'enfant que vous m'avez enlevé.

En disant ces mots, Bois-Rosé restait debout, exposé aux coups du bandit, tandis que Pepe, à l'abri derrière le tronc des sapins, lui criait vainement de prendre garde.

Un éclat de rire méprisant fut la seule réponse du pirate des Prairies.

— Fils d'une chienne enragée ! s'écria Pepe à son tour en s'avancant vers le métis le front découvert, et plein de la fureur que lui causaient l'humiliation et la douleur de son vieux compagnon, répondras-tu quand un blanc sans mélange te fait l'honneur de te parler ?

— Taisez-vous, je vous en supplie, Pepe, interrompit Bois-Rosé ; n'irritez pas l'homme qui tient dans ses mains la vie de mon Fabian... Ne l'écoutez pas, Sang-Mêlé, la douleur exaspère mon compagnon.

— A genoux ! cria le bandit, et peut-être consentirai-je à vous écouter...

A cet insolent langage qui fit frissonner Bois-Rosé, son noble front découvert se colora d'une épaisse couche de pourpre.

— Le lion ne s'inclinera pas devant le chacal, dit vivement Pepe à l'oreille du Canadien, car le chacal se rirait du lion rampant.

— Qu'importe ! répondit Bois-Rosé avec une douloureuse simplicité.

L'orgueil du guerrier qui n'eût même pas consenti à baisser le regard pour sauver sa vie était vaincu par la tendresse du père, et le rude coureur des bois s'agenouilla.

— Ah ! c'en est trop, rugit Pepe, le visage en feu, tandis que ses yeux se mouillaient en voyant le Canadien, le corps baissé, le genou incliné devant le pirate du désert ; c'est trop s'humilier en face d'un bandit sans foi comme sans entrailles. Venez, Bois-Rosé, nous en aurons raison, fussent cent mille diables...

A ces mots, l'impétueux chasseur, emporté par l'affection qu'il avait vouée à Fabian, et surtout par la fervente amitié pour le Canadien, s'élança comme un chamois sur le flanc de l'éminence.

— Ah ! c'est ainsi ? s'écria le métis ; et il ajusta Bois-Rosé, qui implorait la compassion pour son fils.

Mais la pluie continuait à tomber à flots si pressés que le chien du fusil frappa vainement sur la batterie sans enflammer l'amorce. Deux fois d'inutiles étincelles jaillirent de la pierre.

Révolté par cette atroce et perfide tentative contre un ennemi suppliant et désarmé, n'espérant plus rien de sa pitié, Bois-Rosé suivit les traces de Pepe, sans plus calculer que lui le nombre des ennemis que les rochers pouvaient encore cacher. Le Canadien descendait encore la colline que déjà Pepe, son poignard à la main, tournait l'enceinte du val d'Or.

— Accourez, Bois-Rosé, cria la voix de l'Espagnol, qui venait de disparaître derrière la chaîne de rochers ; les coquins ont vidé la place et se sont enfuis.

C'était vrai ; et au même moment le métis, resté seul, commençait à battre en retraite vers le sommet des Montagnes-Brumeuses.

— Arrête, si tu n'es pas aussi lâche que féroce dit le Canadien qui voyait, en frémissant, le ravisseur de Fabian échapper à sa vengeance.

— Sang-Mêlé n'est pas un lâche, répondit le métis en reprenant ses habitudes indiennes ; l'Aigle des Montagnes-Neigeuses et l'Oiseau-Moqueur se rencontreront une autre troisième fois, et alors ils sauront le sort du jeune guerrier du Sud, autour duquel les Indiens vont danser, et dont ils jetteront la chair aux chiens errants des Prairies.

Le Canadien continua sa course désespérée ; il rejoignit bientôt l'Espagnol. Les deux chasseurs, dans leur poursuite sans espoir, semblaient ne tenir aucun compte des difficultés du terrain ni des rochers glissants qu'il leur fallait escalader. A travers le rideau de pluie, Sang-Mêlé était toujours visible ; mais bientôt ils le virent franchir la crête des montagnes, et il ne tarda pas à disparaître sous les brouillards éternels qui la couvrent.

— Ah ! n'avoir pas un fusil ! s'écria Pepe en frappant la terre du pied avec rage.

— L'espoir de ma vie s'est éteint ! s'écria le vieux coureur des bois d'une voix brisée, en reprenant haleine un instant, tandis que la pluie du ciel inondait son front où se peignait une sombre et poignante douleur.

Tous deux recommencèrent à gravir les rochers, cherchant partout les traces de leurs ennemis ; mais les flots de pluie qui tombaient avec une nouvelle force effaçaient l'empreinte à peine formée de leurs pas ; l'obscurité redoublait, car la nuit avançait rapidement, et le roc n'offrait aucun vestige humain.

L'Espagnol et le Canadien ne tardèrent pas à disparaître eux-mêmes sous le dais de vapeur des montagnes.

Au-dessous d'eux, l'ouragan mugissait dans la plaine, la terre semblait envahie par les esprits des ténèbres tout à coup déchaînés.

Tantôt le tonnerre grondait avec un fracas épouvantable ; tantôt la foudre pétillait comme les étincelles du bois embrasé, en frappant la cime des rocs qui s'éroulaient en poussière, et de longs éclairs enveloppaient de nappes de lumière le val d'Or et la pyramide du Sépulcre, désormais déserts. Des lueurs bleuâtres entouraient le squelette du cheval de la plate-forme et lui donnait l'apparence d'un démon échappé de l'enfer et traînant après lui les flammes qui le dévoraient.

A la clarté soudaine des éclairs, on eût pu voir les deux chasseurs, dont l'un essayait vainement de consoler l'autre, tristement assis sur une pierre. Tous deux jetaient un regard morne et désolé sur les ravins profonds où le vent s'engouffrait en sifflant, ou sur les pointes aiguës des rochers qui couronnaient la montagne et qui semblaient, comme les tuyaux d'un orgue gigantesque, mugir sous le souffle de la tempête.

Si, lorsque la nuit fut close, quelque voyageur eût erré dans les Montagnes-Brumeuses, il eût entendu se mêler aux bruits de l'orage, tantôt des rugissements comme ceux de la lionne à qui l'on aurait ravi son lionceau, et tantôt des cris plaintifs, pareils à ceux de Rachel pleurant dans les solitudes de Rama sans vouloir être consolée, parce que ses fils ne sont plus.

Quand enfin l'orage cessa de gronder, Pepe et Bois-Rosé marchaient encore à l'aventure dans les montagnes, sans leur jeune et vaillant compagnon, sans armes, sans vivres, commençant une de ces terribles phases de la vie du désert, où le chasseur, dénué de tout moyen de lutter contre la faim, est encore impuissant à repousser l'attaque des Indiens ou des bêtes féroces.

Ces deux hommes intrépides venaient cependant de se décider à cont nuer leur poursuite, car le soleil allait bientôt éclairer une fois de plus ces funestes solitudes ; et déjà, sur la voûte éclairci du ciel, comme les flambeaux mourants d'une fête nocturne, les étoiles s'éteignaient une à une dans le brouillard du matin.

CHAPITRE II

SOUVENIRS ET REGRETS

Il en est de ces incidents, parfois frivoles en apparence et qui semblent entraver la marche rapide des faits, comme des nuages des tropiques sous certaines latitudes. Ces nuages flottent dans l'air, au-dessus de l'Océan, blancs et légers comme une plume détachée de l'aile d'une mouette ; l'œil du passager dédaigne de s'en occuper, mais celui du marin les suit attentivement, car souvent le nuage dédaigné grossit, s'étend, couvre l'azur du ciel d'un voile sombre ; ces orages terribles qui bouleversent la mer arrachent aux navires leurs mâts et leurs voiles, ne jaillissent que des flancs de ces vapeurs d'abord imperceptibles.

C'est aussi l'histoire de la vie ! Combien de circonstances futiles qui sont grosses d'événements, et dont l'homme ne daigne pas se préoccuper, ou ne se préoccupe qu'un instant pour les oublier tout aussitôt, comme les trois chasseurs avaient fait du canot d'écorce, qui avait été pour eux le nuage orageux des tropiques !

Au moment de transporter sur un théâtre plus éloigné les scènes qui vont marquer le dénouement de ce récit, il est quelques incidents que nous prions le lecteur de se rappeler, parce qu'ils lient étroitement le passé à l'avenir.

On n'aura pas oublié peut-être que, dans l'entretien du métis avec l'Oiseau-Noir, le pirate avait murmuré quelques mots à l'oreille du chef indien, et qu'à ces mots des éclairs de colère avaient jailli des yeux du guerrier apache. Le métis avait terminé en faisant espérer à l'Oiseau-Noir qu'il livrerait entre ses mains un Indien au cœur fort et au jarret d'acier, en remplacement de Baraja, son prisonnier ; qu'il remplacerait ses chevaux tués dans le combat, et, enfin, il lui avait assigné un rendez-vous, pour le troisième jour, à l'embranchement de la rivière Rouge, près du Lac-aux-Bisons.

Cela dit, nous ferons un court retour sur les événements qui s'étaient passés à l'hacienda del Venado. Ce retour est indispensable à l'intelligence des faits dont le récit va suivre ; il est nécessaire ensuite à l'harmonie de notre ensemble ; peut-être aussi bien nous sommes-nous trop longtemps complu au milieu des scènes sauvages de la vie des déserts qui a été parfois la nôtre.

Un paysage n'est complet, selon nous, que quand il présente certains contrastes. L'imagination ne tarde pas à se lasser des sites qui n'offrent que des rocs déchirés, des montagnes abruptes et des bois sombres. L'œil, comme l'imagination, sent bientôt le besoin de s'égarer dans des horizons lointains, dans la brume des plaines fuyantes. Il aime aussi à se reposer sur une eau limpide jetée au milieu d'objets divers pour réfléchir, soit la nappe azurée du ciel dans sa pureté, soit des groupes de nuages colorés par le soleil, tantôt immobiles et tantôt parcourant les plaines de l'air. L'homme a besoin qu'on lui rappelle le ciel.

La femme aussi est un de ces délicieux contrastes qu'on aime à rencontrer dans la peinture violente des mœurs du désert. Elle est à ces mœurs ce qu'est au paysage austère la vallée ombreuse où l'on se plaît à rêver, ce qu'est enfin l'arc-en-ciel déployant toute la richesse de ses couleurs.

Après le brusque départ de don Estévan Arechiza et de sa suite, après la fuite de Tiburcio Arellanos, l'hacienda del Venado, si bruyante la veille, était retombée dans sa tranquillité habituelle. Comme le jour où étaient arrivés, au coucher du soleil, l'Espagnol et ses compagnons, qui dorment à présent du sommeil éternel près des Montagnes-Brumeuses, l'hacienda présentait au soleil levant, au moment où nous y revenons, un spectacle de prospérité tranquille. Les troupeaux bondissaient comme d'habitude dans la vaste plaine au milieu de la-

quelle s'élevait la maison de don Augustin. La campagne était couverte de riches moissons ; les oliviers, chargés de fleurs, promettaient une abondante récolte. Les travailleurs sortaient de leurs cabanes pour reprendre leur tâche de la veille ; mais, dans la cour de l'hacienda des chevaux sellés et des mules chargées annonçaient les apprêts d'un voyage.

On n'a peut-être pas oublié la chasse aux chevaux sauvages dont le propriétaire de l'hacienda voulait offrir le divertissement à ses hôtes, et que ceux-ci, avons-nous dit, avaient acceptée avec empressement. Hélas ! le lendemain n'appartient pas à l'homme. Les événements si brusquement déroulés l'avaient assez prouvé. Mais don Augustin, plein de confiance dans la réussite des projets de don Estévan, et quoique affligé de son départ soudain, n'avait pas voulu renoncer, pour le sénateur, son gendre futur, ainsi que pour lui-même, aux plaisirs qu'il s'était promis. Tout était disposé, et il résolut que la chasse aurait lieu.

Les chevaux attendaient leurs cavaliers, celui de dona Rosarita comme les autres. Le sénateur, débarrassé de la présence d'un rival qu'il redoutait, et de celle de don Estévan, dont l'espèce de tutelle le gênait, était radieux ; il n'en était pas de même de la fille de l'hacendero.

Sa figure pâlie portait la trace de l'insomnie de la nuit. Elle affectait en vain une apparence de sérénité, que démentaient ses yeux encore humides et privés de l'éclat dont ils avaient brillé le jour précédent.

Au moment de monter à cheval, quand don Augustin donna le signal du départ. Rosarita se plaignit tout à coup d'une indisposition subite dont sa pâleur ne justifiait que trop la réalité, et demanda à son père la permission de rester seule. Contrarié par ce nouvel obstacle, l'hacendero, tout en maugréant intérieurement et en pestant contre la santé délicate des femmes n'en voulut pas moins partir pour la chasse en compagnie de Tragaduros, quand un incident vint redoubler sa mauvaise humeur.

Au moment où il allait monter à cheval, un vaquero arrivait à toute bride pour prévenir don Augustin que les batteurs ayant trouvé l'*aguage* (l'abreuvoir) à sec, il était nécessaire d'en chercher un autre, et que la chasse ne pourrait s'ouvrir que huit jours plus tard.

Don Augustin renvoya le vaquero avec ordre de le prévenir dès qu'on aurait trouvé quelque mare où les chevaux sauvages vinssent se désaltérer, et la partie fut remise.

Le sénateur ne ressentait aucune contrariété de cet incident, qui, tout simple qu'il était, devait cependant avoir des suites bien graves. Les exhortations de don Estévan à se signaler par quelque action d'éclat aux yeux de dona Rosario avaient, il est vrai, réussi à lui donner un sommeil très belliqueux. S'étant rendormi après le départ du seigneur espagnol, il avait effacé dans ses rêves toutes les prouesses des Centaures ; mais son réveil lui avait démontré les inconvénients de la réalité, et il s'était déterminé à s'en tenir au rôle d'Hercule filant aux

pieds d'Omphale, comme moins compromettant et plus facile à remplir.

Quant à Rosarita, l'indisposition dont elle avait paru si subitement atteinte au moment du départ n'était qu'un besoin impérieux chez elle de s'abandonner à des rêveries, et, en évitant de se joindre à la partie, de se procurer quelques jours de solitude dont elle était avide.

De rapides éclairs qui se succèdent dans un ciel d'azur, un volcan ignoré qui tout à coup vomit des flammes à travers une montagne de neige dont la blancheur n'avait été rougie que par le soleil couchant causent moins de surprise que n'en éprouve la femme qui soudain voit éclater avec violence un amour qu'elle caressait sans en soupçonner la puissance. Aux tressaillements impétueux qui agitent son sein, elle sent qu'elle a perdu ce calme qui naguère faisait toute sa force, et sa stupeur a quel que chose de celle qu'épouverait un dieu en voyant tomber un à un les rayons de sa divinité. Le cœur de la vierge qui ignore ne brille-t-il pas de tout l'éclat d'un rayon divin, et n'a-t-il pas la pureté de l'azur du ciel et la blancheur de la neige des montagnes ?

Rosarita interrogea son cœur dans le silence et la méditation ; des voix jusqu'alors inconnues lui firent entendre les chastes et douces mélodies de l'amour naissant ; puis elles se turent, et il se fit dans l'âme de la jeune fille un vide immense : car celui que nommaient ces voix n'était plus là ! Où était-il ? Les jours s'écoulèrent sans qu'on pût le lui dire.

Cependant le sénateur avait investi avec assez d'adresse, il faut le reconnaître, la place qu'il cherchait à faire capituler. Grâce au large crédit que lui avait ouvert don Estévan sur la caisse de l'hacendero, et qu'il ne ménageait pas plus que s'il n'eût jamais dû s'épuiser, il avait réussi à procurer à Rosarita quelques distractions et à adoucir en quelque sorte le chagrin auquel elle était en proie.

Les cadeaux, les surprises pleines d'une galanterie empressée, témoignages d'un cœur bien épris, exercent toujours sur les femmes un certain charme qui chatouille leur amour-propre et finit souvent sinon par ouvrir le chemin de leur cœur, du moins par les prévenir en faveur de celui qui leur rend des soins. Le sénateur avait en outre dans son mérite personnel une confiance imperturbable, et chantait sans cesse ses propres louanges, pensant que Rosarita, à force de les entendre, finirait par en croire quelque chose. En faisant son panégyrique, il avait soin d'attribuer à son amour pour dona Rosario les qualités éminentes qu'il se donnait si complaisamment.

Tels étaient les moyens que Tragaduros employait pour faire oublier son rival absent et prendre la place qu'il occupait dans le cœur de Rosarita.

L'absence a ses dangers, et ils sont nombreux, mais elle a aussi quelques avantages : elle fait naître des regrets qui plaident pour l'objet qui les excite, elle laisse le souvenir de la séparation, souvenir toujours tendre, et elle prête à l'absent, comme

l'azur lointain au paysage, un charme infini : mais quelquefois elle ne doit pas se prolonger, et celle du pauvre Fabian menaçait d'être bien longue. Disons cependant que son image, malgré toutes les séductions employées par un rival présent, restait encore gravée dans le cœur de Rosarita.

Tel était l'état des choses à l'hacienda del Venado environ une quinzaine de jours après le départ de don Estévan, c'est-à-dire un peu avant l'époque où nous avons retrouvé, asseyant son camp dans le désert l'expédition que commandait le seigneur espagnol.

Don Augustin avait attribué à la solitude seule au milieu de laquelle vivait sa fille, la mélancolie dont son visage portait l'empreinte. Il ressentait lui-même tout le poids d'une inaction incompatible avec son caractère ardent, et le retour de son vaquero, avec la nouvelle de la découverte d'un *aguage* auprès duquel on avait rencontré une nombreuse troupe de chevaux sauvages, fut une occasion qu'il saisit avec empressement pour distraire dona Rosarita et satisfaire sa propre passion de chasseur. L'occasion était d'autant plus propice que l'aguage se trouvait plus éloigné de l'hacienda. Ce n'était plus une course dans les environs, c'était un voyage de quatre jours.

Depuis plusieurs années on n'avait signalé dans le pays aucune trace d'Indiens ; ce n'étaient donc que quelques jours de fatigue amplement compensée par l'émouvant spectacle d'une chasse pleine d'intérêt, que les Mexicains de ces contrées lointaines recherchent avec autant d'avidité que celui d'une course de taureaux.

Nous sommes au moment du départ de l'hacienda.

Les chevaux sellés piaffaient dans la cour près du perron.

Les mules chargées de matelas, de bagages et de cantines, ainsi que les chevaux de relais, avaient pris les devants. Deux domestiques, restés seuls pour le service personnel des maîtres, n'attendaient plus qu'eux pour partir.

Le soleil dardait à peine ses premiers rayons, quand l'hacendero, le sénateur et dona Rosario parurent sur le perron de la cour, en costume de cheval.

La jeune fille n'avait plus ces fraîches couleurs qui le disputaient naguère à l'éclat de la grenade entr'ouverte ; mais la pâleur de son visage, où se reflétait la mélancolie de son âme, donnait à tous ses traits un air de molle langueur qui ne déparait en rien sa beauté.

La cavalcade se mit en route. En passant près, de la brèche du mur d'enceinte qu'avait escaladé pour cesser d'être l'hôte de son père, celui que Rosarita nommait toujours Tiburcio Arellanos, elle ramena son voile sur sa figure pour cacher une larme que ses yeux laissaient échapper. Bien souvent la nuit l'avait surprise rêvant dans ce même endroit ; en quittant l'hacienda, il lui semblait qu'elle disait adieu pour jamais au plus cher comme au plus douloureux de ses souvenirs. N'était-ce pas là qu'un soir, sans qu'elle s'en doutât, elle avait senti tout à coup l'amour circuler dans ses veines ? N'était-ce

pas de ce souvenir que datait, pour ainsi dire, sa vie? Plus loin, rien ne devait lui rappeler Tiburcio.

Ce fut donc sans savoir le danger qu'avait couru dans ce bois, dans le Salto de Agua, celui qui faisait couler ses pleurs, qu'elle traversa l'épaisse forêt et le pont grossier du torrent.

Malgré les efforts du sénateur pour la distraire, la première journée du voyage fut triste et se termina de même.

Une lieue ou deux avant d'arriver à la couchée désignée pour la cavalcade, l'ombre s'était épaissie, et les voyageurs gardaient le silence, car l'approche de la nuit dans le désert est imposante et fait toujours rêver. Deux cavaliers se croisèrent alors avec eux.

Leur aspect était à la fois étrange et sinistre. L'un était un vieillard aux cheveux blancs, l'autre un jeune homme à la chevelure noire. Tous deux avaient leurs cheveux relevés en chignon derrière la tête et attachés avec des liens de cuir blanchâtre. Une espèce de calotte étroite de filet grossier, ornée d'une houppe de plumes, couvrait le sommet de leur tête et se maintenait par une mentonnière de cuir.

L'un et l'autre avaient les jambes nues ; mais le haut du corps était enveloppé d'une couverture de laine de l'apparence la plus commune.

C'était le costume des Indiens Papagos ; toutefois, au lieu d'être armés comme eux d'arcs et de flèches, les deux cavaliers portaient en travers de leur selle une longue et lourde carabine dont la crosse et le bois étaient constellés de clous de cuivre. La férocité empreinte en outre sur leur physionomie était loin de cet air de bonté débonnaire qui distingue cette tribu d'Indiens très pacifiques, auxquels ils ne ressemblaient que par les vêtements.

Dona Rosario poussa son cheval contre celui de son père, tandis que le plus jeune des deux cavaliers arrêta le sien pour jeter un regard de feu sur le visage de la jeune fille, dont la beauté parut vivement le frapper.

Les deux cavaliers échangèrent quelques mots dans une langue que les Mexicains ne comprirent pas, et passèrent outre, non sans que le plus jeune se retournât plusieurs fois pour suivre des yeux le voile flottant et la taille svelte de la fille de don Augustin. Puis tous deux disparurent dans l'ombre du soir.

— Je n'ai jamais vu, dit Rosarita avec inquiétude, deux Papagos porteurs d'une semblable figure.

— Ni armés de cette manière, ajouta le sénateur ; on dirait deux loups revêtus de peaux de brebis.

— Bah ! répliqua don Augustin, il y a de mauvaises figures partout, même parmi les Papagos. Qu'importe, après tout, ce que peuvent être ces deux Indiens ? Nous sommes ici en nombre et aussi bien armés qu'eux.

Les voyageurs continuèrent leur route ; mais néanmoins ces deux inconnus semblaient avoir laissé dans l'air un souffle de funeste augure. Pendant le temps qui s'écoula jusqu'à la couchée, le pas cadencé des chevaux sur le terrain sec et sonore

se mêla seul aux derniers bruissements des cigales que les ténèbres faisaient taire.

Bientôt la vue d'un feu allumé dans la campagne indiqua aux voyageurs l'endroit que les domestiques qui les précédaient avaient choisi pour faire halte jusqu'aux lendemain.

Une petite tente de soie, que la galanterie de Tragaduros avait fait venir d'Arispe en vue de ce voyage, fut dressée sous un bouquet d'arbres pour dona Rosarita. Quand le repas du soir fut achevé, elle se retira sous sa tente, mais elle chercha vainement le sommeil sur les dentelles de son oreiller. La jeune fille se rappelait la nuit où Tiburcio dormait non loin d'elle, lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois ; et, comme l'avait fait Tiburcio lui-même cette nuit-là, elle écouta tour à tour avec une larme et un sourire le murmure du ruisseau qui coulait tout près d'elle, le tintement de la clochette de la jument *capitana*, les glapissements lointains des chacals, le cri de l'oiseau de nuit, en un mot toutes ces harmonies vagues du désert qui éveillent tant d'échos dans un cœur de vingt ans.

Que n'eût pas donné Fabian pour voir le lendemain, quand au point du jour la fille de don Augustin sortit de son abri de soie pour remonter à cheval la pâleur enchanteresse qu'avait laissée sur son visage l'insomnie dont il avait été l'auteur ?

La cavalcade reprit sa marche comme la veille ; mais Rosarita était plus rêveuse encore que le jour précédent. Les souvenirs qu'elle croyait avoir laissés à l'hacienda surgissaient partout autour d'elle ; car l'amour est ingénieux à établir à chaque instant des ressemblances frappantes sur les analogies lointaines.

Quoi qu'en disent certains esprits chagrins, l'imagination est aussi habile à se créer de douces illusions qu'à se forger de désolantes chimères.

Dans tout le trajet de l'hacienda au Lac-aux-Bisons, car c'était à cet endroit que la cavalcade se rendait, la réalité semblait favoriser Fabian et ne laisser à l'imagination que bien peu à faire.

Après avoir marché plusieurs heures, le sénateur, resté quelques instants en arrière, rejoignit la cavalcade. Il apportait en triomphe à Rosarita un bouquet de fleurs de lianes qu'il s'était arrêté pour cueillir. Un petit cri de joyeuse surprise, arraché à la jeune fille par la vue de ces campanules aux brillantes couleurs, paya le sénateur de sa galante attention ; puis, au moment de le remercier, Rosarita sentit la voix lui manquer et se détourna soudain pour ne pas laisser lire sur son visage une émotion douloureuse, tandis que sa main laissait retomber, une à une, les fleurs offertes par le sénateur.

— Qu'avez-vous ? grand Dieu ! s'écria Tragaduros, surpris et peiné à la fois de ce mouvement inattendu.

— Rien, rien, reprit la jeune fille en faisant un effort pour serrer dans sa main le bouquet si subitement dédaigné.

En disant ces mots, Rosarita donna de la houssine à son cheval, qui partit comme un trait. Elle avait besoin de confier au vent qui sifflait dans ses cheveux un soupir de douleur qui l'étouffait.

Rosarita venait de se rappeler que jadis aussi Tiburcio cueillait pour elle des fleurs sur sa route, et celles qu'elle tenait maintenant dans sa main lui semblaient odieuses : elle les froissa convulsivement et les jeta loin d'elle.

— Il y avait donc quelque insecte venimeux dans ces fleurs ? lui demanda le sénateur quand il l'eut rejointe.

— Oui, dit avec effort Rosarita, qui sentit ses joues se colorer de la pourpre des fleurs qu'elle venait de jeter.

Nous en savons assez maintenant sur les sentiments secrets de dona Rosarita, pour ne plus la suivre pas à pas dans ce voyage.

Nous laisserons donc arriver la cavalcade, le matin du quatrième jour, tout près du Lac-aux-Bisons, où nous devons la précéder.

CHAPITRE III

LE CHASSEUR DE BISONS

La rivière de Gila, après avoir traversé la chaîne des Montagnes-Brumeuses, vient jeter l'un de ses bras dans la rivière Rouge ; celle-ci, après un parcours d'environ cent quatre-vingts lieues à travers le Texas et le pays de chasse des Indiens Caïguas et Comanches, se jette à son tour dans le golfe du Mexique.

A soixante lieues de l'hacienda del Venado, et à une demi-lieue à peu près de l'endroit appelé la Fourche-Rouge, s'étend une vaste forêt de cèdres, de chênes-lièges, de chênes, de sumacs et de palétuviers.

Depuis sa lisière jusqu'à la fourche, le terrain ne présente plus qu'une plaine garnie d'herbes si hautes et si touffues, qu'un cavalier sur son cheval dépasse à peine de la tête ces vagues onduleuses de verdure.

Dans l'un des réduits les plus secrets de la forêt, et sous les plus sombres arcades formées par la cime de ses grands arbres, sur les bords d'une mare si vaste qu'on pouvait lui donner le nom de lac, et en effet c'était celui par lequel elle était désignée dans le pays, une douzaine d'hommes se reposaient, les uns adossés contre des troncs de chênes plusieurs fois séculaires, les autres dormant étendus sur l'herbe épaisse qui tapissait les bords de l'eau.

C'était une grande nappe limpide d'une configuration irrégulière, formant une espèce de trapèze. Au bord opposé à celui qu'occupaient ces personnages, et sous une voûte formée par l'entrelacement de branches d'arbres et de lianes, un étroit canal se perdait au milieu d'un réseau de verdure.

Le soleil, encore au début de sa course, lançait obliquement ses rayons qui scintillaient sur la surface de l'eau, où se reflétaient, comme dans un miroir, les arbres de la forêt et l'azur du ciel.

Des plantes aquatiques aux larges feuilles, des nénuphars étalant leurs fleurs solitaires au calice d'or et d'argent, de longues guirlandes de mousse grisâtre qui pendaient aux branches des grands

cèdres et se balançaient à fleur d'eau, donnaient à cette mare un aspect sauvage et pittoresque.

On l'appelait le *Lac-aux-Bisons*.

Ce nom lui venait de ces animaux, qui en avaient fait jadis leurs abreuvoir favori ; mais, successivement repoussés par le voisinage de l'homme, ils l'avaient abandonné pour des plaines plus désertes. La position isolée de ce lac attirait encore néanmoins sur ses bords des troupes de chevaux sauvages qui préféraient, pour venir se désaltérer, ses eaux cachées sous de profonds ombrages aux rives découvertes du fleuve voisin.

Les vaqueros de don Augustin avaient suivi jusque-là les traces d'une nombreuse *cavallada*, et ils n'attendaient plus pour commencer la chasse que la venue du maître, annoncée pour le soir du jour où nous les trouvons se reposant dans la forêt.

Sur un des bords du lac, un large espace, que la hache avait tout récemment dégarni des arbres qui le couvraient, était entouré d'une épaisse et forte palissade composée des troncs d'arbres abattus. Ces troncs, assez profondément enfoncés dans la terre pour composer une enceinte inébranlable, étaient encore liés les uns aux autres avec des courroies de cuir de buffle découpées dans des peaux encore fraîches, et qui, desséchées et raccourcies par le soleil, donnaient à cette construction autant de solidité que des clous ou des crampons de fer.

Cette estacade, à peu près ovale comme les cirques romains, ne présentait qu'une seule et étroite ouverture, terminée de chaque côté par un pieu dans la longueur duquel on avait pratiqué de larges trous de distance en distance. Dans chacun des trous de l'un de ces pieux reposait, par un de ses bouts, une forte barre de bois qu'il n'y avait plus qu'à pousser pour la faire entrer dans le trou correspondant du pieu voisin. Telle était la barrière qui devait servir à fermer l'ouverture. Pour ne pas effrayer les chevaux sauvages par l'aspect des travaux de l'homme, les vaqueros chasseurs avaient déguisé le mieux possible l'enceinte, en la couvrant d'herbes et de branchages verts.

On conçoit sans peine que de pareils préparatifs avaient demandé les quinze jours qui s'étaient écoulés depuis la remise forcée de cette partie de chasse.

Parmi les douze hommes qui se reposaient non loin du Lac-aux-Bisons, il y en avait quatre qui n'appartenaient pas à l'hacienda del Venado, ce qu'on pouvait hardiment conjecturer au premier abord. Au lieu du costume national que portaient les vaqueros de don Augustin, ces quatre personnages, suivant l'habitude de gens qui passent leur vie sur les limites indécises des blancs et des Indiens, avaient emprunté leurs vêtements à ces deux races ennemies.

Le soleil, en bronzant leur teint, avait si bien complété le mélange, qu'on aurait su dire si ces hommes, chaussés de mocassins et vêtus de cuir, étaient des Indiens civilisés ou des blancs aux habitudes sauvages. Toutefois, la bizarrerie de leur accoutrement cessait promptement d'être

plaisante ; car il en était peu de parties qui ne fussent souillées de traces de sang desséché. On aurait pu les prendre pour des bouchers sortant de l'abattoir, si leur air farouche, leur tournure sauvage et la dureté de leur visage hâlé n'eussent indiqué pis encore que des bouchers.

Hâtons-nous de dire cependant qu'en dépit de ces apparences sinistres, un voyageur au courant des mœurs du désert les eût reconnus au premier examen pour ce qu'ils étaient réellement, des chasseurs de bisons se reposant des fatigues de leur profession au bord du lac.

A quelque distance de là, au milieu d'une petite clairière, des peaux encore fraîches séchaient au soleil, maintenues par des piquets, et répandaient dans l'air une odeur fétide dont les chasseurs avaient l'air de ne s'inquiéter nullement.

Le silence profond qui régnait aux alentours et sous les voûtes sombres de la forêt n'était de temps à autre interrompu que par les hurlements plaintifs d'un gros dogue presque enseveli dans l'herbe épaisse, et qui levait quelquefois la tête pour faire entendre ses aboiements de douleur.

Enfin, pour compléter un tableau dont le pinceau reproduirait mieux que la plume le pittoresque ensemble, dans le creux d'un gros chêne séculaire, qui étendait encore au loin ses branches vigoureuses, était suspendue une petite statue de bois grossièrement travaillée, représentant une madone. La statuette était ornée de fleurs fraîchement cueillies, qu'une main pieuse semblait renouveler chaque jour.

Un des chasseurs agenouillé devant elle récitait avec onction sa prière du matin.

C'était un homme de grande taille, et en apparence doué d'une vigueur égale à celle des animaux qu'il chassait par profession. Il semblait y avoir dans sa prière plus de ferveur qu'on n'en met d'habitude à cet acte quotidien. C'était, en effet, de la part du robuste et sauvage chasseur de bisons, l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait dans un grand péril.

Au moment où il achevait sa fervente oraison, le gros dogue couché sur l'herbe fit entendre un nouveau hurlement de douleur.

— Je crois, le diable m'emporte ! dit le chasseur en quittant sa posture pieuse et en revenant à ses habitudes de langage, qu'à force de vivre parmi les Indiens, Oso (c'était le nom du dogue) a pris leurs usages. Ne dirait-on pas d'un de ces Peaux-Rouges hurlant sur le tombeau d'un mort ?

— Vive Dieu ! Encinas, dit un autre chasseur qui faisait ses ablutions dans le lac, vous ne flattez pas les chiens ; j'aime mieux croire, pour leur honneur, que les Indiens, au contraire, leur ont emprunté ces hurlements.

— Quoi qu'il en soit, répliqua Encinas, Oso pleure son camarade, qu'un de ces coquins d'Apaches a cloué sur la terre d'un coup de lance. Il est vrai qu'il en avait étranglé déjà deux. Ah ! mon pauvre Pascual, j'ai bien cru alors que de ma vie je ne chasserais plus de bisons avec vous ni avec d'autres quand, au moment où je m'y attendais le moins...

Le chasseur de bisons, qu'on appelait Encinas, fut interrompu par son compagnon, qui craignait d'entendre une fois de plus un récit dont il connaissait à fond les moindres détails.

— Allons, Encinas, dit-il, maintenant que vous avez accompli votre vœu de venir pieds nus prier devant la madone du lac, et que ces vaqueros n'ont plus besoin de vos services, il serait temps, je crois de nous remettre en chasse ; nous avons déjà perdu trois jours, et nos peaux sanglantes empêcheront les chevaux sauvages de s'approcher de leur abreuvoir ; double raison pour ne pas nous arrêter ici plus longtemps.

— Nous n'avons rien à faire jusqu'au coucher du soleil, répondit Encinas. Restons ici.

— Oh ! vous ne nous gênez pas, s'écria le plus jeune des vaqueros de l'hacienda, dont l'interruption de Pascual ne paraissait pas faire le compte.

C'était un jeune homme natif du préside, et que son père envoyait faire le rude apprentissage de la vie d'aventures avec ses anciens compagnons. Il n'y avait que quelques semaines qu'il s'était réuni à ceux qui devaient lui servir de maîtres, et comme tous les novices dans quelque profession que ce soit, il était avide d'entendre les récits de ses anciens dans le métier dangereux qu'il avait embrassé.

— Seigneur Encinas, dit-il en s'approchant des deux chasseurs avec l'espoir d'apprendre, en leur faisant des questions, les incidents de la dernière campagne où Encinas avait manqué de perdre la vie, je n'aime pas à entendre votre chien hurler ainsi... je...

Un nouveau hurlement du dogue interrompit à son tour le novice, qui demanda, non sans quelque appréhension, si Oso n'éventait pas par hasard l'odeur des Indiens pour donner ainsi de la voix.

— Non, mon garçon, répondit Encinas ; c'est son chagrin qu'il exhale à sa façon. Si c'était quelque Indien qui rodât par ici, vous verriez son poil se hérissier, ses yeux devenir rouges comme des charbons, et il ne resterait plus calme et immobile comme il est là. Ainsi, soyez tranquille.

— Bon, dit le jeune homme en s'étendant sur l'herbe à côté d'Encinas, je n'ai plus qu'une question à vous faire. N'avez-vous rien appris, dans vos courses au delà de Tubac, sur le sort de l'expédition qui en est partie il y a quinze jours aujourd'hui ? Il y avait là un de mes oncles, don Manuel Baraja, dont nous sommes inquiets.

— D'après le peu de mots que j'ai entendu dire à trois chasseurs de castors qui suivaient l'expédition de près, je dois croire que les traces d'un nombreux parti d'Indiens, que Pascual et moi avons reconnues en nous séparant des trois chasseurs qui allaient prendre position dans une petite île, ne présageaient rien de bon de cette expédition. Je crains bien que vous ne puissiez dire un de ces jours *feu mon oncle*.

— Ah ! vous croyez qu'il serait... feu?... répondit le novice avec le plus naïf et le plus parfait sang-froid.

— Ce fut peu de temps après, reprit Encinas, que le jeune Comanche...

Le novice interrompit encore le chasseur de bisons :

— Savez-vous, dit-il, seigneur Encinas? vous feriez bien mieux de me raconter une bonne fois tout cela par le commencement plutôt que par la fin. Qu'alliez-vous donc faire dans le pays des sauvages?

— Ce que j'y allais faire? répondit Encinas, qui ne demandait pas mieux, comme tous les vétérans du désert, que de trouver un auditeur attentif et questionneur comme le novice et comme nous l'avons été nous-mêmes tant de fois à l'occasion; je vais vous le dire. Il était venu au préside, pendant que j'y étais, un envoyé des Comanches, qui sont, comme vous le savez, les ennemis mortels des Apaches. L'Indien venait nous proposer de la part du chef de la tribu un marché de peaux de *cibolos* (bisons), en échange de verroteries, de couteaux et de couvertures de laine; il y avait justement à Tubac un *viandante* (commerçant nomade) d'Arripe, qui avait apporté une pacotille des objets que l'Indien cherchait. Il se disposa à se mettre en route pour conclure le marché.

— Et il vous proposa de l'accompagner?

— En m'intéressant dans ses bénéfices. Puis, d'un autre côté, il y avait don Mariano, mon compère, à qui les Indiens avaient enlevé un troupeau de superbes chevaux, et qui emmenait neuf de ses vaqueros pour essayer de rattraper, à l'aide des Comanches, une portion de ce qu'on lui avait volé. Tout compte fait, nous étions douze hommes bien déterminés, sans y comprendre le messenger venu au préside de la part de sa peuplade.

— Treize! interrompit l'apprenti chasseur; c'était un mauvais nombre.

— Nous n'avions que huit ou dix lieues à faire pour arriver au campement des Comanches, continua Encinas, et nous n'étions guère inquiets; ce ne fut que plus tard que je me rappelai ce nombre fatal. Nous cheminions donc tranquillement, en escortant les mules de charge du *viandante*; le Comanche marchait en avant...

— Eh bien! interrompit de nouveau le novice malgré sa curiosité d'entendre la suite de ce récit, il avait aussi de la confiance à revendre, ce négociant, de se hasarder avec ses marchandises sur la foi d'un Indien.

— Vous aimez, à ce qu'il paraît, qu'on mette les points sur les *i*, mon garçon. J'oubliais de vous dire que le chef comanche avait envoyé deux de ses guerriers en otage. Nous étions donc rassurés encore sur ce point; car les Comanches sont une nation loyale. Le messenger lui-même nous inspirait une grande confiance. C'était un jeune guerrier aussi beau que brave, comme vous le verrez tout à l'heure, ennemi acharné des Apaches, quoique Apache de naissance.

— Eh bien! je ne m'y serais pas fié, ma foi!

— Parce que vous ne connaissez pas son histoire. Il paraît qu'un chef de sa tribu lui avait enlevé une jeune femme qu'il aimait...

— Tiens! ça aime donc aussi ces sauvages?

— Comme vous et moi, mon garçon, et souvent mieux. Toujours est-il qu'un beau jour il s'était enfui avec sa maîtresse, devenue de force la femme du chef, et qu'il s'était réfugié chez les Comanches, qui l'avaient adopté. Il avait donc apporté à sa peuplade d'adoption un bras solide et un cœur aussi intrépide que plein de haine pour les Apaches, ainsi qu'il en a donné bien souvent la preuve.

— Après avoir marché quelque temps, j'entendis le guide qui était en tête dire à mon compère: — J'ai vu dans la plaine les traces d'El-Mestizo et de Main-Rouge: attention!"

— Qu'étaient Main-Rouge et El-Mestizo? je n'en savais rien. Le Comanche marchait donc en avant, monté sur un cheval d'un grand prix, ma foi, interrogeant la plaine du nez et de l'œil.

— J'avais été obligé de rester à quelque distance de lui avec mes deux chiens, Oso et Tigre, que je tenais en laisse et muselés; car ces animaux, dressés par moi à combattre les Indiens, voulaient à chaque instant s'élaner sur le nôtre. Cependant je ne perdais pas le guide de vue. Nous traversions la grande plaine des Cottonniers, où ces arbres forment comme une forêt, quand tout à coup j'entendis l'Indien pousser un hurlement terrible; je le vis au même instant, accroché par le pied au pommeau de sa selle, se couler le long de son cheval et le mettre au galop. Un bruit comme le sifflement de cent reptiles se fit aussitôt entendre...

— C'était donc plein de serpents à sonnettes? s'écria le novice en ouvrant de grands yeux.

Le robuste chasseur de bisons partit d'un bruyant éclat de rire, à cette question du novice.

— C'était une nuée de flèches, reprit-il; quelques coups de fusil s'y mêlèrent aussi, comme le tonnerre qui frappe au milieu de la grêle, et je vis mon compère don Mariano, le *viandante* et les neuf vaqueros, tomber à bas de cheval.

— Ça se conçoit, répéta le novice.

— Ah! vous concevez ça, vous? Eh bien! moi, je fus une seconde sans y rien comprendre; je croyais faire un mauvais rêve. Cependant je démuselai à tout hasard mes deux dogues, qui hurlaient de fureur; mais je les maintins en laisse, et, quand cela fut fait, je levai les yeux devant moi. A l'exception des chevaux qui galopaient éperdus dans la plaine à travers les cottonniers, il n'y avait plus personne sur le grand chemin, plus de trace de ceux qui étaient tombés de cheval; j'en conclus que les Indiens cachés dans les fourrés les y avaient entraînés tout aussitôt.

— Était-ce vrai?

— Je ne les ai plus revus. Quant à moi, je restai immobile, incertain si je devais avancer ou reculer, sentant que j'étais entouré d'ennemis invisibles qui pouvaient être partout à la fois. Mais mon incertitude ne fut pas de longue durée. Sept ou huit Indiens sortirent des fourrés qui bordaient la route et vinrent au galop de mon côté. Eh bien! vous qui concevez si facilement, vous ne le concevez peut-être pas, mais j'éprouvais une angoisse si

poignante au milieu du silence de mort qui régnait dans la plaine, que je fus presque heureux de pouvoir enfin compter mes ennemis.

— Je crois cependant que j'aurais mieux aimé n'avoir rien à compter, dit le novice en hésitant.

— Je lâchai mes deux dogues, qui bondirent comme des lions vers les Indiens, et, ma foi, je résolus de les imiter. Dans ce moment-là cela me sembla plus facile que de fuir.

“ Je dégainai au plus vite, et, pendant qu'Oso et Tigre attaquaient l'ennemi avec fureur, j'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval que je contins fortement de la bride pour être bien sûr qu'il ne reculerait pas, car les Indiens sont horribles à voir ; je lui assénai en outre deux ou trois coups de ma cravache plombée sur la tête. Hennisant sous les pointes aiguës qui tourmentaient ses flancs, furieux des coups qu'il ressentait, l'animal, dont je lâchai la bride, s'élança comme un fou, au risque de nous écraser tous deux contre les Indiens.

“ Je ne sais pas trop ce qui se passa ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y avait sur mes yeux comme un nuage rouge, à travers lequel je vis des figures féroces et hideuses près de la mienne ; que j'aperçus confusément Tigre, qui venait d'étrangler deux Indiens, cloué d'un coup de lance sur le corps d'un des cadavres, que je vis, comme à travers un brouillard, Oso la gueule sanglante, terrasser un autre Peau-Rouge, et qu'au bout de quelques minutes je me trouvai dégagé.

— Demonio ! s'écria le novice ébahi, vous les aviez donc tous tués, maître Encinas ?

— Caramba ! on voit que ça ne vous coûte rien, reprit le chasseur de bisons en souriant. Non, en vérité. Mes deux dogues avaient fait plus de besogne que moi, et la vérité est que j'aurais terminé mes campagnes ce jour-là, si, pendant que j'étais aux prises avec les Indiens, il ne s'était pas passé un peu plus loin d'autres choses que je ne pus voir qu'au moment où je restai seul.

“ Je jetai alors un regard autour de moi, et je vis clairement cette fois-ci les deux Apaches étendus par terre à côté de mon pauvre Tigre ; un troisième se débattait encore, le cou dans la gueule d'Oso. Vous sentez bien, mon garçon, que je ne perdis pas mon temps à le questionner sur l'état de sa santé ; j'avais bien autre chose à faire vraiment.

“ A dix pas de moi, une lutte terrible avait lieu ; un nuage de poussière s'élevait au-dessus d'une pyramide de chevaux éventrés, de corps humains entrelacés. Au milieu de ce carnage, je distinguais des panaches ondoyants, des lances étincelantes des figures barbouillées d'ocre, de vermillon et de sang, des yeux qui flamboyaient. Puis bientôt, je vis cette pyramide se disjoindre, et un guerrier se secouer comme un lion qui a éreinté une foule de loups.

“ Au moment où cet homme se vit dégagé, il ne fit qu'un bond en arrière pour recommencer la lutte, et je m'élançai avec lui.

— Ah çà ! interrompit encore le novice, cet Indien, que vous avez laissé aux prises avec votre dogue, dut vous gêner en cette occasion ?

— Diable ! vous êtes pointilleux, mon ami, reprit le chasseur ; ai-je besoin de vous dire que je l'avais achevé tout d'abord ? Je m'élançai donc avec le guerrier, mais cette fois la lutte ne fut pas longue ; tous les Indiens s'enfuirent comme une volée de chauves-souris devant un rayon de soleil, excepté les morts, bien entendu ; car avec vous il faut préciser les choses. Je puis, du reste, vous assurer qu'il en resta plus qu'il ne s'en sauva. Alors je vis devant moi celui à qui je devais de pouvoir un jour vous conter cette histoire, mon garçon.

— C'était donc le diable ?

— C'était le Comanche qui, l'affaire une fois faite, se tenait immobile devant moi, en essayant toutefois vainement de comprimer l'orgueil indien qui gonflait ses narines et faisait pétiller ses yeux malgré lui. “ — Main-Rouge et Sang-Mêlé ont fait le coup pour piller les marchandises des blancs avec les Apaches leurs alliés, dit enfin l'Indien.

“ — Qu'est-ce que cela, Main-Rouge et Sang-Mêlé ? demandai-je au Comanche.

“ — Deux pirates du désert, l'un blanc sans mélange et l'autre le fils du blanc et d'une chienne rouge des Prairies, de l'Ouest. Ce soir, quand vous aurez dit au préside ce que Rayon-Brûlant (c'est son nom, et bien mérité, ma foi, ajouta Encinas) a fait pour les blancs qui s'étaient confiés à sa parole, il sera sur les traces des pirates avec les deux Comanches qu'il va reprendre.

“ — Certainement, m'écriai-je, je rendrai justice à votre loyauté comme à votre bravoure.

“ Après avoir muselé Oso, qui grognait toujours, continua le chasseur de bisons, nous retournâmes au préside, moi songeant à m'acquitter d'un vœu que j'avais fait, l'Indien silencieux comme un poisson. Je rendis justice à sa conduite, les deux otages lui furent rendus, je vins ici selon ma promesse, et je n'ai plus revu Rayon-Brûlant.

— C'est dommage, dit le novice ; j'aurais voulu savoir ce qu'est devenu ce jeune gaillard-là. Et combien de jours y a-t-il de votre aventure ?

— Cinq répondit Encinas.

En ce moment les domestiques de l'hacendero et de sa suite arrivaient pour préparer le campement des voyageurs, en annonçant qu'ils ne les précédaient que d'une demi-heure.

CHAPITRE IV

LE COURSIER-BLANC-DES-PRAIRIES

A la grande satisfaction du novice, la curiosité retenait les chasseurs de bisons prêts à partir, et il espérait qu'en attendant l'arrivée des voyageurs, Encinas aurait bien encore quelques histoires d'Indiens à extraire pour lui des souvenirs de sa vie d'aventures.

Malheureusement, soit que la mémoire du chasseur de bisons fût à sec, soit qu'il ne voulût plus parler du passé, Encinas, qu'une nuit de fatigue

avait disposé au sommeil, ne tarda pas à fermer les yeux et à s'endormir profondément.

Nous profiterons de ce moment d'intervalle pour donner sur la chasse aux chevaux sauvages, dans le nord-ouest du Mexique, quelques détails inédits que leur nouveauté ne rendra peut-être pas sans intérêt, et qui trouvent tout naturellement leur place dans un récit consacré à faire connaître les mœurs étranges des frontières américaines.

Ces chasses qui sont l'un des spectacles les plus attrayants et les plus curieux qu'offrent ces contrées lointaines, et dont la description la plus chaleureuse ne pourrait donner une idée complète, ont lieu d'habitude dans les mois de novembre ou de décembre, c'est-à-dire à l'époque où les pluies torrentielles et la fonte des neiges sur les montagnes ont renouvelé les *aguages* (1), et fait croître dans les plaines et au pied des mosquites une espèce de graminée dont les chevaux sont très friands.

La ruse, la patience, et cette espèce d'instinct sauvage qu'on peut appeler *la science du désert* sont trois qualités indispensables aux chasseurs pour ne pas perdre inutilement leur temps et leurs fatigues. Soixante ou cent hommes déterminés, bien montés, munis en outre de chevaux apprivoisés, et d'assez de vivres pour vingt jours ou un mois, se réunissent pour ces sortes d'expéditions, dont le théâtre doit être forcément éloigné des habitations.

Les chasseurs se mettent en route divisés en petites troupes de sept ou huit, et battent pendant dix ou douze jours, s'il le faut, les plaines immenses et les forêts du désert, jusqu'au moment où ils ont reconnu les traces d'une *cavallada mestena* (2), traces faciles à reconnaître, du reste, aux dégâts que cause dans les forêts le passage de ces animaux.

Une fois assurée de la *querencia*, c'est ainsi qu'on appelle le terrain d'affection des chevaux, les chasseurs cherchent l'aguage qui doit naturellement exister dans les environs : la troupe sauvage ne saurait en effet fréquenter longtemps des parages où l'eau manquerait, car elle lui est nécessaire non seulement pour apaiser la soif, mais encore pour la guérison d'une infinité de maladies pour lesquelles elle est un souverain remède.

Trouver l'abreuvoir est encore une difficulté, et, au milieu des plaines arides ou des forêts impénétrables, l'Européen mourrait peut-être de soif avant de le découvrir. Les chevaux guidés par le merveilleux instinct dont ils sont doués, choisissent l'habitude quelque lac ou quelque mare presque inaccessible ; mais une observation constante de la nature donne aux habitants des frontières un instinct aussi merveilleux que celui des animaux qu'ils chassent. C'est cet instinct que nous appelons *la science du désert*.

Lorsque l'un des détachements de chasseurs a trouvé l'endroit où les chevaux se désaltèrent, comme il est évident qu'ils doivent y venir chaque jour au coucher du soleil, tous les autres détache-

ments, à l'aide de signaux convenus, de points de repère arrêtés d'avance, se réunissent à cet endroit, et les préparatifs de la chasse commencent.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre qui précède, les chasseurs coupent en premier lieu de gros troncs d'arbre dont ils forment un *corral* (enceinte) solide, avec une ouverture en face de l'abreuvoir (*estero*).

Cette opération dure, selon le nombre et l'activité des chasseurs, dix ou douze jours, pendant lesquels ils campent dans la forêt. Heureux alors le voyageur curieux des récits du désert, que sa bonne étoile conduira dans un de ces campements !

Admis avec cordialité à partager la ration de pinole et de cecina qui composent la nourriture frugale des chasseurs, il trouvera toujours trop courtes les veillées autour du foyer où pétille et flambe le chêne ; car on ne saurait se lasser d'entendre de la bouche des hôtes du désert les émouvants récits de leurs chasses, de leurs combats et de leurs superstitieuses croyances.

Nous arrêterons ces détails à la construction du corral pour essayer de donner à présent, en action, une idée plus complète d'une suite de scènes dont le charme et la réalité n'ont rien à emprunter à la fiction. Nous dirons seulement que l'aguage une fois trouvé, comme les chevaux ne tardent pas à s'apercevoir de la présence de l'homme, à l'aspect insolite du paysage où il a laissé ses traces, plutôt que de les laisser s'y accoutumer petit à petit, les chasseurs, pour ménager leur temps, après la construction de l'estacade, se divisent de nouveau en détachements pour faire une battue dans un rayon de plusieurs lieues, et forcer ainsi les chevaux effrayés à se rabattre vers leur *querencia*.

Outre les huit vaqueros qui attendaient l'arrivée de don Augustin, vingt autres étaient disséminés, cinq par cinq, pour procéder à cette battue ; comme elle devait se prolonger encore quelques jours, les vaqueros restés cachés près de l'estacade étaient chargés, dans cet intervalle, d'épier l'heure à laquelle les troupes de chevaux se rendraient à l'abreuvoir.

Tandis qu'Encinas dormait, au grand déplaisir du novice, les domestiques de don Augustin avaient dressé les tentes de campagne sous les arbres à l'endroit le plus sombre de la forêt, pour moins effrayer les chevaux ; et, à peine toute cette besogne était-elle terminée qu'un des domestiques de la suite de l'hacendero vint au galop annoncer l'arrivée des maîtres.

Quelques minutes après, la cavalcade déboucha dans une clairière située entre le lac et le bois. Il était une heure environ, et le soleil dardait perpendiculairement sur la vaste nappe d'eau des faisceaux de lumière ardente. C'était l'heure où, par la chaleur du jour, la nature semble assoupie, où tout se tait dans les bois et dans les plaines, à l'exception des myriades de cigales cachées sous l'herbe où elles font entendre leur chant monotone.

Le sénateur, malgré sa fatigue, s'empressa de mettre pied à terre pour donner la main à dona Rosario, qui, moitié triste, moitié souriante, se

(1) Dans l'acception mexicaine, abreuvoirs naturels.

(2) Troupe de chevaux sauvages.

laissa glisser de la selle de son cheval dans les bras de Tragaduros, d'où s'échappant elle sauta légèrement à terre.

Appuyée sur le bras du sénateur, elle se dirigeait vers la tente de soie dressée pour elle, pendant que l'hacendero interrogeait les vaqueros accourus à sa rencontre. Il examina d'un œil de connaisseur l'enceinte de pieux, la position du lac ; puis, satisfait des réponses qu'il avait obtenues, il entra à son tour dans sa tente pour y faire sa sieste.

En traversant l'espace qui la séparait de sa tente, dona Rosario ne peut s'empêcher de jeter un regard de surprise et presque d'effroi sur le singulier accoutrement et la sauvage tournure des chasseurs de bisons ; mais la fille du désert était trop familiarisée avec ses mœurs et ses différents hôtes, pour ne pas reconnaître tout de suite la profession d'Encinas et de ses rudes compagnons ; souriant de sa terreur momentanée, elle souleva gracieusement la portière de sa tente et disparut comme une sylphide qui, d'un vol léger, s'enlève et s'enveloppe d'un nuage.

— Hein ! que vous semble de notre jeune maîtresse, seigneur Encinas ? demanda au chasseur de bisons le novice, qui voyait pour la première fois la fille de don Augustin.

— Une vraie fleur du désert, répondit Encinas, et que tous ceux qui le parcourent préféreraient à la plus belle fleur des villes et se disputeraient à l'envi ; une fleur fraîchement éclosée, que l'Indien voudrait avoir dans sa hutte et que le chasseur envierait sous sa tente.

— Eh bien, c'est ce jeune seigneur, sans doute, qui la placera dans son palais, dit en riant le novice qui désignait le sénateur.

— Qui sait ? répliqua Encinas ; j'ai blessé à mort plus d'un bison que je croyais tenir, et que les Indiens ou les loups dépeçaient ensuite loin de moi.

A ce moment, Oso fit entendre un grognement particulier. Ce n'était plus un de ces hurlements plaintifs qui semblaient, au dire du chasseur de bisons, un souvenir donné à un compagnon absent. Il y avait dans l'intonation du dogue comme un accent de sourde colère.

— Qu'est-ce donc ça, maître Encinas ? demanda le novice alarmé.

— Rien, reprit le chasseur après avoir jeté un regard sur Oso, dont l'œil brilla un instant et s'éteignit. Oso aura rêvé de quelque Indien, et c'est une malédiction qu'il leur adresse en son langage.

Il était environ cinq heures de l'après-midi, quand les voyageurs sortirent de la tente où ils avaient fait leur sieste.

Le Lac-aux-Bisons présentait alors un aspect moins sauvage, mais non moins pittoresque. Sur ces bords, et à quelque distance de la tente qu'on avait dressée pour le sénateur et pour l'hacendero, s'élevait celle de Rosario, dont les contours azurés se reflétaient sur la surface limpide de l'eau, au milieu des plantes aquatiques, et se mêlaient avec les images répétées des objets d'alentour.

Les chevaux de relais qu'on voyait errer çà et là ou paître l'herbe sous l'ombrage épais de la

forêt ; ceux des chasseurs de bisons, allongeant leurs têtes au-dessus des palissades où ils étaient enfermés ; enfin, les deux voyageurs allant au-devant de dona Rosario, qui sortait de sa tente, vêtue d'une robe d'une blancheur éclatante, et semblait une de ces blanches fleurs de nénufars du lac, tout cet ensemble composait un tableau qu'un peintre eût reproduit avec amour.

Prêts à commencer leur journée laborieuse, au moment où les voyageurs avaient achevé la leur, les chasseurs de bisons se disposaient à seller leurs chevaux pour aller battre bien loin de là les bords de la rivière, en quête de leur monstrueux gibier.

— Eh bien, qu'est-ce, Oso ? dit Encinas à son dogue, qui hurla de nouveau ; y a-t-il quelque Indien dans les environs ?

— Des Indiens ! s'écria Rosario avec effroi ; en est-il donc venu de ces côtés ?

— Non, madame dit Encinas, il n'y en a nulle trace dans les environs, à moins qu'ils n'aient sauté comme les écureuils ou les chats sauvages de la cime d'un arbre sur un autre ; mais ce chien...

Et le chasseur de bisons suivait de l'œil les mouvements d'Oso, dont les yeux devinrent rouge un instant et le poil se hérissa, et qui, après s'être élancé avec fureur et avoir fait deux ou trois bonds en avant, revint s'enfouir sous l'herbe, plus tranquille, mais en grondant toujours.

Le dogue ne hurlait pas ainsi sans motifs ; Encinas s'empressa néanmoins de rassurer ses auditeurs.

— Ce chien, reprit-il, est dressé à combattre les Indiens sauvages ; et il les sent de loin ; cependant il s'est tu, c'est signe qu'il a été dupe un moment de son instinct. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à prendre congé de Vos Seigneuries, et leur souhaiter bonne et heureuse chasse.

Pendant qu'Encinas sanglait son cheval et que, après avoir donné une poignée de main au novice, orgueilleux de serrer une main si fatale aux Indiens, il se préparait à se mettre en selle, ainsi que ses trois compagnons, Rosario parlait vivement à l'oreille de son père. Don Augustin haussa d'abord les épaules ; puis, jetant sur la figure suppliante de sa fille un regard de tendresse, il sourit et parut céder.

— Dites-moi, mon ami, ajouta-t-il tout haut en s'adressant à Encinas comme au plus considérable des quatre chasseurs de bisons, vous n'êtes pas, je présume, sans avoir eu quelque rencontre avec les Indiens sauvages, et, sans être au courant de leurs ruses ?

Le novice fit un haut-le-corps qui signifiait une foule de choses, et, entre autres, que son maître ne pouvait mieux s'adresser.

— Il n'y a pas plus de cinq jours, répondit Encinas que j'ai eu un engagement mortel avec ces irréconciliables ennemis des blancs.

— Vous voyez, mon père ! s'écria Rosario.

— Et où cela ? demanda don Antonio.

— Près du préside de Tubac.

— A vingt lieues d'ici à peine, reprit la jeune fille effrayée.

— Voici une enfant, dit l'hacendero en montrant dona Rosarita, qui, depuis huit jours qu'elle a rencontré dans les bois deux Indiens de la tribu des Papagos...

— Oh ! mon père, interrompit la jeune fille, deux Pagagos n'ont jamais eu cette figure sinistre ; c'était quelque déguisement sans doute, des loups revêtus de peaux de brebis, comme dit don Vicente.

— Don Vicente est un poltron comme vous, dit en souriant l'hacendero.

— Quand on voyage avec le plus riche trésor du monde, répliqua galamment le sénateur, on ne saurait être trop prudent.

— Soit, dit don Augustin ; et, s'adressant ensuite au robuste chasseur de bisons : Combien gagnez-vous par jour, l'un dans l'autre, en exerçant votre périlleuse profession ?

— Ça dépend, répondit Encinas ; nous gagnons beaucoup dans un jour, parfois ; par contre, nous sommes aussi de longs jours sans rien gagner.

— De sorte qu'en fin de compte ?..

— Nous pouvons gagner deux piastres par jour, en estimant à cinq une peau de bison, quand la fourrure est irréprochable.

— Eh bien ! si je vous donnais à vous et à chacun de vos trois compagnons trois piastres par jour, consentiriez-vous à demeurer avec nous tout le temps que nous passerons ici jusqu'à la fin de notre chasse ?

Il n'y eut qu'une voix parmi les compagnons d'Encinas pour accepter la proposition de l'hacendero.

— Je vous laisserai, en outre, continua-t-il, choisir chacun un excellent cheval parmi ceux que nous prendrons.

— Vive Dieu ! il y a plaisir à servir un généreux seigneur comme vous, s'écria Encinas.

— J'espère, mon enfant, dit Pena, qu'avec vingt-huit vaqueros et quatre chasseurs comme ces braves gens, en tout trente-deux défenseurs, la peur n'empoisonnera plus vos plaisirs.

Pour toute réponse, Rosarita embrassa son père et ce marché était conclu à la satisfaction de tout le monde, comme le soleil n'avait plus qu'un court espace à parcourir pour se cacher derrière les cimes des arbres, on s'occupa des préparatifs de la chasse.

Ils étaient encore fort simples ce jour-là. Ils consistaient uniquement à desseller les chevaux des chasseurs de bisons, à rassembler ceux de relais, à les parquer dans l'enceinte du corral, et, à l'exception des deux tentes, à débarrasser les abords du lac de tout ce qui pourrait effrayer les chevaux sauvages. L'heure approchait où ces animaux depuis longtemps écartés de leur abreuvoir et des rives du fleuve, n'allaient pas tarder peut-être à se rapprocher de l'étang.

Don Augustin s'informa à ses vaqueros si, depuis trois jours qu'ils avaient achevé l'enceinte de pieux, quelques chevaux s'étaient déjà présentés à l'abreuvoir.

— Non, seigneur maître, répondit l'un d'eux ; et cependant depuis trois jours Zimenez et ses

quatre hommes battent les bords de la rivière pour les en écarter.

— Alors, dit l'hacendero, il est probable qu'il y aura de ces animaux qui se hasarderont ce soir près d'ici.

Les peaux de bisons à moitié sèches furent arrachées aux piquets qui les retenaient ; les brides et les selles, les bâts et les cantines furent portés dans un endroit écarté ; puis on recouvrit les palissades de nouvelles branches d'arbres, en remplacement de celles dont le soleil avait déjà fané le feuillage. Deux chevaux choisis parmi les plus agiles furent sellés pour les deux vaqueros de don Augustin qui étaient les plus renommés par leur adresse à jeter le lazo.

Alors le sénateur, don Augustin et sa fille s'assirent à l'entrée d'une des deux tentes, dont la portière se referma sur eux de manière à les dérober à l'œil inquiet des chevaux sauvages, sans toutefois leur masquer la vue du lac. Les vaqueros et les chasseurs de bisons se groupèrent du côté opposé à celui où les traces laissées par les animaux montraient le chemin qu'ils suivaient d'habitude pour venir à l'abreuvoir. Les deux autres vaqueros seuls se tapirent avec leurs chevaux dans le corral, près de l'ouverture restée libre et que de longues barres de bois mobiles pouvaient fermer au besoin ; puis les chasseurs attendirent.

Le lac et ses alentours paraissaient déserts. Le soleil venait de disparaître derrière les arbres ; ses derniers rayons empourprés jaillissaient à travers le feuillage et teignaient les eaux du lac. Les calices blancs des nénufars se coloraient de rose, et les oiseaux des bois commençaient à chanter partout leur mélodie du soir.

Au bout de quelques minutes d'attente, pendant lesquelles l'impatient curiosité de Rosarita colorait d'une teinte rosée ses joues pâlies, un craquement sourd se fit entendre dans le lointain.

Mais le bruit, au lieu de grossir comme quand deux ou trois cents chevaux altérés s'élancent en bondissant vers leur abreuvoir, écrasant les jeunes arbres et faisant trembler la terre sous leurs sabots, le bruit, disons-nous, au lieu de grossir comme celui d'une avalanche, cessa tout à coup. La troupe sauvage avait aperçu sans doute l'aspect étrange des lieux foulés par l'homme et s'arrêtait saisie d'effroi.

Seulement quelques hennissements, éclatant comme le son des clairons, parvinrent aux oreilles des chasseurs embusqués.

Bientôt cependant les broussailles craquèrent de nouveau, et une demi-douzaine de chevaux plus hardis que les autres montrèrent sur la lisière de la clairière leur tête dressée, leurs naseaux rouges et ouverts et leurs yeux brillants. Leur crinière ondoya un instant sous leurs brusques mouvements, puis, en un clin d'œil, cinq d'entre eux se rejetèrent précipitamment en arrière, et disparurent comme l'éclair au milieu des bois.

Un seul des six coursiers était resté, tremblant sur ses jambes et le cou allongé vers le lac.

C'était un cheval blanc comme la neige, à l'encolure du cygne, dont il avait tout l'éclat, à la croupe arrondie et au large poitrail. Une houppe blanche s'agitait sur son front entre deux yeux sauvages, et sa queue balayait ses jarrets nerveux. Un air de majesté farouche était empreint dans toute sa contenance, à la fois timide et superbe.

— Dieu me pardonne ! dit tout bas Encinas à l'oreille du novice, qui avait eu ses raisons pour choisir son poste d'observation à côté du chasseur de bisons, c'est le *Coursier-Blanc-des-Prairies*.

— Le *Coursier-Blanc-des-Prairies*, répéta le novice, qu'est-ce que c'est ?

— Un cheval blanc comme celui-ci, répondit Encinas, qu'on ne peut que rarement approcher, dont ceux qui le poursuivent trop loin ne peuvent plus parler, et qu'on ne peut jamais parvenir à prendre.

— Bah ! vous me conterez ça ?

— Chut ! ne l'effrayez pas, mais regardez-le de tous vos yeux ; vous n'en verrez jamais un autre semblable à lui.

Il était difficile, en effet, de voir un plus bel échantillon de cette magnifique race sauvage si commune dans certaines parties du Mexique. La force, l'élégance et la légèreté s'harmonisaient si parfaitement chez lui, qu'il eût effacé les plus beaux coursiers qu'ait jamais réunis dans ses écuries le plus riche potentat de la terre.

Quelques bonds le rapprochèrent du lac, et ces bonds étaient si souples et si aisés, qu'il semblait flotter sur l'herbe comme un flocon de brouillard blanc.

D'un autre bond, le noble animal s'élança sur la berge, dressa ses deux petites oreilles, et s'arrêta en frémissant, au moment où le cristal du lac répéta comme un miroir l'image de sa fière et noble tête ; puis, avec toute la coquetterie d'une nymphe qui se croit seule, il allongea son cou pour se mieux voir, et posa si délicatement ses deux jambes de devant dans l'eau, qu'il n'en troubla nullement la limpidité et qu'il put y admirer toute la sauvage majesté de ses formes.

— Ah ! seigneur Encinas, dit tout bas le novice, c'est maintenant ou jamais le moment de lui jeter le lazo.

— J'en doute, j'en doute ; il arrive toujours malheur à celui qui veut prendre le cheval des Prairies ; car c'est bien lui, voyez-vous lui seul est aussi beau parmi tous les fils du désert.

Le coursier au cou et à la blancheur du cygne s'agenouilla dans l'eau, fit entendre un ronflement sonore et se mit à boire, relevant de temps en temps la tête et interrogeant d'un œil inquiet les profondeurs de la forêt.

Les chasseurs purent voir alors au-dessus des palissades d'un des vaqueros se dresser sur son cheval, puis son buste se courber sur la selle. Son compagnon l'imita.

Tout à coup le blanc coursier fit un bond de terreur, lança en l'air un nuage d'écume, du sein duquel il sembla jaillir, et s'élança hors du lac. Au même ins-

tant, l'un des vaqueros galopait vers lui en faisant tourner son lazo de cuir.

La courroie tressée siffla dans l'air ; mais le cheval, lancé trop rapidement le long d'un talus presque à pic, glissa et roula avec son cavalier au fond du lac.

— Je vous l'avais bien dit ! s'écria le chasseur de bisons, que cet accident imprévu confirma dans ses croyances superstitieuses. Voyez comme l'insaisissable coursier se dégage du lazo.

Il secouait en effet sa noble tête, et, tout en fuyant, agitait sa longue crinière qui ruisselait d'eau. L'orgueil du fier animal se révoltait à l'attouchement impur de la courroie lancée sur lui par la main de l'homme ; et bientôt il l'eut rejetée loin de lui.

Déjà le second vaquero s'était élancé à sa poursuite.

Ce fut pendant quelques courts instants une lutte merveilleuse d'agilité et d'adresse entre le cheval sauvage et le fougueux cavalier qui le poursuivait le lazo à la main. Rien ne l'arrêtait, ni les troncs des arbres contre lesquels il semblait devoir se briser, ni leurs branches basses qui menaçaient de lui fendre le crâne. Agile comme un centaure, le vaquero tournait tous ces obstacles en apparence insurmontables, et, tantôt couché sur la selle, tantôt accroché aux flancs de son cheval, et presque sous son ventre, il se coulait sous les branches, et à travers les troncs des arbres, et avec toute la souplesse d'un serpent. Bientôt le cheval blanc et le vaquero disparurent à tous les yeux.

Tous les chasseurs sortirent à la fois de leur embuscade, en poussant des hurras d'encouragement et des cris de joie. Le spectacle dont ils venaient d'être témoins valait presque à lui seul la capture de vingt chevaux sauvages.

Tandis que le vaquero désarçonné sortait du lac, ruisselant d'eau et ses vêtements souillés de fange, Encinas s'approcha de lui pour le consoler.

— Vous êtes heureux, dit-il, d'en être quitte à si bon marché. Puissé-je en dire autant de votre compagnon ; car on ne voit plus revenir ceux qui poursuivent de trop près le *Coursier-Blanc-des-Prairies*.

CHAPITRE V

L'ASSUREUR ET L'ASSURÉ

Quand le premier moment de confusion fut passé, don Augustin envoya porter à chacun des quatre détachements qui battaient la plaine et la forêt l'ordre de resserrer pendant la nuit prochaine le cercle qu'ils formaient autour de l'abreuvoir. On ne doutait plus maintenant de la présence d'une troupe de chevaux dans le voisinage, et c'était le lendemain à pareille heure qu'il fallait s'en rendre maître.

Lorsque les messagers furent partis pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, ceux des serviteurs de don Augustin restés près de lui s'occupèrent à couper le bois nécessaire pour allumer les feux qui devaient servir à préparer le repas du soir et à éclairer le campement pendant la nuit.

Les chasseurs de bisons aidèrent aux vaqueros, à l'exception d'Encinas, que dona Rosario avait désiré entretenir un instant, pendant que son père et le sénateur se promenaient à l'écart, en causant sans doute de leurs projets d'avenir.

La jeune fille, assise sur les bords du lac, effeuillait d'une main distraite les fleurs que le sénateur avait cueillies pour elle. Une fraîche bise plissait la nappe tranquille de l'eau sur laquelle elle jetait des regards pensifs. Blanche et gracieuse comme une ondine, Rosarita, tout en écoutant le chasseur de bisons, rêvait aux dangers qui environnent les voyageurs isolés dans le désert. Ce n'était point à elle qu'elle pensait ; toutes ses idées se portaient vers le jeune homme qui s'était si soudainement éloigné la nuit, et dont elle n'avait pas entendu parler depuis quinze jours.

A quelques informations timides qu'elle avait prises, il avait répondu que ni sur la route de Guaymas ni sur celle d'Arispe on n'avait rencontré le fils adoptif d'Arellanos. Un vaquero avait vu sa cabane déserte, et rien n'indiquait son retour aux lieux où s'était écoulé sa jeunesse. Ce n'était donc que vers Tubac qu'il avait pu se diriger, et c'était près de Tubac que commençaient les dangers dont elle s'effrayait pour lui. Encinas venait du préside, et la jeune fille espérait que peut-être il pourrait lui donner quelques renseignements sur celui dont son esprit n'avait cessé d'être occupé.

Le crépuscule commençait déjà à assombrir la surface du lac, qui reflétait les dernières teintes rouges du soleil couchant. Déjà l'on voyait, du sein des eaux, s'élever de légères vapeurs qui bientôt allaient s'étendre comme un voile. C'était l'heure où les oiseaux dans les bois se cachaient sous le feuillage et faisaient entendre les dernières notes de leur chant d'adieu au jour. Rosarita, pensive et rêveuse, prêtait l'oreille au murmure harmonieux de la brise du soir, et semblait plongée dans une vague mélancolie.

Fille des tropiques, Rosarita aimait, et les premiers et mystérieux murmures de ses sens, éveillés tout à coup, portaient le trouble et l'agitation dans son cœur. Heureux celui dont le souvenir fait naître ces enivrantes sensations dans le sein de la vierge qui s'ignore encore, comme la fleur à peine ouverte ignore son parfum ! mais plus heureux mille fois s'il est là près d'elle pour aspirer le premier parfum de la fleur qui s'épanouit !

— Comme j'ai l'honneur de vous le répéter, madame, disait Encinas, qui s'apercevait des distractions de Rosarita, le préside, au moment où je m'y trouvais, était solitaire comme d'habitude, et, à l'exception des chercheurs d'or, dont la présence l'avait un instant animé, on ne se souvenait pas de l'arrivée d'un seul voyageur depuis un grand mois.

— Ce fut à peu de distance du préside que vous fûtes attaqué par les Indiens ?

— A trois lieues à peine, quand un brave et beau jeune homme arriva...

Rosarita tressaillit involontairement.

— Ah ! oui, dit-elle tristement en reconnaissant sa méprise, c'est vrai, ce jeune Comanche qui vous dégagea.

La jeune fille avait, sans le vouloir, confondu un instant l'homme brave, beau et jeune dont parlait Encinas avec celui que son cœur nommait tout bas.

— Mais ces guerriers sauvages sont affreux à voir.

— Cela dépend dans quel moment, reprit Encinas en souriant ; celui-là me parut comme un ange du ciel.

Rosarita interrompit le chasseur de bisons par un cri d'effroi perçant qui fit accourir en toute hâte don Augustin, le sénateur et leurs gens.

Il semblait que les paroles du conteur eussent évoqué le fantôme de l'un de ces terribles Indiens dont il avait parlé. Encinas, surpris, suivit de l'œil la direction qu'indiquait dona Rosario d'une main tremblante et la pâleur sur le visage.

L'objet, ou plutôt le personnage qu'elle désignait, était de nature, en effet, à justifier sa terreur.

Sous la voûte de feuillage arrondie au-dessus du canal sombre où se perdaient les eaux du lac, une créature humaine s'avancait avec précaution.

Aux ornements effrayants et bizarres à la fois de sa coiffure, à la peinture de ses traits et de son corps et aux tatouages de sa peau rouge, on ne pouvait méconnaître un Indien. Encinas lui-même partagea un instant la surprise mêlée d'effroi des témoins de cette étrange apparition. Mais bientôt il rassura d'un geste don Augustin, qui s'élançait vers les armes suspendues à l'entrée de sa tente, et le sénateur, que la frayeur clouait à sa place, aussi bien que la jeune fille elle-même.

— Ce n'est rien, dit le chasseur de bisons, c'est un ami, effrayant à voir, il est vrai ; c'est celui à qui j'ai l'immense obligation que je disais tout à l'heure à Madame.

Pour achever de dissiper un reste de défiance chez ses auditeurs, Encinas s'avança tranquillement du côté de l'Indien. Celui-ci, du reste, à la vue des personnages assis sur les bords du lac, avait remis en bandoulière la carabine qu'il tenait à la main. Il côtoyait les bords de l'eau pour arriver jusqu'au chasseur de bisons.

C'était un jeune guerrier aux formes élégantes et nerveuses, au pas élastique et fier. Ses robustes épaules et sa large poitrine étaient nues, et autour de ses reins étroits et cambrés se drapait un fin zarape du Saltillo, aux couleurs brillantes et variées.

Des guêtres de drap écarlate couvraient ses jambes ; des jarretières brodées en crin, auxquelles étaient attachés des glands curieusement ouvragés de soies de porc-épic, fixaient ses guêtres ; enfin ses pieds étaient chaussés de brodequins d'un travail non moins curieux que les jarretières.

Sa tête entièrement rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux courts qui formaient comme le cimier d'un casque, était ornée d'une coiffure bizarre. C'était une espèce de turban étroit, composé de deux mouchoirs pittoresquement enroulés l'un sur l'autre. La peau desséchée et luisante d'un énorme serpent à sonnettes se mêlait aux plis du

turban, et la queue ainsi que la tête du reptile, l'une garnie encore de ses crotales et l'autre de ses dents aiguës, pendaient sur son épaule.

Quant à son visage, si on l'eût dépouillé des peintures qui en défiguraient la régularité et la grâce, il eût complètement justifié les éloges d'Encinas. Un front élevé sur lequel se peignait la bravoure et la loyauté, des yeux noirs et pleins de feu, un nez romain, enfin une bouche fine et fière à la fois, donnaient au jeune guerrier un air de majesté imposant. On aurait cru voir en lui la reproduction en bronze florentin d'une statue antique d'un galbe irréprochable.

Calme, et d'un air d'insouciance, l'Indien s'avancait en dédaignant de voir l'effroi qu'il produisait ; cependant il arrêta un instant un regard étonné et ravi sur la figure de Rosarita, pâle comme la blanche mousseline de sa robe.

La timide tourterelle qui, pour échapper au milan qui va fondre sur elle, n'hésite pas à chercher un refuge sous les épines aiguës du nopale, n'est pas plus tremblante que Rosarita se pressant, pleine de terreur, contre le sauvage chasseur de bisons. La tourterelle n'est pas plus gracieuse non plus ; l'Indien, fasciné, l'œil ardemment fixé sur la fille de don Augustin, ne répondit aux regards interrogateurs d'Encinas que par les deux questions suivantes, empreintes de toute la pompe orientale du langage indien :

— A-t-il neigé ce matin sur les bords du lac, dit-il, ou les lis des eaux poussent-ils maintenant dans l'herbe des bois ?

Nous ne saurions dire si le jeune guerrier paraissait toujours aussi hideux aux yeux de la jeune fille ; toujours est-il qu'elle cessa de se presser contre le chasseur de buffles.

Cependant les inquiétudes de ce dernier n'étaient pas tout à fait calmées, et aux galantes et hyperboliques interrogations du guerrier, il ne répondit à son tour qu'en lui en adressant d'autres d'un genre différent.

— Qu'est-ce ? lui demanda Encinas en espagnol ; le Comanche m'apporte-t-il quelque mauvaise nouvelle, et croyait-il donc être en pays ennemi pour s'avancer ainsi la carabine à la main, comme lorsqu'il est sur la trace d'un Apache ?

Cette question était faite aussi par Encinas dans le but de rassurer complètement la fille de don Augustin sur les intentions de l'Indien, et surtout sur la manière étrange dont il s'était présenté.

Rayon-Brûlant sourit avec dédain.

— Derrière les Apaches, dit-il, un guerrier comanche ne s'avance que le fouet à la main. Non, le Comanche a vu non loin d'ici les traces des bisons, et il a espéré les surprendre aux eaux de ce lac.

Encinas n'avait pas oublié que l'Indien lui avait promis de suivre la trace des deux pirates des Prairies, et il savait aussi que le jeune guerrier n'était pas homme à avoir renoncé à son projet.

— Vous n'avez rien vu de plus ? ajouta le chasseur de bisons.

— Parmi les traces des blancs, j'ai distingué les traces de Main-Rouge et de Sang-Mêlé, et je suis venu prévenir des amis de se tenir sur leurs gardes.

— Quoi ! encore ces coquins par ici ! s'écria le chasseur avec inquiétude.

— Que dit-il ? demanda l'hacendero.

— Rien, seigneur Pena, répondit Encinas. Devinez-vous, demanda-t-il au Comanche, dans quel but Main-Rouge et Sang-Mêlé sont venus de ce côté ?

Le jeune guerrier comanche examinait silencieusement tous les personnages groupés devant lui. Ses yeux s'arrêtèrent encore avec complaisance sur dona Rosarita, suspendue au bras de son père.

— La Fleur-du-Lac est blanche comme les premières neiges, dit-il avec gravité. Si les yeux de Rayon-Brûlant n'étaient pleins de l'image de la compagne qu'il s'est choisie, ils auraient été soudain privés de la lumière par l'éclat de la femme qui habite une loge faite d'un morceau du ciel. C'est une demeure digne d'elle ; Sang-Mêlé veut pour lui la Fleur-du-Lac.

A cette poétique allusion à sa beauté, ainsi qu'à la couleur d'azur de sa tente de soie, Rosarita baissa les yeux sous le regard de feu de l'hôte des bois, et garda le silence.

— N'avez-vous pas deux guerriers avec vous ? dit Encinas.

— Tous deux ont regagné leur peuplade ; Rayon-Brûlant est seul, mais il a juré de venger la mort de ceux qui s'étaient confiés à sa parole ; il veillera aussi sur la Fleur-du-Lac ; mon frère veillera de son côté. Maintenant Rayon-Brûlant, content d'avoir averti ses amis, retourne seul sur les traces qu'il a un instant quittées.

En disant avec une noble simplicité ces mots pleins d'emphase, le jeune Comanche tendit la main au chasseur de bisons, et, après avoir jeté de nouveau un regard d'admiration naïve sur Rosarita, il s'en fut silencieusement comme il était venu, semblant ne faire qu'une action bien ordinaire en suivant seul la trace des deux redoutables bandits. Le lecteur sait pourtant s'il y avait quelque courage à s'y hasarder.

Quand l'Indien eut disparu derrière les arbres, à l'extrémité du lac :

— Que veut dire ce jeune sauvage avec ses fleurs de rhétorique ? demanda le sénateur non sans un secret sentiment de jalousie.

— Votre Seigneurie sait que les Indiens ne parlent que par paraboles, répondit Encinas ; mais il ne nous a pas moins signalé la présence de deux vauriens qui seraient un danger sérieux pour deux ou trois voyageurs isolés, mais ne sauraient être un sujet d'inquiétude pour une trentaine d'hommes que nous sommes ici ou aux environs.

Alors il expliqua à l'hacendero le peu qu'il avait appris relativement aux deux pirates du désert. Don Augustin était un homme dont la première jeunesse s'était passée à combattre les Indiens, et son orgueil guerrier n'avait pas cédé devant les années.

— Fussent-ils encore dix, dit-il, qu'il y aurait honte à se préoccuper de pareils coquins ou à interrompre ses plaisirs pour eux ; d'ailleurs, comme vous le faites observer, nous sommes trop nombreux pour avoir rien à craindre.

— Je m'explique maintenant les aboiements d'Oso, reprit le chasseur de bisons ; il avait senti les ennemis et les amis. Voyez, il n'a rien dit à l'approche de ce jeune et noble guerrier. Vous pouvez vous fier à son instinct.

Cependant, avant que la nuit se fît tout à fait, Encinas prit sa carabine, siffla son fidèle et vaillant dogue, et s'en fut avec lui battre les environs du Lac-aux-Bisons. Don Augustin, par prudence néanmoins, fit transporter la tente de sa fille et la sienne au milieu de la clairière, parmi les feux allumés pour le campement.

Quand Encinas revint de son excursion, ses compagnons ainsi que les vaqueros avaient presque achevé leur repas.

Il n'avait rien vu qui fût de nature à causer quelque alarme, et son rapport rétablit une sécurité complète parmi les maîtres et les serviteurs.

Tandis que les premiers faisaient un souper froid tiré des cantines de voyage, les autres, groupés autour de leurs foyers, à quelque distance, s'entretenaient à voix basse des événements de la journée. Ce fut près d'eux que le robuste chasseur de bisons alla s'asseoir.

Les feux projetant au loin leur clartés éblouissantes, qui se répétaient sur la nappe d'eau ; le reflet rougeâtre qu'en recevaient les costumes divers des vaqueros et des chasseurs de bisons, l'attitude enfin des personnages de chaque groupe, donnaient aux bords du lac un aspect non moins pittoresque pendant la nuit que celui qu'ils offraient à la lumière du jour.

— Je vous ai gardé de quoi souper, dit le novice à Encinas ; car enfin il est juste que chacun ait sa part, surtout vous, qui racontez de si merveilleuses histoires.

Encinas se mit vigoureusement en besogne, après avoir remercié le novice de sa prévenante attention ; mais il mangeait avec autant de taciturnité que d'appétit, et son jeune pourvoyeur ne trouvait pas son compte à ce silence.

— Vous n'avez donc rien vu de nouveau dans les environs ? dit-il pour entrer en matière.

Le chasseur fit signe que non ; mais il n'ouvrait la bouche que pour manger.

— Tout ça n'empêche pas, reprit le novice, que Francisco ne soit pas encore de retour de sa chasse au Coursier-Blanc-des-Prairies.

— Le Coursier-Blanc-des-Prairies ! dit un des vaqueros ; quel animal est-ce que celui-là ?

— Un animal merveilleux, répondit le jeune homme ; mais, je n'en sais pas plus long. Le seigneur Encinas vous le dira.

— Vous l'avez vu, parbleu ! répliqua le chasseur de bisons ; votre camarade a voulu le poursuivre, et il a manqué de se rompre le cou. C'est ce qui arrive toujours, je vous l'ai dit.

— Si mon cheval n'avait pas eu trop d'ardeur, il n'aurait pas glissé, et en ne glissant pas...

— Vous ne seriez pas tombé. Mais votre bête a glissé, et voilà.

— Bah ! cela m'est arrivé avec bien d'autres. L'important pour l'honneur d'un vaquero est de ne tomber qu'avec son cheval.

— C'est vrai ; mais, si vous aviez pratiqué comme moi les prairies de l'Ouest, reprit Encinas fort sérieusement, vous sauriez qu'on y rencontre de temps à autre un cheval blanc si beau qu'on n'en voit pas le pareil, si rapide qu'au trot il va plus vite qu'un autre à toute course ; et je vous défie de me dire que vous avez vu jamais un cheval plus magnifique, plus léger que ce cheval blanc de ce soir.

— J'en conviens, répondit le vaquero.

— Eh bien ! ce cheval est, sans nul doute, celui qu'on appelle le Coursier-Blanc-des-Prairies.

— Ça, moi je le crois, s'écria le novice avec une conviction profonde.

— Eh bien ! qu'a-t-il de particulier, ce cheval ! demanda le vaquero.

— D'abord son incomparable beauté, puis ensuite sa légèreté sans égale, et enfin... Voyons, quel âge lui donneriez-vous bien ?

— Ce cheval-là est encore loin de cesser de marquer ! s'écria tout le monde d'une voix unanime.

— C'est ce qui vous trompe, répondit gravement Encinas ; ce cheval blanc a quelque chose comme cinq cents ans !

Un cri général s'éleva contre l'assertion du chasseur de bisons.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit-il avec une assurance qui convainquit presque ses auditeurs.

— Mais, fit observer le vaquero, j'ai ouï dire, ce me semble, qu'il n'y a pas encore trois cents ans que les Espagnols ont apporté des chevaux en Amérique.

— Bah ! s'écria le novice, deux cents ans de plus ou de moins, qu'est-ce que ça fait ? Trois cents ans, c'est déjà joli.

— Et puis, reprit Encinas, que l'objection du vaquero n'avait pas déconcerté, pensez-vous que ce cheval-là soit jamais sorti des flancs d'une jument ? Lui-même ne fréquente pas les cavales, parce qu'il est seul de son espèce et qu'il ne saurait se reproduire.

Les hommes de tous les pays sont naturellement portés à croire au merveilleux, surtout ceux qui vivent dans les solitudes, où l'infériorité humaine, en face de la nature, se fait plus vivement sentir que dans les villes ; les auditeurs d'Encinas le prièrent de leur donner sur le Coursier-Blanc-des-Prairies tous les détails qui seraient venus à sa connaissance.

— Tout ce que je peux vous dire, continua le chasseur de bisons, c'est que, depuis de longues années, tous les vaqueros du Texas ont vainement essayé de l'atteindre ; que cet animal a les sabots plus durs que la pierre à feu ; que, quand on le suit de loin, on ne tarde pas à le perdre de vue ; et que, lorsqu'on le suit de trop près, on ne revoit plus

personne, pas plus que personne ne vous revoit. J'en sais quelque chose.

— Est-ce que vous l'auriez poursuivi? s'écria le novice.

— Pas moi, mais un chasseur texien, qui me l'a raconté.

— Et vous allez nous le raconter à votre tour, s'empressa de dire le novice en se frottant les mains. Holà! Sanchez, versez un coup d'eau-de-vie au seigneur Encinas; il n'y a rien de tel pour donner de la mémoire.

— Ce jeune homme est plein d'excellentes idées! s'écria le chasseur. Je vous dirai donc ce que je sais:

“Un Anglais, un assez drôle d'original, ma foi, voyageant avec une sorte de tuteur non moins original que lui, avait offert mille piastres (5,000 fr.) à ce chasseur, s'il pouvait lui amener ce fameux coursier blanc dont il avait ouï parler.

“On voulut dissuader le Texien d'un projet si dangereux à exécuter; mais il n'en persista pas moins dans ses idées, et s'occupa de se procurer un cheval le plus rapide à la course et le plus vigoureux parmi ceux qu'il connaissait.

“Quand il eut ce qu'il lui fallait, il prit ses renseignements sur le chemin à suivre pour trouver la querencia de prédilection du Coursier-Blanc-des-Prairies. Vous devez savoir que celui-ci en a plusieurs, contre l'ordinaire des chevaux sauvages, qui vivent et meurent dans l'endroit qu'ils ont pris en affection.

“Le chasseur se mit en route, et aperçut, au bout de quelques jours de recherche, l'animal en question.

“Il faut vous dire qu'il est si léger, qu'on le voit le lendemain à cent lieues de l'endroit où on l'a vu la veille.

“Le Texien avait un cheval d'une vitesse extrême; il croyait peu, ainsi que vous pouvez le supposer, aux contes qu'il avait entendu faire à propos du Coursier-Blanc, et il espérait gagner la somme promise. Dès qu'il aperçut la bête qu'il cherchait, il se mit donc à sa poursuite, brandissant son lazo, franchissant les crevasses du terrain, sautant par-dessus les rochers, volant sur la plaine unie; car son cheval était léger comme le vent, et le Coursier-Blanc perdait à chaque moment un peu de son avantage.

“Ce n'était pas que sa vigueur semblât s'épuiser, à ce que m'assura le Texien; mais cela venait de ce que, de moment en moment, le Coursier-Blanc tournait la tête vers lui, et qu'il perdait ainsi un temps que le cavalier mettait à profit. Loin de s'épuiser, ses forces semblaient même redoubler. En effet, à mesure qu'un cheval se fatigue, son œil s'éteint, et, au contraire, les yeux qui brillent sous la houpe et la crinière blanche du Coursier paraissent s'enflammer de minute en minute.

“Cependant la distance diminuait toujours, bien que ses yeux lançassent des éclairs plus vifs; si bien qu'à proportion que le jour tombait et que l'espace s'amointrissait entre le Coursier-Blanc et le chasseur, les prunelles de l'animal devenaient plus flamboyantes.

“Ce ne fut pas le seul fait alarmant que remarqua le Texien, qui avait besoin, pour ne pas perdre courage, de se représenter un beau sac de mille piastres, brillant aussi de mille feux.

“La nuit était venue sans qu'il eût approché le Coursier d'assez près pour le *lacer*, et il fut fort étonné qu'en galopant sur un terrain pierreux, les sabots du cheval blanc, qui n'était cependant pas ferré, fissent jaillir à chaque pas de longues traînées d'étincelles, si bien que, la nuit devenant de plus en plus obscure, ce n'était plus qu'à la lueur de ces étincelles et des éclairs que lançaient les yeux de l'animal qu'il ne le perdait pas de vue. Le Texien, quoique ne s'expliquant pas trop clairement comment des sabots de corne produisaient ces étincelles, comment les yeux du cheval lançaient ces lueurs étranges...”

Les aboiements d'Oso interrompirent en ce moment la narration du chasseur de bisons, au grand déplaisir de ses auditeurs.

Cependant le dogue ne tarda pas à se recoucher près du foyer, où il sembla prêter au récit d'Encinas une oreille aussi attentive que les vaqueros eux-mêmes; et, comme ce n'était certainement pas un Indien dont Oso signalait la proximité, Encinas continua de la sorte:

— Le Texien ne s'expliquait donc pas la cause de ces étincelles et de ces lueurs; mais, comme il était trop largement payé pour avoir peur longtemps, il ne mettait que plus d'ardeur à sa poursuite; et il eut la satisfaction de s'apercevoir que la rapidité du Coursier-Blanc déclinait sensiblement. Puis tout d'un coup il le vit s'arrêter, flairer le vent, hennir et tendre le cou vers l'horizon.

“Le Texien fit sentir l'éperon à son cheval, qui commençait à se ralentir aussi, et il s'élança vers le Coursier-Blanc, le lazo à la main. Tout à coup l'attache du nœud coulant se délia dans l'air, et le Texien ne faisait plus tournoyer au-dessus de sa tête qu'une corde droite qui ne pouvait plus rien étreindre. Son cheval n'en était pas moins lancé sans qu'il eût songé à le retenir; puis il se trouva si près du Coursier Blanc qu'il eût presque pu le toucher en allongeant la main.

“Le Texien jura comme un païen en sentant son lazo inutile dans ses mains, ses regrets furent de courte durée. Une ruade du Coursier-Blanc atteignit le cheval du cavalier en plein poitrail, et avec tant de violence que tous deux roulèrent l'un sur l'autre, comme vous tout à l'heure dans le lac, ajouta Encinas en s'adressant au vaquero, qui faisait sécher ses vêtements, et quand le Texien se releva, le Coursier-Blanc avait disparu.

“Quand au cheval du vaquero, il ne se releva pas; les sabots de fer de l'animal devenu tout à coup invisible lui avaient défoncé le poitrail, et ce fut heureux pour le Texien; car un pas de plus en avant le précipitait dans un ravin sans fond, au bord duquel le Coursier-Blanc s'était arrêté.

“Je le rencontrai qui s'en revenait à pied, acheva le narrateur, et il me raconta ce que vous venez d'entendre.”

Cette histoire, dont une certaine partie était empreinte d'une incontestable vraisemblance, ne trouva plus un seul incrédule parmi tout le cercle des gens encore à moitié sauvages groupés autour d'Encinas.

— Ainsi, vous verrez, dit le novice en rompant le premier un silence de quelques minutes, pendant lesquelles le pétilllement du foyer se faisait entendre seul dans le calme des bois, vous verrez qu'il arrivera malheur au pauvre Francisco, pour avoir poursuivi ce merveilleux coursier qui paraît si jeune avec ses cinq cents ans !

— Je le crains, répondit le chasseur de bisons en hochant la tête, à moins que je ne me sois trompé, et que ce magnifique cheval que nous avons tous vu ne soit pas réellement le Coursier-Blanc-des-Prairies.

— Ce ne peut être que lui, à coup sûr, répondirent tous les vaqueros, enchantés de pouvoir affirmer plus tard qu'ils avaient, une fois dans leur vie, rencontré ce miraculeux animal, passé dans les Prairies à l'état de tradition.

Les auditeurs d'Encinas allaient, en suivant son exemple, s'étendre autour de leur foyer pour s'endormir ; car depuis longtemps déjà leurs maîtres s'étaient retirés sous leurs tentes, lorsque la voix du dogue se fit entendre de nouveau.

— Quelque voyageur, sans doute, dit Encinas en se relevant sur son coude et en regardant autour de lui avec assez d'indifférence pour faire croire qu'il était sûr de son fait ; et peu de minutes après, à l'endroit où venait expirer la lumière des foyers, deux individus à cheval débouchèrent de la forêt dans la clairière.

Celui des voyageurs qui marchait le premier arrêta son cheval et parut contempler avec surprise le singulier tableau qu'offraient le Lac-aux-Bisons, les tentes dressées sur ses bords, le reflet des feux tremblants sur sa nappe noire, et les sauvages cavaliers couchés près des foyers, à moitié ensevelis dans l'ombre d'un côté, baignés de l'autre d'une clarté d'un rouge vif.

Le second voyageur portait à la main une longue carabine, et tenait en laisse, de l'autre, un cheval chargé de quelques légers bagages, tels que deux petites valises de chaque côté du bât, une tente de campagne et une boîte qui pouvait être tout aussi bien un herbier qu'une boîte à couleurs.

Tandis que le premier voyageur ne paraissait occupé qu'à contempler le côté pittoresque de la scène dont il était devenu tout à coup spectateur, le second semblait chargé de l'envisager sous le côté réel.

— Faites votre devoir, dit le premier au second en langue anglaise.

— Mon devoir est tout fait, reprit ce dernier ; Votre Seigneurie est parfaitement en sûreté ici.

En disant ces mots, il poussa son cheval vers les dormeurs, après avoir jeté sa carabine sur son épaule, et ce fut en assez mauvais espagnol qu'il demanda aux premiers occupants, d'après la coutume du désert, de prendre place au foyer commun.

La permission lui en fut accordée avec la courtoisie familière aux Mexicains de toutes les classes.

Tandis qu'il mettait pied à terre et s'occupait de décharger le cheval de somme, le voyageur resté en arrière s'approchait à son tour en silence, salua légèrement les vaqueros et les chasseurs de bisons, qui, de leur côté, le considéraient avec attention, et mit pied à terre sans ouvrir la bouche.

Sauf la distinction de sa tournure, il n'avait rien de remarquable dans sa personne. Son costume était celui des Mexicains dans toute son exactitude, et l'obscurité cachait ses traits. Ce ne fut que lorsqu'il se servit de son chapeau pour s'éventer, qu'on put voir sa figure empreinte du type anglais.

L'accoutrement de son compagnon différait complètement du sien, et avait une ressemblance parfaite avec celui des chasseurs américains, si nombreux maintenant au Texas. Il était vêtu d'une blouse de chasse couleur olivâtre, en peau de daim assez grossièrement tannée, et portait de longues guêtres de cuir fauve. D'une stature moyenne, il paraissait âgé de cinquante ans environ, comme l'indiquait sa tête à demi chauve et quelques mèches de cheveux gris flottant sur le collet de sa chemise. Ses membres vigoureux annonçaient une force herculéenne.

Un couteau de chasse passé en baudrier, une poire à poudre et un large chapeau de feutre bizarrement crevassé complétaient un costume qu'à l'exception des chasseurs de bisons, les autres voyaient pour la première fois.

Quoiqu'il parût évidemment aux ordres de son compagnon de voyage, l'Américain ne s'occupait nullement du cheval de ce dernier, qui le dessella et le débrida lui-même.

Lorsqu'il eut fini cette besogne, qu'il avait accomplie avec la plus imperturbable taciturnité, l'Anglais ramassa un objet déposé par terre à côté de sa valise, et, le montrant aux vaqueros couchés :

— Ce chapeau, dit-il, appartiendrait-il par hasard à quelqu'un d'entre vous ?

— Oui, répondit l'un des Mexicains avec surprise ; c'est le chapeau que portait Francisco, il n'y a pas plus de quelques heures.

Le chapeau fut passé de main en main, et tous le reconnurent pour celui du vaquero dont ils attendaient, ou plutôt dont ils n'attendaient plus le retour.

— Que vous avais-je dit ? s'écria Encinas ; n'y a-t-il pas un sort attaché à celui qui poursuit de trop près le Coursier-Blanc-des-Prairies ?

Ce dernier incident eût achevé de donner à tous les auditeurs du chasseur de bisons une foi robuste et implicite en son récit quand bien même, au nom du Coursier-Blanc, l'Anglais ne se fût écrié :

— C'est lui précisément que je poursuis depuis le Texas jusqu'ici ; l'avez-vous vu ?

— Il est venu boire ce soir au lac que vous voyez près d'ici. Est-ce donc vous qui avez offert mille piastres à un vaquero texien pour vous l'amener ? demanda Encinas.

— Précisément, et je les offre encore à celui qui pourra le prendre ; car j'ai juré de ne pas revenir dans mon pays sans ce merveilleux coursier. Voyons,

y aura-t-il parmi vous quelqu'un de jaloux de gagner la récompense promise ?

Les vaqueros secouèrent la tête, et pas un d'eux n'éleva la voix pour se nommer.

— On sait trop ce qu'il en coûte pour essayer de prendre un cheval dont les sabots sans fers arrachent des étincelles aux cailloux des plaines, objecta le novice.

L'Anglais haussa les épaules et ne répondit rien.

— Seigneur étranger, dit Encinas, il n'est pas un de nous qui n'expose journallement sa vie pour quelques piastres dans des entreprises que l'homme peut mener à bonne fin, mais non pas celles où l'audace et la ruse échouent contre une puissance surnaturelle.

— Bon, dit froidement l'Anglais ; demain au point du jour vous m'indiquerez la trace du Coursier-Blanc, et je la suivrai seul.

— Peut-être feriez-vous mieux de renoncer à une poursuite où des dangers de toute espèce vous environnent sans cesse.

— Des dangers ! dit l'Anglais en souriant ; j'ai payé ce chasseur kentuckien pour les écarter de ma route : c'est lui seul que les dangers regardent.

— Oui, ajouta flegmatiquement le Kentuckien, j'ai pris les dangers de ce voyageur à forfait.

— Et vous ne craignez rien avec lui ?

— N'ai-je pas payé pour ne rien craindre ?

Ces mots terminèrent la conversation, et les deux étranges compagnons, dont l'un était assez follement brave pour s'en rapporter complètement aux clauses de son contrat d'assurance, s'étendirent sur l'herbe, sans daigner dresser leur tente ; les vaqueros s'étaient recouchés aussi, et le silence le plus profond régna dans les bois et sur les bords herbus du Lac-aux-Bisons.

CHAPITRE VI

LA CHASSE AUX CHEVAUX SAUVAGES

Aux premières clartés du jour, les chasseurs de bisons, les vaqueros et les voyageurs étaient déjà sur pied. Assis sur un pliant portatif semblable à celui dont se servent les peintres à la campagne, l'Anglais, qui s'était déjà fait indiquer la direction qu'avait prise en fuyant le cheval blanc, qu'Encinas s'obstinait à confondre avec le merveilleux Coursier-des-Prairies, ébauchait sur son album les principaux traits de la scène pittoresque déroulée devant lui.

A quelques pas, le chasseur kentuckien se promenait silencieusement, le fusil sur l'épaule, comme une sentinelle qui veille à l'exécution de sa consigne.

Tout à coup, le crayon tomba des mains du dessinateur, dont un nuage soudain couvrit les yeux.

Blanche et légère comme un flocon de la vapeur matinale qu'on aperçoit sur l'azur du ciel, Rosarita se tenait à moitié cachée sous les plis de la portière de sa tente. Ses tresses dénattées couvraient ses épaules nues d'une gerbe de cheveux ondes.

La vue de l'étranger, qui fixait sur elle des regards mplis d'admiration, la fit disparaître aussitôt

derrière le pan de soie bleue ; mais sa charmante image n'en flottait pas moins devant les yeux du jeune Anglais.

Il serra son album et ses crayons, et appela son garde du corps.

— Wilson ! dit l'Anglais.

— Sir ! répondit Wilson en s'approchant.

— Il y a près d'ici un danger qui me menace.

— Est-il compris dans notre contrat ? demanda l'Américain formaliste.

L'Anglais montra du doigt la tente de dona Rosarita.

— Les beaux yeux de cette jeune fille ? dit Wilson.

— Oui.

— Par Jésus-Christ et le général Jackson, s'écria le chasseur, je doute que cela soit dans notre papier.

— Voyez.

L'Américain tira d'une de ses nombreuses poches un papier frippé, souillé, aux plis usés, et après avoir marmotté entre ses dents le protocole du contrat, il lut tout haut :

“ Moyennant ce qui précède, le susdit William Wilson s'engage à préserver sir Frederick des dangers du voyage, tels qu'Indiens ennemis, panthères, jaguars, ours de toutes les nuances et de toutes les dimensions, serpents à sonnettes et autres, alligators, soif, famine, incendies des bois et des savanes, etc etc., et de tous les périls généralement quelconques qui peuvent menacer les voyageurs dans les déserts de l'Amérique...”

— Vous voyez, dit sir Frédérick en arrêtant l'Américain : *de tous les périls généralement quelconques des déserts.*

— Celui-là est un péril des villes.

— Cent fois plus dangereux dans la solitude. Si vous aviez été au bal une seule fois dans votre vie, vous sauriez que cent femmes découvertes sont infiniment moins à craindre qu'une seule d'entre elles le plus chastement voilée jusqu'aux yeux, au fond d'un bois.

— C'est possible : ça ne me regarde pas.

Et l'Américain impassible reprit sa promenade silencieuse.

— Alors, c'est à moi de me préserver moi-même, dit sir Frederick. Veuillez donc seller les chevaux ; nous allons partir en quête du Coursier-Blanc-des-Prairies, et comme il n'entre pas dans nos conditions que vous selliez le mien...

— Je suis votre garde du corps et non votre domestique ; c'est convenu.

— Je le sellerai moi-même. Ah ! je vous prierai de vous souvenir que j'ai besoin ce soir d'un gibier quelconque pour mon souper.

Les chevaux ne tardèrent pas à être prêts, et sir Frederick remerciait l'hacendero de son hospitalité, quand Rosarita s'approcha de son père. Alors comme l'avait fait le jeune Comanche avec la dignité naturelle au sauvage, l'Anglais, avec toute l'aisance raffinée de l'homme au dernier degré de civilisation, de l'homme de la meilleure compagnie, s'inclina devant la belle jeune fille.

— Senorita, lui dit-il, je m'étais promis de ne me déranger de ma route pour aucun des dangers qui arrêtent si souvent le voyageur ; mais il en est un, je le vois depuis ce matin, auquel je ne puis me soustraire que par la fuite.

La beauté de Rosarita avait produit le même effet sur deux hommes, l'un au premier, l'autre au dernier échelon de la société humaine.

Rosarita sourit à ces mots, dont le sens caché, mais transparent, ne lui échappa point. Elle comprenait que c'était un hommage rendu à sa beauté ; mais, en souriant, elle ne put s'empêcher de rougir, car au fond de sa retraite elle n'avait pas été blasée sur ces douces satisfactions de l'amour-propre féminin.

L'Anglais et son garde du corps américain se mirent en selle, et s'éloignèrent.

Après ce court épisode fourni par l'originalité anglaise et américaine, nous franchirons d'un bon le restant de journée jusqu'au moment où le soleil s'inclina de nouveau vers l'horizon du couchant.

Ce fut à cet instant du jour seulement qu'un cavalier accourut à toute bride vers le Lac-aux-Bisons. Il avait la tête nue, la figure déchirée par les ronces, et ses vêtements de cuir portaient aussi la trace des buissons qu'il avait été obligé de traverser dans la rapidité de sa course.

C'était Francisco, le vaquero, que ses compagnons croyaient victime de ses tentatives contre le merveilleux Coursier-Blanc-des-Prairies.

Quoiqu'il y eût peut-être au fond du cœur de tous un secret désappointement de voir revenir sain et sauf (le cœur humain est si bizarre !) un homme qu'ils auraient pu, le reete de leur vie, citer comme le héros d'une légende fantastique, la nuit dans leurs veillées autour des feux de bivacs, les vaqueros et les chasseurs de bisons l'entourèrent avec empressement. Ce fut à qui l'interrogerait sur ses aventures pendant sa poursuite.

Son récit ne présenta point les particularités remarquables qu'on espérait y trouver. C'était par un accident bien commun qu'une mère branche, qu'il n'avait pu éviter à temps, avait arraché son chapeau de sa tête. Le vaquero ne s'était pas amusé à le ramasser, et il avait continué sa course. Il lui avait été tout aussi naturellement impossible de faire usage de son lazo au milieu de la forêt.

Vingt fois Francisco avait perdu et retrouvé la trace du cheval blanc, et sa poursuite acharnée l'avait conduit si loin que, lorsque enfin l'animal avait fini par disparaître complètement, il avait été forcé d'accorder quelques heures de repos à son propre cheval : le maître et sa monture avaient passé la nuit loin du bivac. Quant à sa journée, elle avait été employée à former, avec ses autres compagnons, la ligne de blocus autour des chevaux sauvages, dont la troupe n'était plus éloignée du Lac-aux-Bisons.

Ce récit ne diminua pas le désappointement général. Cependant, comme l'homme ne se décide pas facilement à remplacer le merveilleux par la réalité, il n'en demeura pas moins constant pour

les vaqueros que Francisco devait un cierge à son saint patron pour l'avoir préservé des embûches du démon.

— C'est égal, dit le novice, tout prouve là dedans que c'est bien le Coursier-Blanc du Texas.

— Ce vaquero qui tombe dans l'eau et manque au début de se rompre le cou.

— Francisco, un *laceur* si habile, qui n'a pu le joindre ! ajouta un autre.

— Et cet Anglais hérétique, avec les mille piastres qu'il nous offrait encore, poursuit Encinas, tout cela n'est pas naturel.

Cette conviction finit par gagner Francisco lui-même, que ses camarades mirent au courant du récit merveilleux d'Encinas, et le vaquero se signa plusieurs fois, en remerciant le ciel de n'avoir pas succombé au péril qu'il avait couru sans le savoir.

Les nouvelles que le vaquero transmet à don Augustin portaient que, pendant la nuit, le cercle des batteurs des bois s'était resserré ; que le jour avait été employé comme la nuit, et qu'il fallait se tenir prêt. On laissa donc de côté toute conversation pour refaire les préparatifs de la veille.

Les tentes furent de nouveau pliées, et les chevaux écartés du lac. Les vaqueros, présents se répartirent entre les troncs des arbres, et les quatre chasseurs de bisons prirent place derrière les pieux de la palissade, prêts à en fermer la barrière aussitôt que le troupe sauvage se serait réfugiée dans le corral.

Le danger d'être foulés aux pieds des chevaux effrayés, le seul, du reste, qu'il y ait à peu près à courir dans cette chasse pittoresque, échut donc aux quatre chasseurs.

Une espèce de pont grossier avait été jeté d'un bord à l'autre du canal qui servait de déversoir au lac, et sous l'arcade de verdure que formaient les branches des arbres, l'hacendero, sa fille et le sénateur purent se placer de manière à ne rien perdre du séduisant spectacle qu'on se promettait.

Quand chacun eut pris son poste, tous attendirent immobiles et silencieux la venue de la cavallada. Les cris d'un milan qui planait au-dessus de la clairière avaient interrompu le chant des oiseaux, et le calme le plus complet régnait aux alentours du Lac-aux-Bisons.

Bientôt, au milieu de cette profonde tranquillité, des sifflements aigus, comme ceux que font entendre les vaqueros et les conducteurs de troupeaux, retentirent de loin aux oreilles des chasseurs. C'était signe que des batteurs venaient de se mettre en mouvement pour pousser la cavallada de leur côté. Des cris se mêlèrent ensuite aux sifflements, et de toutes parts le bruit se rapprocha sensiblement. Peu de temps après, des hennissements encore lointains résonnèrent dans la profondeur de la forêt, mais si nombreux qu'ils indiquaient une troupe considérable de chevaux sauvages.

Ces hennissements se faisaient entendre dans la direction de la rivière Rouge, c'est-à-dire précisément en ligne droite depuis ses bords jusqu'à l'endroit où, sur leur pont volant, l'hacendero, sa fille et le sénateur étaient postés pour voir la chasse. Il y avait à

craindre quelque malheur, si la troupe sauvage débouchait de ce côté. Les jeunes taillis auraient été incapables d'arrêter l'élan furieux de ces animaux, qui, dans leur fuite, produisent des dévastations semblables à celles de l'ouragan dans les bois.

Don Augustin prévint le péril, et appela deux ou trois vaqueros, qui laissèrent leur poste pour venir à lui.

— Croyez-vous, demanda l'hacendero à l'un d'eux, que la cavallada puisse venir de ce côté ?

— C'est possible, répondit le vaquero, et je pensais déjà au danger que vous pourriez courir dans ce cas-là. Si donc vous le trouvez bon, nous quitterons, mes deux camarades et moi, le poste que vous nous aviez assigné pour nous embusquer derrière vous, le long de ce canal.

— J'aimerais mieux, reprit don Augustin, que nous abandonnassions notre place plutôt que de vous exposer à un danger inutile.

Les trois vaqueros, en gens accoutumés à braver tous les périls attachés à leur profession, ne répondirent à la sollicitude de leur maître pour eux qu'en se coulant l'un après l'autre le long des herbes de l'étroite issue du lac, pour aller se poster en sentinelles avancées à une centaine de pas de là, dans la direction de la rivière.

Ce fut la dernière disposition qu'on eut le temps de prendre ; car le moment approchait qui allait décider du sort des nobles animaux poussés par les chasseurs vers l'enceinte fatale où les attendait la captivité.

Le bruit augmentait de moment en moment, et dans les courts intervalles où les cris et les sifflements cessaient de se faire entendre, les hennissements des chevaux effrayés et les ronflements sourds échappés à leurs naseaux retentissaient comme le souffle encore étouffé de l'orage qui gronde au loin.

Quelques instants encore, et la scène si impatiemment attendue allait s'ouvrir.

Déjà l'on entendait distinctement la voix des vaqueros qui, galopant dans la forêt, s'appelaient réciproquement et se répondaient.

La frayeur s'était emparée de tous les hôtes des bois. Des bandes d'oiseaux criaient en s'envolant de la cime des arbres ; des hiboux, éblouis par la lumière du jour, voletaient incertains çà et là, et les cerfs, quittant leurs retraites, bramaient en s'enfuyant loin du tumulte.

Bientôt semblable à une avalanche, la troupe sauvage en s'avancant fit trembler le sol sous ses pieds. Le craquement des broussailles et des jeunes arbres qu'elle brisait dans sa course et les hennissements désordonnés que lui arrachait la terreur, se mêlèrent aux hurlements redoublés des chasseurs et des vaqueros, répétés par vingt échos divers. Au bruit épouvantable dont retentit la forêt de toutes parts, on eût cru qu'une légion de démons échappés de l'enfer hurlaient en galopant sur des coursiers infernaux.

■ Tout à coup le rideau de verdure qui entourait la clairière se fendit en cent endroits à la fois. Par

chacune de ces déchirures on vit jaillir un flot de têtes sauvages, aux crinières hérissées, aux naseaux rouges, aux yeux hagards et flamboyants.

Subitement envahie, la clairière ne présenta bientôt plus qu'une masse compacte et mouvante de couleurs diverses, semblable à une mer, au dessus de laquelle des queues ondoyantes s'agitaient en fouettant l'air et se choquaient entre elles comme les vagues qui se heurtent dans l'Océan.

A travers les larges trouées ouvertes par le poitrail des chevaux, on ne tarda pas à voir se précipiter les vaqueros, qui, l'œil en feu, la tête haute et poussant d'horribles clameurs, galopèrent et bondissaient en faisant tourner leurs lazos dans l'air.

Incertaine sur la direction qu'elle devait prendre, la masse mouvante commençait à se séparer. Ce fut alors que les douze hommes à pied, brandissant leurs chapeaux, qu'ils tenaient à la main, sifflant, hurlant tour à tour et poussant des cris sauvages, s'élançèrent vers la troupe déjà débandée, au risque de se faire fouler sous les pieds de plus de deux cents chevaux. Pressés de tous côtés par leurs nombreux assaillants, étourdis par leurs vociférations, les chevaux s'arrêtèrent.

Il y eut parmi eux un moment effrayant d'hésitation. Qu'ils s'ébranlassent à droite ou à gauche, et les vaqueros à pied et à cheval étaient broyés comme le grain de blés sous la meule.

— Ne mollissez pas, enfants ! s'écria don Augustin, qui, emporté par son ardeur, s'élança sur le bord du lac en poussant de grands cris.

De toutes parts des cris redoublés répondirent aux siens. Alors le cheval chef de la bande, qui depuis quelque temps fixait ses yeux brillants sur l'ouverture pratiquée dans l'enceinte, s'y élança tête baissée ; toute la troupe le suivit et se précipita comme un torrent.

— Hourra ! hourra ! s'écria l'hacendero, ils sont à nous !

Des cris de joie s'élevèrent de tous côtés à l'instant où Encinas et ses trois compagnons, presque engloutis sous cette avalanche vivante, se coulèrent hors du corral à travers les barres de bois de la barrière, qu'ils avaient fermée, non sans danger d'être écrasés sous les pieds des chevaux.

Quelques secondes s'écoulèrent sans que ces orgueilleux enfants des forêts s'aperçussent qu'ils étaient captifs ; mais quand, pour la première fois de leur vie, ils se sentirent entourés par une enceinte de troncs d'arbres que la tête du plus haut d'entre eux dépassait à peine, des hennissements de douleur furieuse éclatèrent avec le fracas de cent clairons. C'était un spectacle beau à voir que cette masse d'animaux effarés, bondissant avec rage, lançant des flots d'écume par la bouche, et dont les yeux hagards se portaient en vain de tous côtés pour chercher une issue.

Un cri de triomphe des vaqueros retentit dans la forêt, et fut répété par l'écho.

— Ah ! il y est ! il est ! s'écria la voix tonnante d'Encinas.

— Qui ? s'écrièrent vingt autres voix.

— Le Coursier-Blanc-des-Prairies ! répondit le chasseur de bisons.

En effet, le plus beau et le plus noble de ces nobles et beaux habitants des déserts, le plus fougueux parmi ces fougueux coursiers, le plus irrité et le plus agile de tous, était un cheval d'un blanc sans tache, comme la fleur de nénufar : c'était celui qu'on avait vainement poursuivi la veille.

Le superbe quadrupède aux yeux de feu s'élançait d'un bout à l'autre du corral, renversant, dans la colère dont il était transporté, ceux de ses compagnons d'infortune qui, se trouvant sur son passage, ne pouvaient éviter le choc terrible de son poitrail. Dans un large espace qui s'ouvrit autour de lui, l'animal bondissant jetait au vent ses hennissements de fureur plaintive, tandis que sa crinière éparsée flottait sur son cou.

— Par là ! par là ! s'écria Encinas en se précipitant vers l'endroit au-dessus duquel le Coursier-Blanc s'apprêtait à s'élancer.

Mais il était déjà trop tard. Le cercle qui s'était ouvert autour de lui, lui permit de ramasser son corps sur ses jarrets ; les chasseurs virent une ligne blanche fendre l'air comme une flèche ; le cheval tomba au delà de l'enceinte sur ses jambes flexibles et vibrantes, puis il disparut sous la voûte des arbres.

Un cri de rage des chasseurs et des vaqueros se fit entendre ; mais il restait encore plus de deux cents chevaux dans l'estacade, et c'était assez pour dédommager de la perte du plus beau d'entre eux.

— Eh bien ! doutez-vous maintenant que ce cheval soit le diable ? cria Encinas.

Personne ne répondit ; tous en étaient convaincus.

Le vide qui s'était fait dans le corral se combla bientôt, et les chevaux captifs, se heurtant les uns les autres, formèrent un flot roulant de tous côtés. Un instant, ce flot se précipita contre l'enceinte ; mais les robustes pieux qui la composaient gémirent et craquèrent sans céder. Des tourbillons de vapeur s'élevaient au-dessus de tous ces corps haletants.

Parmi les captifs, les uns mordaient avec fureur les palissades, d'autres creusaient la terre de leurs sabots, et quelques-uns enfin, succombant sous la pression d'un rage impuissante, tombaient comme foudroyés sur le sol, d'où ils ne se relevaient plus. Puis, comme une mer de lave bouillante se refroidit peu à peu, ainsi la troupe de chevaux cessa de se ruer sur la palissade, l'abattement succéda à la furie, et les éléments fougueux firent place à une morne immobilité.

Les farouches habitants des bois étaient vaincus.

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur ce sujet. Il arrive parfois qu'une estacade mal construite cède sous le choc terrible de deux, de trois cents poitrails qui la frappent à la fois. Alors c'est un torrent que rien ne peut arrêter, ni les cris, ni les efforts, ni les lazos de mille chasseurs. Hommes et arbres, tout est renversé sur le passage des chevaux ; furieux, éperdus, fuyant avec la rapidité du vent, on croirait, au fracas horrible qu'ils font dans la forêt qu'elle s'engloutit sous leurs fuite précipitée.

Bientôt cependant le calme renaît et le silence du désert annonce que quelques minutes ont suffi pour mettre une distance de plusieurs lieues entre la troupe, désormais libre, et ceux dont elle avait été captive un instant.

Le lecteur connaît maintenant ces sortes de chasses dans tous leurs détails.

Les farouches habitants des bois étaient vaincus, avons-nous dit ; mais il restait encore à les dompter par la faim, avant de les conduire aux *agostaderos* (pâturages) à l'aide de juments apprivoisées.

Cette opération devait demander encore cinq ou six jours aux chasseurs, pendant lesquels il fallait suivre pas à pas les progrès de la faim, qui seule dompte les animaux les plus jaloux peut-être de leur liberté, et les accoutume à la présence de l'homme.

La chasse était terminée, et la nuit avait succédé au jour.

C'était une nuit de fête pour les vaqueros triomphants, qui venaient d'accomplir un de ces exploits de chasse dont on parle longtemps durant les veillées des savanes. Don Augustin avait fait distribuer à ses hommes une large ration d'eau-de-vie de Catalogne. Assis autour d'un immense brasier, près duquel rôtissait un chevreuil tout entier, ils s'entretenaient encore des événements de la journée quand les étoiles marquaient minuit.

Il est vrai que ce n'était pas une chasse ordinaire que celle où avait figuré le surnaturel Coursier-Blanc-des-Prairies. On pense bien qu'Encinas fut prié de raconter aux nouveaux venus la poursuite du cavalier texien avec ses circonstances merveilleuses, et une foule d'autres encore que l'eau-de-vie de Catalogne rappelait à la mémoire du chasseur de bisons.

— Et ce matin encore, ajouta le novice, l'Anglais en question était assis à cette même place. C'est quelque compère du diable, poursuivit-il, et de premier abord sa figure m'a paru suspecte.

Ce fut de cette façon que sir Frederick Wanderer et le formaliste Wilson, son garde du corps américain, furent atteints et convaincus de connivence avec le diable.

Maintenant nous ne devons pas oublier que bien d'autres personnages de ce récit réclament tout notre intérêt ; que Diaz erre encore dans le désert ; que le Comanche suit la trace des deux forbans, et qu'enfin Bois-Rosé pleure l'absence de Fabian. Avant de suivre toutefois celui des personnages qui nous fera retrouver les autres, nous jetterons un dernier regard sur le Lac-aux-Bisons.

Longtemps encore la forêt retentit des joyeux éclats de rire des chasseurs, qui se mêlaient aux hennissements plaintifs des chevaux sauvages dans le corral. Puis, quand les bouteilles furent vidées, quand il ne resta plus que les os du chevreuil, que le dogue du chasseur de bisons faisait craquer sous ses formidables mâchoires, la conversation languit et finit par mourir petit à petit. Alors les vaqueros jetèrent de nouveaux aliments au foyer, et s'étendant, enveloppés de leurs couvertures de laine, sur l'herbe épaisse de la clairière, sans penser

que des traces suspectes avaient été vues dans la forêt, ils s'abandonnèrent au sommeil, qui ne se fit pas longtemps attendre.

Tout était calme alentour, et le silence de la nuit n'était interrompu de loin en loin que par les animaux libres naguère, captifs maintenant, et destinés bientôt à obéir au fouet et à l'éperon. La lune laissait tomber ses rayons obliquement, et leur pâle lueur, qui donnait une teinte argentée à la nappe tranquille du Lac-aux-Bisons, formait un agréable contraste avec le reflet de la flamme rougeâtre et mobile du foyer. Non loin de la rive, cette double lumière éclairait aussi les tentes dressées pour les maîtres, et laissait voir autour d'eux leurs nombreux serviteurs étendus sur l'herbe.

Tel était le tableau que présentait le lac; jamais il n'avait offert un aspect plus pittoresque et plus tranquille à la foi.

(A suivre)

La virgine pureté est un lis qui, pour s'élever odorant et magnifique, ne se contente pas des eaux fécondes de la prière et des sacrements, mais encore veut être entouré des épines de la pénitence.

LOUIS VEUILLOT.

PASSEPORT MATERNEL

Quand elle monta sur le trône, la petite Wilhelmine de Hollande n'avait pas dix ans, et était sous la tutelle de la reine Emma.

On raconte qu'un jour, la reine douairière s'était retirée dans ses appartements, donnant ordre qu'on ne la dérangeât pas. L'enfant voulut forcer la consigne et frappa à la porte.

— Qui est là ? fit la reine Emma, quelque peu surprise qu'on eût enfreint ses ordres.

— C'est moi ! dit une voix argentine.

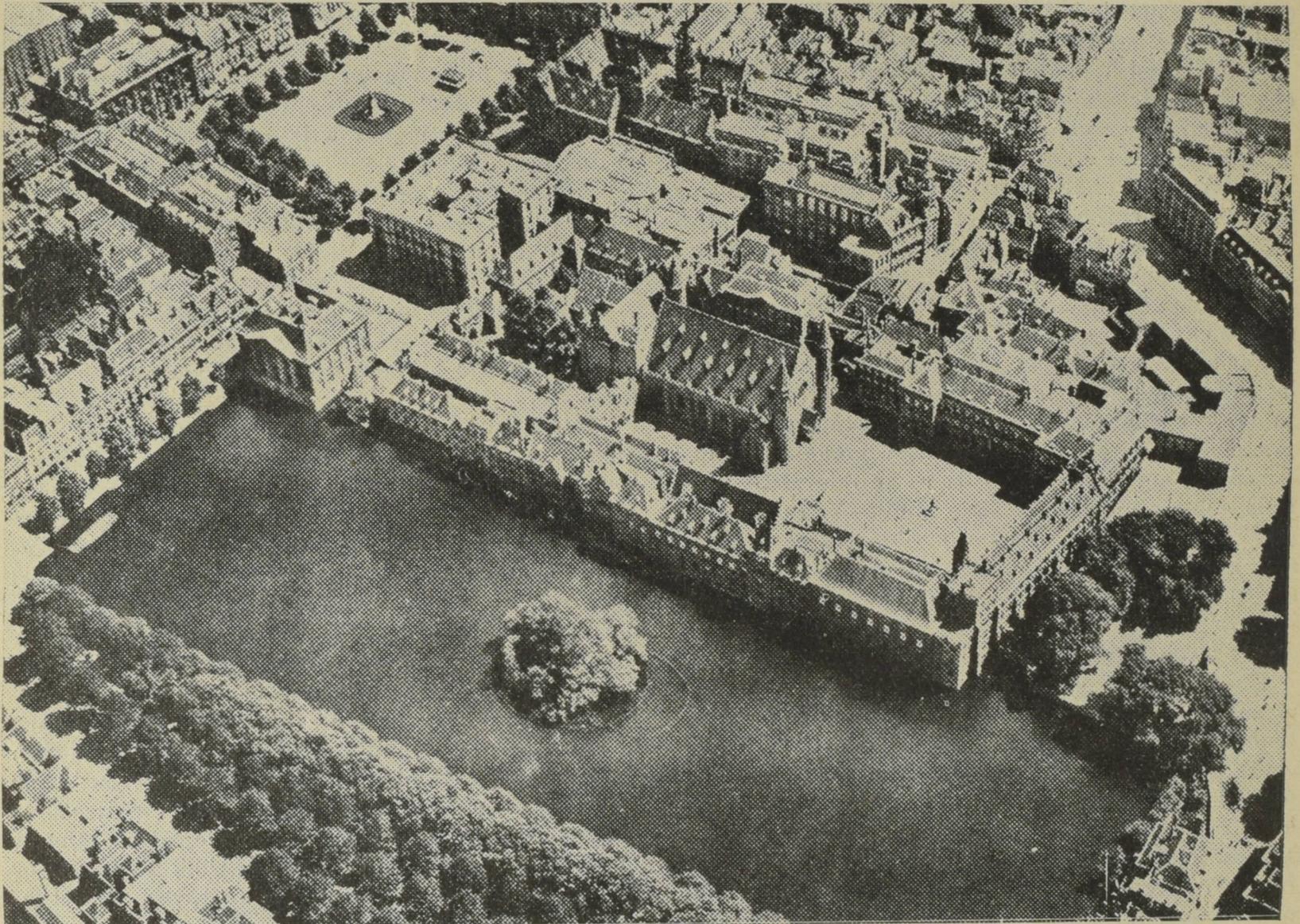
Pas de réponse. Alors, la mignonne aux boucles blondes, déjà pénétrée de sa dignité, frappa à nouveau d'un poing impérieux.

— C'est la reine de Hollande.

Mais la porte resta close ; alors, avec l'intuition de son cœur, l'enfant trouva cet irrésistible laissez-passer :

— C'est votre petite fille qui veut vous embrasser, murmura-t-elle humblement.

— Eh bien ! entre, fit la mère en ouvrant les bras.



VUE AERIENNE DE LA HAYE, EN HOLLANDE.